

1 / 48,8 Nord; 2,3 Est - 18° - 21h05

La pièce était plongée dans une semi obscurité. Malgré une bonne aération, il flottait une odeur composée de relents gastronomiques mêlés. Un parfum de tomates rissolées et d'oignons frits d'où s'échappaient quelques effluves d'herbes aromatiques. Un grésillement de friture provenait de la cuisine, supplice d'aliments qui se tordaient sous la chaleur intense puis changeaient de couleur et de texture en laissant s'échapper une brassée d'émanations rappelant les abords de la méditerranée, des côtes italiennes jusqu'au large de Chypre. Un rideau jamais tiré en dehors de la présence d'invités séparait le minuscule réduit où chantait la Provence et la Toscane de l'unique pièce de ce modeste appartement. Or jamais personne ne venait leur rendre visite.

Julien vivait avec sa mère dans ces trente mètres carrés depuis sa naissance, du moins ne se souvenait-il pas d'un autre endroit où avoir vécu.

Un canapé défraîchit trônait dans un coin du salon puisqu'ils l'appelaient ainsi, faisant face à un écran plat, seule concession à une certaine modernité tant les meubles et la décoration semblaient d'un autre âge, comme si la vie s'était arrêtée un jour de Juin.

L'écran déversait des sons saturés et une image clinquante.

«...retrouvez Marc-Antoine plongé dans l'enfer vert amazonien, accablé de chaleur dans les déserts les plus arides, perdu au milieu de l'océan pacifique, au sommet de la canopée à Bornéo, dévalant les pentes vertigineuses de l'Himalaya... »

Les images saccadées, montées de telle sorte que l'œil ne puisse s'accoutumer à elles et ne retienne qu'une impression d'ensemble, comme ne peut enregistrer de la campagne un regard porté au travers des vitres d'un Tgv lancé à toute

allure. Les images se bouscullaient, les lieux changeaient à la vitesse d'un satellite. Un seul nom restait gravé dans tous les esprits: Marc-Antoine.

Le héros télévisuel de ces dernières années n'était ni un acteur américain, ni un quelconque gourou bouddhiste, encore moins un leader politique ou religieux, pas davantage un sportif au salaire mirobolant ni même un mannequin anorexique. Marc-Antoine, que la plupart surnommaient déjà Marka, était l'aventurier des temps modernes, où plus rien n'est à découvrir ni à inventer. Il arpentaient le monde naturel et ramenait des images à couper le souffle aux téléspectateurs vautrés dans leur canapé, grignotant des aliments trop salés et trop sucrés.

« ...avec nos partenaires, vivez l'aventure depuis votre salon, accompagnez Marc-Antoine au bout du monde désormais chaque soir et en direct absolu. Votre rendez-vous avec la planète sans quitter votre fauteuil est prévu dès le 6 Octobre. Nous faisons de la nature un spectacle... »

Le slogan retentissait dans un écho qui se répercutait sur les murs de la petite pièce, tapissée de peintures sans valeur, de portraits, de posters, d'une ribambelle de colifichets disposés sur d'instables étagères mangées par la poussière.

La mère de Julien ne perdait rien de la bande annonce tandis que son fils s'activait devant poêles et casseroles d'où montait maintenant des relents citronnés. Il n'apportait aucun intérêt au programme télévisé, bien qu'il était partie prenante du projet maintenant.

- Ce n'est que de la pub, m'man!

- Qu'est-ce que c'est beau quand même lâcha la mère d'un air conquit.

- Et tu vas le suivre partout, aller dans tous ces endroits magnifiques? Mais, ce n'est pas un peu dangereux, tout ça, tu en es sûr?

Julien fit la sourde oreille. La discussion allait retomber dans des ornières bien connues.

L'écran vantait les performances et les mérites de tant de produits technologiques « respectueux de l'environnement ». Tous les objets étaient verts, les consommer allait

certainement sauver la planète. Durant les coupures publicitaires insérées pendant l'émission, une fenêtre restait ouverte en haut à droite de l'écran: on ne manquait pas une seconde de l'émission en oubliant que la formule mensuelle était enregistrée, ce qui ne serait plus le cas dans le nouveau projet.

A grands renforts de communication, site internet, affiches gigantesque collées dans le métro, bandes annonces défilant à longueur de journée sur Télé France, on inoculait ce nouveau rendez-vous télévisé dans le cerveau même de millions de téléspectateurs qui étaient d'abord des consommateurs. On avait même imprimé un quotidien vantant la nouvelle émission journalière, lui-même support de nouveaux messages publicitaires, Enfin, un ministre avait été invité pour accompagner Marka lors de son premier direct qui aurait lieu à la pointe de l'Amérique du sud, d'ici à peine deux mois.

Télé France entendait bien redevenir la chaîne la plus regardée pendant la tranche horaire tant convoitée, appelée par les spécialistes access prime time, en d'autres termes inviter les téléspectateurs à se brancher sur le bon canal pour ne plus le quitter ensuite lors du programme de la soirée. La concurrence était rude entre une émission de divertissement accueillant les humoristes les plus drôles du moment, l'incontournable rendez-vous de l'info présenté par un couple à l'aspect irréprochable et un feuilleton méridional qui attirait des foules toujours plus nombreuses depuis quelques années, du moins d'après les instituts de sondage. Il fallait proposer de l'inédit, de l'extraordinaire, du spectaculaire, un concept nouveau mais ayant déjà fait ses preuves. On ne pouvait se permettre de prendre des risques avec un investissement aussi lourd.

Lancer une nouvelle émission, certes, mais qui aurait déjà tout un public derrière elle.

Julien pensait à la réaction de sa mère lorsqu'il lui avait confié qu'il avait postulé pour un emploi au sein de la célèbre chaîne de télé, plus précisément affecté à l'émission en préparation. Elle était une fan inconditionnelle de Marka,

comme une immense majorité de femmes, ne manquait aucun numéro de la mensuelle qu'elle enregistrerait parfois. La politique de la chaîne était bien claire: aucune rediffusion, le programme était traité comme une véritable star de cinéma de la grande époque: belle, bien habillée, maquillée avec soin, mais surtout inaccessible et rare. On en parlait tant et tant, mais on ne la voyait qu'une seule fois.

La mère de Julien avait été enchantée de la nouvelle avant de s'apercevoir du danger associé à travailler sur un projet aussi aventureux.

Depuis tout gamin et sans s'en rendre compte, elle l'avait couvé comme une mère poule, travers accentué par l'absence d'un père disparu très tôt de sa vie, bien avant la naissance de Julien. Celui-ci n'avait pas cherché à en savoir davantage lorsque sa mère lui avait avoué qu'elle n'en se souvenait plus de son père biologique, qu'à l'époque flottait une liberté sexuelle que de nostalgiques émissions de télé confirmaient à grands coups d'images d'archives en noir et blanc. Le sujet était clos.

Elle s'était donc rapproché de son fils plus que ne peut le faire une louve avec ses petits. Elle l'avait entouré d'affection mais aussi d'invisibles barbelés qui devaient le protéger du monde extérieur, si violent, tellement déconcertant (il n'y avait qu'à voir les reportages au journal télévisé).

Elle le voyait lui échapper maintenant, et d'une manière radicale. Elle était si fière qu'il ait été choisi pour intégrer une équipe de télé, de surcroît celle de son émission favorite, mais elle était bien placée pour savoir que ce n'était pas sans risque.

Il ne l'avait jamais quitté, n'était jamais parti en colo enfant, ses études ne l'avaient pas davantage éloigné de Paris, pas de petite amie (à sa connaissance en tout cas), ni voyage en Angleterre pour parfaire un accent qu'il maîtrisait comme une langue maternelle.

Il allait découvrir le monde, loin d'elle, exposé aux pires dangers d'une nature sauvage, lui qui n'avait jamais mis les pieds au dehors du béton et de l'asphalte rassurant des grandes villes. Si elle angoissait de le savoir partir au bout du

monde, livré à lui-même, elle n'osait s'avouer que la rupture serait surtout douloureuse pour elle. Elle resterait seule dans ce minuscule appartement qui prendrait les proportions démesurées d'un palais.

Elle ne comprenait pas qu'un être si frêle que Julien puisse avoir envie d'aventure. Il n'avait jamais pratiqué aucun sport, excepté quelques tournois d'échecs. Elle l'avait toujours vu entouré de livres et de jeux vidéos. Quelle mouche l'avait donc piqué? Elle pense un instant à une déception amoureuse, mais évacue aussitôt cette pensée: il lui confiait tout, il n'aurait pas manqué de laisser des indices dans ce sens.

Elle se souvint de sa jeunesse et du rituel du service militaire pour les garçons. La plupart désiraient y échapper comme à une condamnation qui les priverait de la plus belle année de leur vie, celle de leurs vingt ans. Elle avait pourtant le souvenir d'un camarade de fac qui laissa tout tomber, sa famille et des études prometteuses pour s'engager toute une année au fin fond de la France. Ce n'était ni une tête brûlée, ni un grand sportif en manque de sensations, ses idées le portaient encore moins vers le maniement des armes et la rigueur d'une discipline raide comme la pente d'un col du Tour de France.

Il était rentré un an plus tard, métamorphosé, le teint halé par une vie vécue au dehors, ses muscles développés par l'exercice physique qui le rebutait autrefois; les épaules voûtées d'une timidité juvénile s'étaient redressées et même les traits de son visage s'étaient durcis juste assez pour faire disparaître la rondeur enfantine et l'acné qui noyait son visage. Elle avait eu le sentiment d'une mutation. La chenille molle et laide était devenue un papillon étincelant et gracieux.

Elle se reconfortait en se remémorant ses impressions sur ce jeune homme dont elle avait oublié le nom. Oui, Julien allait, à sa manière, effectuer un service non plus militaire mais écologique et lui reviendrait changé, plus sûr de lui, bref un homme qu'il n'était pas encore. Cependant sa tendresse maternelle l'empêchait d'être totalement rassérénée; elle tremblait pour la chair de sa chair. C'était plus fort qu'elle et

tous les raisonnements ne peuvent rien face à l'instinct. Julien n' avait jamais souffert de cet amour exclusif. Toutefois, aujourd'hui il sentait confusément que la pression devenait trop forte. Il désirait sortir enfin du nid, déployer toutes ses jeunes et frêles ailes.

Il avait choisi le moyen le plus radical: parcourir la planète pour le magazine télévisuel le plus regardé au monde et dont les prouesses du héros affolaient sa mère pourtant hypnotisée par tant d'ardeur et de beauté. La beauté du monde naturel.

2/ 48,8 Nord; 2,3 Est - 22° - 14h50

Le bus le déposa devant le siège social de Télé France. Sur l'esplanade, des badauds se promenaient. Des hommes d'affaires en complet veston-chemise-cravate téléphonaient à l'autre bout de la terre équipés d'oreillettes et de micros incorporés. Quelques parents sermonnaient leurs rejetons, tandis qu'une bande de jeunes aux looks improbables et confus vociféraient et gesticulaient gauchement.

Télé France se voulait la chaîne familiale par excellence. On recrutait des publics improvisés et chaleureux sur commande pour la foule de jeux proposés à longueur de journée dans la grille des programmes. On proposait aussi des castings à n'importe quel quidam pour apparaître dans les feuilletons et téléfilms produits par la chaîne. On organisait d'immenses goûters pour les bambins, diffusés lors des tranches réservés à la jeunesse. La télévision faite pour vous et par vous était l'un des slogans récurrents.

Julien pénétra dans le gigantesque hall par un sas à détection de la chaleur humaine. Une voix provenant des murs ou du plafond, il ne savait dire d'où avec exactitude, il lui semblait qu'on parlait directement à son cerveau, lui annonça la bienvenue et une guirlande d'amabilités par lesquelles Télé France allait lui rendre la vie plus belle.

Il s'avança au comptoir interminable où une secrétaire moins en chair qu'en os lui demanda l'objet de sa venue avec un sourire fabriqué qu'on aurait juré sincère. Julien fut dirigé vers les bureaux qui s'étendaient sur quarante étages, accompagné d'une hôtesse, qui tortillait des hanches en avançant dans les dédales de couloirs, se retournant régulièrement et lui affichant le même sourire en guise de parole. Elle ouvra une lourde porte capitonnée et lui lança entre ses dents éclatantes « passez une bonne journée! ».

Julien pénétra dans un bureau aussi vaste que l'équivalent de cinq appartements semblables à celui qu'il partageait avec sa

mère. Il était intimidé par ces proportions dignes d'une cathédrale. Les grandes baies vitrées qui recouvraient toute la façade de la tour jetaient une éclatante lumière qu'on pouvait tamiser à loisir par un ingénieux système de lamelles commandé par un interrupteur situé à côté du bouton servant à réguler la climatisation. Elle était réglée sur 22 degrés.

- La température vous convient-elle?

La jeune femme qui s'inquiétait du confort de son hôte s'était retournée sur son fauteuil et lui faisait face, juste séparée par une table en verre qui semblait ridicule posée dans cette pièce aux généreuses dimensions.

Lorsqu'elle se leva pour l'accueillir, Julien remarqua sa taille élancée, rehaussée par une paire de chaussures aux talons concurrençant les meilleures échasses. Elle portait une robe fleurie aux couleurs pastel, laissant dégagées ses épaules parfaitement bronzées. Ses gestes étaient aériens comme si tout son être n'était composé que de cette matière impalpable dont sont formés les nuages. Oui, elle était un nuage, pensa Julien, déjà sous le charme. Elle lui tendit une main fraîche. Il senti ses doigts longs et fins entourer sa propre main. Un frisson couru le long de sa colonne vertébrale, son cœur s'accéléra.

- Bienvenue à Télé France Monsieur Baudimont. Je suis Caroline Lambert, l'assistante de Marc-Antoine. Je gère tout ce qui permet de produire une émission de qualité; en fait je suis aussi la productrice de l'émission et c'est à ce titre que j'ai le plaisir de vous rencontrer.

Sa diction était claire et limpide, un léger accent du midi, à peine perceptible, colorait ses mots d'une lumière douce et joyeuse, particulièrement sur la terminaison et les associations de voyelles. Julien écoutait encore ses paroles alors qu'un silence attendait sa réponse. Caroline remarqua le trouble qui pétrifiait Julien.

- Ce bureau est impressionnant et je m'excuse de ne pouvoir vous recevoir que dans ces conditions un peu... disons trop académiques. Ce n'est pas un Conseil des Ministres tout de même! Si nous avons le plaisir de travailler ensemble, vous verrez que nous sommes bien moins conventionnels, moins

informels que ne le laisse paraître tout ce clinquant.

Son sourire désamorça une invisible tension qui se déployait entre eux. Julien parvint à aligner quelques syllabes, puis les mots surgirent, enfin.

- Merci de me recueillir, heu, de m'accueillir. C'est vrai que je suis un peu impressionné par... par tout ça .

Un mouvement circulaire de sa tête finit la phrase mieux qu'un long discours.

- Ne nous inquiétez pas, Monsieur Baudimont. C'est juste une prise de contact, afin de connaître nos futurs collaborateurs.

A ce mot, Julien ressentit un immense soulagement. Il pensait passer un entretien en grand tralala et il s'apercevait que tout était peut-être déjà décidé.

Avant de pouvoir rencontrer la productrice de l'émission réalisant la meilleure audience de la chaîne, il avait tout de même passé une batterie de tests et vaincu deux entretiens, l'un portant sur ses compétences, l'autre sur sa motivation.

Caroline empoigna un téléphone portable posé sur la table en verre et, d'un bon pas, traversa la pièce en direction de la lourde porte, enjoignant Julien à la suivre.

Deux minutes plus tard, ils étaient sur l'esplanade et se dirigeaient vers le parc privé de Télé France. Julien en avait entendu parler, précisément en parcourant un article d'un hebdomadaire sur papier glacé à grand tirage. Muni de la carte magnétique de la société, les cadres avaient accès à cet espace de verdure où de rares espèces d'arbres exotiques lançaient leurs cimes dans le ciel de Paris, où des fontaines et des jets d'eau rafraîchissaient un air estival parcouru par quelques oiseaux. Des massifs de fleurs de toutes variétés s'épandaient au milieu d'une pelouse taillée au millimètre, des sentiers de terre battue s'enchevêtraient et se croisaient. Des bancs occupés par des hommes en costume conversant avec un auditeur absent, ou occupés à pianoter sur leur ordinateur portable (des tablettes pouvant se déployer à chaque banc permettaient un meilleur confort). Bien entendu, la connexion internet à ultra haut débit arrosait tout le parc. Caroline et Julien s'installèrent à une table en bois massif.

- Cela surprend toujours les premiers visiteurs. D'ailleurs, j'aurais dû vous rejoindre à l'accueil, cela vous aurait évité ce dédale de couloirs et d'ascenseurs.

Elle prit soudain un air grave. Toute amabilité semblait avoir disparu de sa personne, son visage s'était durci.

- Bon, alors Julien, vous permettez que je vous appelle par votre prénom, c'est plus simple, plus convivial, surtout si nous sommes amenés à partager cette grande aventure. Vos tests vous présentent comme un champion de l'informatique. Vous avez des références auxquelles je ne conteste aucune légitimité, en la matière je suis parfaitement ignorante.

Elle avait joint un mouvement de la tête à un regard en l'air que Julien trouva parfaitement divin. Elle ferma un quart de seconde ses yeux clairs, prit une légère inspiration et reprit.

- Nous avons besoin de quelqu'un de fiable pour que tout roule parfaitement. Une émission en direct c'est un peu un numéro de funambule sans filet. Il ne doit y avoir aucun bug, Marka est un perfectionniste, il ne supporterait pas que le moindre grain de sable vienne enrayer son nouveau bébé, une belle réalisation. Tout doit être fluide, les connexions internet, les liaisons satellite. Marka et son équipe réalisent des images sublimes, ils sont bons pour ça, moi je permets que tout puisse se mettre en place efficacement et le plus rapidement possible. Je suis le contact avec le monde. Votre job est d'être le garant que tout se déroule sans problème. Vous serez le dernier maillon de la chaîne. Je pose les jalons, Marka court, vous transmettez.

Elle fit une pause. Un écureuil curieux s'avança sur la branche basse d'un résineux imposant dont ni Julien ni Caroline ne connaissait le nom.

- Tout ça, les test nous l'on affirmé. Vous êtes un crack. Maintenant, dites moi pourquoi vous voulez suivre Marka au bout du monde. Pourquoi?

Julien voulu trouver une réponse qu'il ne connaissait pas. Il s'était posé la question souvent. Pourquoi cette fuite au bout du monde, vers un inconnu qui le terrifiait? Pourquoi tout abandonner, ses repères, son confort? Il trouverait certainement un emploi de maintenance informatique, peut-

être travailler à la conception de programmes, de nouveaux jeux?

Bien sûr, il était fan des émissions de Marka, mais ses quinze millions de fidèles n'allaient pas se jeter sur les chemins du bout du monde par passion pour une émission de télé, fut-elle si populaire, si extravagante.

Julien ne savait pas d'où lui venait cette pulsion qui pousse les hommes depuis l'aube des temps à aller voir de l'autre côté de la montagne, par delà les mers, traverser le cosmos, à la découverte de l'inconscient ou encore frôler la mort...

Alors, il regarda Caroline dans les yeux. Cette femme le transformait. Il lui raconta brièvement sa mère et son besoin de s'en détacher en ajoutant que l'informatique ne pourrait jamais le faire voyager comme ce projet. S'il était sincère dans la première partie de son argumentation, il échafaudait de beaux mensonges enrobés d'un naïf air de vérité pour la seconde.

Caroline scrutait Julien, disséquait ses gestes, toute son attitude était analysée. Grande psychologue, elle savait que le discours n'était que la face visible de l'iceberg de la communication entre deux personnes. Il importait de voir en dessous, au travers, par delà.

Si elle ne fut pas totalement convaincue, elle savait par ailleurs qu'un tel talent dans son domaine était rare, du moins pas à ce prix. L'émission coûtait cher. Productrice, elle devait économiser sur certains postes. Alors ce jeune poussin fraîchement sorti du nid ferait l'affaire. Elle percevait néanmoins une candeur, une fraîcheur nécessaire au lancement de ce nouveau projet.

Ils se quittèrent dans des dispositions d'esprit bien éloignées pour de futurs collaborateurs. Julien était subjugué et totalement sous le charme fait d'une assurance doublée d'atouts physiques et moraux. Caroline allait tolérer cet homme en devenir comme on le fait d'un intérimaire. En guise de poignée de main, elle posa sa main sur son avant bras, geste immuable chez elle, signifiant la bienvenue dans la famille.

La famille de la toute puissante télé.

3/ 22,9 Sud; 43,2 Ouest - 35° - 14h00 (heure locale)

Le vol avait été direct. L'équipe au complet débarquait depuis les premiers froids parisiens d'Octobre dans la fournaise d'un début de printemps Brésilien. Hôtesse et stewards avaient été aux petits soins pour tous. Julien avait considéré le hublot comme l'écran d'une télévision. L'aéroport s'était éloigné dans la brume, puis la carlingue avait traversé d'épais nuages, enfin le soleil avait régné sur un tapis d'une blancheur neigeuse. Il n'y eu plus rien à voir, même lorsque la couche nuageuse eut disparu à une altitude de dix mille mètres. Il s'était endormi.

Des pâturages de montagne, quelques fermes accrochées aux pentes raides, un chemin serpentant, des clarines donnant un concert dans la fin d'une journée d'été, des brumes tapissant la vallée. Un garçonnet gambade dans un pré, insouciant. Ses genoux portent les marques d'écorchures récentes. Un border collie bondit autour de lui, se roulant dans l'herbe tendre, l'enfant l'accompagne. Puis il s'arrête comme pétrifié. S'avance vers la petite fontaine qui gicle son jet d'eau au travers d'un tronc d'arbre percé. Le soleil vient toucher le relief juste en face tel un plongeur au ralenti. Tant que l'horizon n'a pas absorbé totalement le disque devenu rouge vermillon, l'enfant ne bouge pas, hypnotisé par les reflets jaune orangés, puis rouges, envoyant des tons bleus et verts dans le ciel, colorant les rares nuages de teintes nouvelles.

Une voix retentit dans son dos. Une voix profonde et masculine. On l'appelle, il se retourne...

- Julien...

Son étonnement se lit sur son visage. Visiblement, il n'a aucune idée d'où il se trouve, ni ce qu'il est en train de faire.

- Hé bien, vieux, je ne sais pas avec quelle dulcinée tu étais en train de roupiller, mais vu ton expression, c'était bien

agréable.

Alors, tout lui revient. Il est assis dans cet avion qui amorce sa descente. Son voisin n'est autre que le preneur d'images de l'équipe qui vient de le tirer d'un rêve assez déconcertant, le prévenant de l'atterrissage imminent. Julien reprend ses esprits. Il lui faut quelques minutes pour émerger de ces images oniriques et reprendre pied dans la réalité, sortir de ce flottement que provoque les rêves lorsqu'ils sont brutalement interrompus. Le cerveau doit réajuster les paramètres.

Encore groggy, il se lève et suit toute l'équipe comme un automate à qui on aurait rendu sa liberté.

Bientôt la dizaine de personnes envahissent le salon d'un hôtel qui n'a rien d'un palace, mais reluit d'une propreté impeccable et possède l'air climatisé. A la sortie de l'avion, une bouffée d'air brûlant les avait gîlé, étouffés, puis les avait enveloppé, leur donnant l'impression de cuire dans la vapeur d'une immense marmite.

Le briefing commence aussitôt.

Caroline prend la parole d'abord en tant que productrice, puis assistante de Marka et enfin régisseuse de l'ensemble de l'équipée.

- J'espère que vous avez tous passé une agréable traversée, car dorénavant, il va falloir bosser les p'tits gars! Tous ici se connaissent, néanmoins, je dois vous présenter deux nouveaux venus: Fabrice qui remplace Emile, notre meilleur caméraman. J'ai essayé pendant trois mois de le convaincre de repartir pour cette grande aventure, mais il a été intraitable, borné et têtu comme à son habitude. Enfin, j'espère qu'il va vite s'ennuyer dans ses collines Basques et qu'il va nous rejoindre ventre à terre un de ces jours. Quoiqu'il en soit, Fabrice assurera les prises de vues aériennes. Je l'ai vu à l'œuvre face à des parois, c'est un casse cou mais terriblement professionnel.

Elle se tourna vers Julien, soudain pétrifié d'une intolérable timidité.

- Et voici notre perdreau de l'année. Je n'ose vous dire son âge, c'est indécent vis-à-vis de vous, vieux briscards et plus encore de moi. Bref, Julien est un crack en technologies

nouvelles et nous sera d'un grand secours dans nos retransmissions en direct et pour toute la logistique satellitaire, préparations informatiques, enfin, tout un charabia pour vous et moi, mais qu'il connaît comme sa langue maternelle, peut-être mieux même, car il n'est pas très bavard.

Julien rougit autant à cette mise en boîte que le fait d'être un instant un animal de foire, tous les regards posés sur lui. Curieux la plupart, parfois bienveillants, moqueurs peut-être, goguenards sans doute, de la même manière que la basse cour accueille un nouveau coq.

Caroline enchaîna sur diverses considérations professionnelles, insistant sur l'esprit d'équipe. On allait s'enfoncer dans ce qu'il reste de forêt amazonienne pour la première émission, peut-être aurait-on la chance de découvrir une tribu primitive.

Pendant trois heures, un véritable plan de bataille fut dévoilé. Autorisations diverses, progression dans la jungle, divers conseil de sécurité (cela prit une bonne demie heure), partage des tâches (chacun savait ce qu'il avait à faire, travaillant ensemble depuis des années), le tout enrobé d'humour à l'américaine.

Julien pensa à une cérémonie de remise des Oscars, sauf qu'ici, en lieu et place des statuettes, on recevait ses instructions à la façon d'une troupe de soldats en partance pour le moyen orient.

Caroline exposait les recommandations à suivre en ce qui concerne les rapports avec la population locale lorsqu'une rumeur accompagna l'entrée d'un personnage important.

D'un mouvement en forme de vague, à la façon d'une hola, toutes les têtes pivotèrent. Marka faisait une entrée comme dans un show, comme lors de ses bains de foule qui l'acclamait lors de conférences de presse, de soirées caritatives, à l'occasion de n'importe quelle manifestation publique ou publicitaire. Julien se demandait si son entrée était préparée, réfléchie, organisée, même devant son cercle de collaborateurs.

Son équipe était son plus grand fan club. Julien était médusé.

Il voyait pour la première fois ce héros des temps modernes, propulsé star uniquement par la télévision. Si l'on est toujours déçu et désappointé par la vue d'un personnage public, transformé par le miroir déformant de l'image qu'il donne de lui, ce sentiment n'existait pas en ce qui concerne Marka.

Il paraissait plus grand, mieux bronzé, plus musclé, plus rieur, en un mot plus charmant que son image déversée dans les médias.

Il salua chacun par une franche poignée de main, une tape amicale sur l'épaule de certains, une accolade aux plus intimes.

Caroline s'avança et lui présenta les nouveaux venus. On avait dû lui préparer des fiches comme pour la présentation de son émission, car il eu quelques mots réconfortants pour Julien montrant qu'il le connaissait comme s'il faisait partie de sa famille.

Julien fut touché par cette attention, même si elle était toute professionnelle, mais après tout il n'en était pas si sûr tant l'équipe faisait penser à une famille soudée. Une famille dont il n'avait jamais vécu l'expérience, la sienne se réduisant à sa plus simple expression.

4 / 15,6 Sud; 56 Ouest - 28°

On marchait depuis l'aube. Marka en tête de la troupe, d'un pas décidé, donnant ici et là quelques coups de machette, mais le sentier était pour l'instant bien tracé. La jungle amazonienne tenait ses promesses. Ce n'était pas une chaleur torride, plus exactement une touffeur accompagnée d'une moiteur due à l'incroyable taux d'humidité. Les chemises spécialement conçues pour réguler la transpiration étaient trempées. Respirer n'était plus instinctif, il fallait s'y résoudre, se forcer à faire entrer un air lourd et gras dans des poumons oppressés par la densité d'une atmosphère ennemie. Julien imaginait cette colonne d'air de quelques kilomètres pesant sur sa tête comme peuvent le ressentir les plongeurs au fond de l'océan. Les arbres gigantesques ne laissaient transpercer qu'une lumière plus que tamisée, on évoluait dans un perpétuel crépuscule. Le poumon de la planète respirait, ils pouvaient presque sentir les échanges gazeux qui s'opéraient là, devant leurs yeux. Les bruits ne les faisaient plus sursauter, accoutumés qu'ils étaient aux cris perçants des petits singes, suivis de scènes de trapézistes volants. On ne ressentait pas un gramme de vent mais le feuillage bruissait quarante mètres au dessus de leurs têtes. Des sons de glissement bien plus inquiétants laissaient imaginer une faune rampante et venimeuse. Dans cette continuelle lumière de fin de jour sinon de fin du monde, troublés par ces bruits inconnus, il fallait avant tout regarder où poser ses pieds. Ce n'était plus un sol, mais un enchevêtrement de racines, une végétation pourrissante laissant des trous parfois humides où disparaissait la jambe entière. On trébuchait plus qu'on avançait. Seul, Marka semblait dans son élément. Julien repensa aux arguments de ses détracteurs, peignant le héros télévisuel comme un gentil bobo à qui on préparait le terrain,

et qui n'avait plus qu'à se laisser guider par une horde d'assistants, tout juste si on ne balayait pas la poussière devant ses pas. Julien se rendait compte du niveau de jalousie suscitée par les exploits de Marka. Non, personne ne dégagait le terrain devant lui, c'était même tout le contraire. Son admiration redoubla et sa fierté de faire partie d'une telle équipe, guidée par un tel personnage, véritable aventurier du XXI^e siècle, le seul, le dernier sans doute. Julien oubliait alors ses ampoules aux pieds, les courbatures qui lui déchiraient le dos, les démangeaisons qui l'irritaient de la tête aux pieds, sans oublier des soucis digestifs dû autant au climat qu'à la nourriture.

Caroline suivait le mouvement montrant une grande prévenance envers les deux novices. L'équipe avait l'habitude de suivre Marka au bout du monde, traversant déserts et autres lieux inhospitaliers, se frayant un passage dans la plus impénétrable jungle, endurant des froids polaires, escaladant les falaises les plus abruptes ou dévalant les torrents les plus impétueux. Pour le moment, seule la moiteur gênait Julien. Pour un jeune homme qui n'avait jamais quitté Paris, il s'en sortait bien malgré tous ses petits bobos.

L'équipe se réduisait au strict minimum. Quatre cadres, deux guides indiens choisis sitôt arrivés à Manaus, un spécialiste du son, un homme à tout faire bâti comme une armoire à glace et Julien qui assurerait les liaisons satellites et préviendrait les éventuels bugs informatiques, supervisant l'enregistrement sur disque dur (l'émission était diffusée en direct, mais certaines séquences étaient insérées dans le programme, les moments rares ne survenant jamais sur commande). Caroline et Marka bien sûr étaient de la partie, chapeautant cette dizaine d'hommes, se frayant un chemin là où on avait l'impression de traverser un mur de végétation.

On marcha toute la journée, s'arrêtant à peine quelques minutes pour engloutir sandwiches et barres de céréales. L'ambiance était bon enfant, les plaisanteries fusaient, des bribes de chansons étaient entonnées ou sifflées. Julien n'imaginait pas une telle décontraction. Vers le soir, la troupe stoppa là où les arbres étaient moins touffus, le sol plus

dégagé. Le lieu idéal pour passer la nuit.

Idéal pour un globe trotter, un enfer pour Julien. Des insectes inconnus mais de taille impressionnante agitaient leurs antennes, trépassaient sur leurs six pattes, brandissaient des mandibules ennemies. Sans oublier tout ce qui pouvait ramper, tapis là dans l'ombre, à quelques mètres à peine. Il ne suffirait que d'une seconde pour qu'ils s'insinuent sous les vêtements de Julien. Avec la disparition rapide de la lumière du jour, les bruits de la forêt s'amplifièrent. Julien regrettait le ronronnement de la circulation Parisienne, les altercations dans la rue, les sirènes de police.

On accrocha les hamacs tandis que les caméramans filmaient. Julien devait s'y habituer, dorénavant au moins deux caméras tourneraient en permanence, afin de ne rien perdre des moments vécus par le groupe. Marka en serait le centre.

Le premier direct était prévu pour le lendemain. Compte tenu du décalage horaire, il fallait être prêt en fin de matinée, lorsque la température est à son maximum.

Le matériel ne semblait pas trop souffrir des conditions extrêmes d'humidité. Julien avait testé les connexions satellites grâce au micro ordinateur de la dernière génération qu'on lui avait confié. Il n'avait jamais eu l'occasion de travailler avec un matériel si pointu, rapide et efficace. Chaque élément était doublé. Une autre machine était en réserve, pas moins de trois connexions étaient disponibles à tout moment, orientées sur trois satellites différents. Impossible de rester coupé du monde dans ces conditions, toute l'équipe contacta sa famille le soir même. Tous, sauf Marka, qui semblait continuer à jouer hors caméras le « poor lonesome cowboy » qu'il affichait dans ses émissions. Le principal était que Télé France reçoive les images le moment venu.

Julien dort mal. A vrai dire, il ne dort pas du tout.

Citadin depuis toujours, le ronronnement de la cité ne le gênait plus, habitué aux ronflements des voitures, aux sirènes des ambulances, il pouvait s'endormir devant la télévision dont le son était au maximum, tous les bruits de la ville ne troublaient en rien son sommeil. Ici, loin d'imaginer que la

nature était silencieuse une fois la nuit tombée, il était quand même surpris par ces concerts de cris, de branches secouées, de grincements, de sons indéfinissables, comme en plein jour, profondément amplifié par le manteau nocturne et cette impression que le volume semble croître lorsqu'on a les yeux fermés. Julien imaginait un jaguar bondissant sur le campement, des macaques énervés sautant sur les hamacs, toutes sortes de serpents se faufilant entre ses membres, une nuée d'insectes porteurs d'étranges virus se frayant un passage au travers de la moustiquaire, une mygale bien velue courant sur son dos, une colonie de fourmis pénétrant dans ses oreilles, ses narines, le dévorant de l'intérieur...

Il se redressa d'un bon, couvert de sueur. Tout était calme. Plus un seul bruit ne traversait l'atmosphère qui semblait s'être rafraîchie, du moins pouvait on respirer correctement.

- Cauchemar? demanda une voix.

Il se retourna. C'était Bernardo, l'un des préparateurs de Marka.

- Première nuit dans la jungle?

- Première nuit à la belle étoile tout court répondit Julien.

Il y eut un silence, puis le baroudeur aux muscles saillants reprit:

- Juste avant l'aube, la forêt se tait. Pendant environ une demi heure, plus rien ne bouge, c'est le silence absolu, un calme de fin du monde. Je ne m'y suis jamais habitué. Je me réveille toujours.

La voix de l'indien était chaude, vibrante, les syllabes étaient parfaitement articulées malgré un accent indéfinissable, un mélange de portugais et des sons trainants de Navarro.

- D'ici quelques minutes, les animaux diurnes vont reprendre le flambeau et la forêt va revivre dans un vacarme infernal. J'aime bien cette pause même si elle me déconcerte. La nature semble réfléchir, se demander si ça vaut le coup de continuer ce manège. J'aime aussi à penser que toutes les espèces sans exception profitent de cette pause pour effectuer une sorte de prière, un remerciement d'être vivantes.

Bernardo, d'habitude si discret, avait parlé pour au moins deux semaines.

A peine eut-il terminé son monologue que les premiers sons déchiraient le silence. Julien vivait le réveil de la forêt comme au premier jour du monde, une impression indéfinissable d'être l'homme originel. Il était là, au milieu de nulle part, et il lui semblait qu'il était chez lui. C'était une évidence. Plus aucune question ne venait troubler son esprit. Toutes les peurs qu'avaient suscité ces différents bruits la veille maintenant l'apaisaient, le reconfortait. Il lui semblait même ne plus autant souffrir du dos, que ses maux d'estomac s'estompaient et que sa peau fragile se durcirait au contact du monde sauvage.

L'équipe s'était réveillée et chacun s'activait selon sa propre organisation, sa logique, ses tics et ses manies, mais porté par un élan grégaire qui donnait le sentiment que chacun faisait partie d'un tout. Ils étaient les organes d'un être surpuissant que rien n'arrêterait. La force d'une équipe soudée.

Julien prenait petit à petit ses marques, sa place.

Ils se remirent en chemin. La matinée ressemblait à s'y méprendre à la veille si bien que Julien pensa qu'ils tournaient en rond et qu'ils étaient déjà passés à cet endroit. Bernardo lui jeta un regard de connivence, lui rappelant qu'eux savaient, qu'ils avaient en quelque sorte un secret. Etonnant personnage. Dans les jours suivants, très souvent il chargerait son regard d'une foule de mots muets. Julien semblait être en communication directe avec cet homme singulier.

Il était l'un des deux indiens qui guidaient la troupe, mais Julien avait trouvé en lui son propre guide, un guide qui ne se contentait pas de le mener au travers de la jungle amazonienne, mais qui d'une certaine façon l'accompagnait dans sa nouvelle vie.

L'heure du direct approchait. Qu'allait-on bien pouvoir montrer?

Une jungle assombrie par une couverture sylvestre plus efficace qu'un ciel encombré de lourds nuages, un mur végétal impénétrable, une progression difficile vers quoi, quel but?

L'un des deux indiens qui ouvraient maintenant le chemin

stoppa. Il inspectait chaque centimètre carré de la forêt, retournait les larges feuilles, fouillait le sol à la recherche d'un indice, s'appuyait contre les troncs d'arbres.

Caroline rejoignit Julien tandis que l'équipe se posait dans un coin pas vraiment idéal pour un pique-nique.

- Le direct commence dans moins de deux heures. Il faut s'assurer que les connexions sont opérationnelles, bref que tout fonctionne.

Elle avait retrouvé son ton professionnel. Il n'était plus question d'amabilité de surface, de politesse forcée. C'était une femme d'action qui savait ce qu'elle voulait et surtout, savait l'imposer aux autres, un don de persuasion totalement étranger à la personnalité de Julien.

L'équipe s'était remise en route, juste le temps de mâchonner quelques barres énergétiques, nourriture sous plastique, faisant penser à une escouade d'extra-terrestres débarquant dans un océan de verdure. Julien se souvenait d'un film de science fiction des années cinquante. Toute une troupe d'exilés débarquaient sur une planète hostile, un entrelacs de lianes et de racines. Une mer verte et périlleuse. Après bien des rebondissements émaillés d'effets spéciaux de pacotille, l'escadron finissait par mettre le feu à ce fouillis végétal et devait quitter une planète devenue un gigantesque désert encore plus inhabitable.

Les cadres filmaient dorénavant sans cesse. Le numérique permettait de stocker immédiatement les images dignes d'intérêt, à la manière d'un viticulteur qui vendangerait toute sa récolte mais n'en conserverait qu'une infime partie, la meilleure. Les images pouvaient être montées très rapidement, puis transférées sur les trois ordinateurs surpuissants dont Julien avait la responsabilité. Si le direct ne tenait pas ses promesses, il serait toujours facile d'insérer ces plans de secours sans même que le téléspectateur lambda ne s'aperçoive du léger trucage.

On stoppa à nouveau. Le direct commençait dans moins de cinq minutes. Julien déploya son matériel informatique, connecta l'émetteur relié au satellite qui, à 36 km juste à

l'aplomb de leur tête accompagnait la rotation de la terre et allait devenir son plus fidèle allié. Caméra de surveillance, carte de crédit, téléphone cellulaire, GPS (global position system), même plus besoin de balise Argos, personne ne pouvait plus se cacher au XXI^e siècle.

Caroline avait ouvert son téléphone par satellite, pas plus gros qu'une boîte d'allumettes, son correspondant distant de 15 000 km allait lui donner le top indiquant le début du direct. Elle leva la main droite, doigts écartés, égrenant les dix dernières secondes en annonçant à haute voix le compte à rebours.

Dix... Neuf... Huit... Sept... Six... Cinq... Quatre... puis ce fut un silence complet des humains pendant que les trois dernières secondes n'étaient plus assassinées que par les trois derniers doigts et que la jungle, elle, redoublait de sons mêlés.

Marka lança un bonsoir dans un demi sourire qui ferait craquer la bonne moitié des téléspectatrices, hypnotisées devant leur écran plasma dernière génération, à 15 000 km de là, dans l'ambiance feutrée d'un appartement parisien climatisé, plongées dans un confort matériel que le monde entier enviait en sachant que ce rêve était irréalisable.

Tout en présentant ce nouveau rendez-vous quotidien, « en direct du poumon de la planète » rappelant au passage de respecter la planète en coupant l'eau lorsqu'on se brossait les dents et de bien trier ses déchets, Marka avançait hors du sentier, machette à la main, aidé des deux indiens.

Julien suivait la progression du héros sur l'écran de contrôle du technicien réalisateur resté lui aussi en arrière. Les images des trois caméras se partageaient une moitié d'écran, dans une lucarne supplémentaire étaient stockées les plans déjà enregistrés. Le réalisateur jonglait avec les différentes prises de vues, montant ainsi en direct des images qui devenaient plus vivantes. Sa virtuosité épatait Julien, jamais bien à l'aise avec ses dix doigts. Si Marka semblait être sur chaque mètre carré de cette planète comme un poisson dans l'eau, Polo, le metteur en images, excellait dans l'art de mélanger les images. Il était un peintre du mouvement, jouant autant avec

les couleurs, les angles, la lumière, le rythme, donnant à l'ensemble la finition d'un vrai documentaire aussi passionnant qu'un film produit à Hollywood.

Marka avait terminé la présentation. Le temps s'arrêta. A l'autre bout du monde, une pause publicitaire venait d'être lancée. Sur l'écran, les trois images montraient Marka détendu, attendant que le direct reprenne, comme un athlète se prépare avant un cent mètres ou un saut à la perche.

Polo attendait que le direct reprenne, tous ses sens en éveil tel un tennisman attendant le service de son adversaire. Une agitation dans l'équipe autour de Marka indiqua que les prises de vues étaient à nouveau télédiffusées, via satellite, à l'autre bout de la terre, laquelle semblait soudainement minuscule alors qu'il semblait à Julien que ce bout de forêt tropicale était infinie.

Marka avançait d'un bon pas, taillant un chemin dans l'épaisse végétation, creusant une galerie à l'image des mineurs de fond. Il argumentait en même temps, décrivant ce que montraient les images, donnant ses impressions, ses sentiments, guide au bout du monde pour une foule de millions de spectateurs doucement installés dans leur salon, épiant, attendant, souhaitant l'extraordinaire, l'imprévu, peut-être et même sûrement le drame.

Julien avait la fausse impression que le direct durait depuis des heures, alors que six minutes s'étaient écoulées depuis la coupure publicitaire, pas davantage que lors de la prise d'antenne.

Le mur végétal s'effaça d'un coup, la lumière provenant de la clairière obligea les cadreurs à jouer avec les divers filtres de leurs caméras numériques dernière génération.

Là, devant Marka et dans la ligne de mire des trois caméras, « les yeux de l'occident », se tenait un village indien typique. Cinq ou six huttes couvertes de chaume et de larges feuilles allant du vert pomme aux tons plus douteux situés entre le jaune foncé et le marron clair. Toute la tribu semblait attendre ces hôtes imprévus...

L'équipe marqua une nouvelle pause. Seconde coupure pub. Pendant ce temps, Polo mettait une touche finale aux images

qui allaient être diffusées lors de la reprise d'antenne, montrant et expliquant que les explorateurs avaient été accompagnés en quelque sorte pendant toute leur approche. Deux éclaireurs du village, dissimulés dans l'épaisse végétation, mais pas assez discrets pour l'œil exercé des guides indiens entourant le groupe, suivaient la troupe, examinant les intrus potentiels et prévenant la tribu afin qu'elle soit sur ses gardes.

Ces deux véritables caméléons avaient été filmés et, en voix off, Marka expliquerait les motivations d'un tel comportement.

Le sujet allait être diffusé lors de la reprise du direct. Quatre minutes supplémentaires qui permettaient à l'équipe d'entrer en contact avec la tribu, tout en étant filmée bien entendu. Ce léger différé permettrait de gommer l'imprévu non souhaitable, on craignait davantage un accueil feint qu'une réception hostile; la tribu avait peut-être l'habitude de rencontrer des visiteurs. Toute la magie de l'expédition découvrant une ethnie perdue tomberait alors à l'eau.

Mais le travail de préparation avait porté ses fruits. En collaboration avec les meilleurs ethnologues spécialistes des peuplades primitives d'Amérique du sud, l'équipe logistique de l'émission avait mis le doigt sur une tribu jamais visitée, au moins depuis cinquante ans, néanmoins visible depuis les photos satellites. On avançait dans un inconnu déjà bien jalonné.

Effectivement, la rencontre de ces deux mondes eut lieu comme on le souhaitait. Incompréhension, surprise, sourires, échanges, réserve, cordialité, puis cérémonie de bienvenue, fête, partage, sans qu'une certaine méfiance ne s'efface tout à fait. L'instinct animal de conservation était bien présent, pas encore perverti par une vie sociale déconnectée du réel, du naturel, comme on le constate dans nos mégapoles.

Ce choc des civilisations fut donc diffusé en léger différé jusqu'à la troisième coupure pub. Puis ce fut la dernière partie de l'émission, avec des gros plans sur les habitants du village, spécialement une petite fille apeurée, puis mise en confiance, qui joua avec Marka et fit de grands sourires

télégéniques, et une grand-mère centenaire qui symbolisait la sagesse du groupe, une mémoire vivante, un repère immuable.

On jouait bien entendu sur l'émotion, ce sentiment universel qui permet de s'intéresser à l'autre, à l'inconnu. Les rires de la gamine maintenant en confiance résonnait aux yeux des téléspectateurs. Comment interprèteraient-ils ces images? Entre la complicité visible là, dans ce village perdu, exclu du monde, et le sentiment provoqué derrière l'écran du téléviseur, que de distance! Julien imaginait sa mère en train de verser une larme sur le destin de cette fillette qui ne partagerait jamais le confort des sociétés occidentales, n'irait jamais à l'école. Serait-elle heureuse? D'autres téléspectateurs auraient sûrement des envies de colonisation, d'autres exprimeraient de la pitié, certains frissonneraient à l'idée que la vie de la petite était si fragile. Julien, bien que situé en retrait, sentait ce contact entre deux existences, un choc de civilisations, si bref mais si intense. Marka et la fillette apprenaient davantage l'un de l'autre dans leurs jeux basiques. Ils frappaient dans leurs mains selon un code qu'ils inventaient au fur et à mesure. Un instant de bonheur. Toutes les barrières étaient levées. Ils ne parlaient pas la même langue, n'avaient aucun point en commun, à part être des humains mais ils communiquaient admirablement dans ce que l'humanité a d'universel: le rire et le jeu.

La fillette s'émerveillait de ces étrangers si insolites. Pourtant leurs gestes n'étaient pas si différents de ceux de son père lorsqu'il jouait avec elle. Marka remontait le temps. Il n'était plus, l'espace de quelques minutes, le héros télévisuel de la moitié du monde. Le superflu s'effaçait, seul comptait cet échange qui aurait pu avoir eu lieu il y a des millénaires.

La vieille femme parlait dans un dialecte que l'interprète guide avait du mal à traduire. Elle s'exprimait par beaucoup d'images, à la manière des textes sacrés qui signifient tout et leur contraire. La sagesse était-elle de ne plus s'engager, ne pas prendre position, exposer thèse et antithèse sans avancer son opinion? Cette femme battait nos plus grands philosophes de salon à plates coutures. Elle n'avait jamais quitté le village

mais avait une vision globale à faire pâlir les meilleurs experts. Elle parlait lentement tout en mâchonnant une brindille d'herbe ou un morceau de bois. Les rides de son visage laissaient entendre qu'elle était centenaire alors que ses yeux pétillants n'avaient que vingt ans.

Polo montait les images avec la rapidité de l'éclair, n'hésitant pas à zoomer sur les visages de la fillette, montrant sa gaité et sa joie à partager ses simples jeux avec un étranger et de la vieille femme, un visage buriné par les années, le vent et le soleil, un regard rempli de volonté et d'espoir. Les cadresurs savaient filmer d'intenses gros plans. Les mouvements de la tête, des mains exprimaient davantage qu'une langue incompréhensible. Toute l'équipe était ébahie. Quelques uns versèrent même une larme lorsque, contre toute attente, la fillette posa un baiser sur la joue mal rasée de Marka. C'était extraordinaire et tellement peu dans les habitudes de ces indiens!

La diffusion stoppa, mais l'équipe continua de partager cette rencontre improbable entre deux mondes, deux époques. Jusqu'à l'arrivée au village, Julien avait remarqué que Marka jouait un rôle, forçant le trait, posant sa voix. Depuis le contact avec la tribu, il se laissait porter par les événements, le naturel reprenait ses droits. On ne pouvait pas jouer ni mentir avec des gens vrais, dénués de sous-entendus, d'un quelconque calcul. Les échanges respiraient la sincérité malgré de lourdes barrières linguistiques, culturelles et sociales.

L'émotion était palpable. On retenait son souffle. Une rencontre avec des êtres venus de l'espace n'aurait pas apporté plus d'excitation. Toute l'équipe logistique, restée en retrait, était hypnotisée par les images qui arrivaient sur leurs ordinateurs portables.

Marka et sa petite troupe, les deux indiens guides qui servaient accessoirement d'interprètes bien que le dialecte utilisé dans ce village coupé du monde diffère légèrement des codes utilisés en Amazonie, les trois cadresurs qui avaient posé un instant leur matériel et qui intriguaient lourdement les enfants présents, tous passèrent la nuit autour d'un feu,

puis ce furent échanges, remerciements, sourires, danses, et tout le monde s'affala dans un sommeil riche en rêves. Les feuilles de coca mâchouillées aidaient certainement au vagabondage onirique.

N'ayant pas participé à la même soirée festive, Julien ne manqua pas néanmoins de plonger dans les méandres de ses connexions neuronales pendant son sommeil.

Des montagnes douces, tapissées de forêts de sapins oscillants entre toutes les nuances de vert jusqu'au bleu sombre. Pas de pics, ni de glaciers. Ces montagnes avaient vécu. Elles avaient acquis la sagesse des anciens. Quelques dizaines de millions d'années les avaient rendues aussi fiables qu'un grand-père rassurant.

Niché au cœur d'une de ces vallées à peine marquées, un pré fraîchement fauché s'étend devant une petite maison blottie contre un rocher. Un petit garçon dévale le pré, roulant dans l'herbe tondu, poursuivant les papillons multicolores, envoyant de grands éclats de rire dans l'air encore chaud de cette fin de journée d'Aout.

Épuisé, il tombe sur l'herbe, joue avec une coccinelle, puis se passionne pour une colonie de fourmis qu'il suit jusqu'à l'entrée de la forêt. L'ombre des géants résineux le fait frissonner alors qu'une voix puissante l'appelle au loin. Il a reconnu la voix paternelle. Il court jusqu'à la maison, tourne le coin et stoppe son élan. Son père est dorénavant assis sur une bille de bois, lui tournant le dos, le léger roulement de ses larges épaules indique qu'il façonne quelque chose. Peut-être taille-t-il un objet dans un morceau de bois? Ou équeute-t-il un panier d'haricots verts?

L'enfant s'approche. « Papa? ». L'homme se retourne...

Réveillé en sursaut, Julien est assis, trempé de sueur. Caroline, penché sur lui, s'apprête à lui éponger un front en eau.

- Cauchemar? lui demande-t-elle en effectuant le geste doux de la main droite.

- Pas exactement. C'est un rêve récurrent depuis que nous avons quitté Paris. Toujours le même endroit, vallonné et boisé, toujours le même enfant bronzé et plein de vie, mais

certains détails m'échappent.

Julien sent les doigts de Caroline sous l'étoffe du mouchoir. Ce n'est pas un massage, ni une caresse, pourtant il le ressent comme tel. Son cœur accélère encore, pas encore apaisé par le réveil.

Il lève les yeux vers elle. Des mèches de cheveux blonds tombent de chaque côté d'un visage parfait. Le nez droit, légèrement retroussé, les pommettes saillantes hâlées naturellement, de grands yeux jamais trop maquillés, un front chaud où Julien a une irrésistible envie de poser un baiser.

Caroline semble remarquer dans son regard le désir inavouable de Julien. Elle a un mouvement de recul, d'après ce qu'il croit percevoir.

- Une bonne journée dans la jungle commence toujours par un copieux petit déjeuner décréte-t-elle en se relevant, réajustant ses cheveux en y passant ses doigts et en les attachant en une unique couette.

Céréales et fruits en abondance au programme. Caroline lui fait face. Remarque-t-elle le trouble qu'elle peut lire dans ses yeux?

- Nous venons juste de recevoir les courbes d'audience. C'est un succès sans précédent. Près de la moitié de parts de marché.

Pendant qu'elle se réjouit, Julien mélange les images de son rêve avec celles bien réelles mais tout aussi inaccessibles du visage de Caroline, son cou délicat, ses épaules fines, ses mains douces et fraîches. Sa voix n'est plus pour lui qu'une tendre symphonie accompagnant un spectacle tout aussi magique.

Lorsque Julien reconnecte ses oreilles à son cerveau, Caroline lui parle de Marka, de ses qualités (qu'il a encore démontré encore hier), de ses défauts... Le ton devient plus confident, elle a besoin de s'épancher et Julien semble être le confident idéal. Il émane de lui quelque chose d'indéfinissable, entre une compréhension des mystères de l'univers, une sagesse et une discrétion sans égale.

Il connaît bien cette situation pour l'avoir vécue tant et tant de fois. Combien d'hypothétiques petites amies se sont

confiées à sa discrétion de majordome anglais. Combien d'amoureuses à sens unique ont trouvé en lui une épaule sur laquelle reposer tous leurs chagrins, leurs déceptions, leurs doutes. Une épaule que Julien aurait cent fois préféré leur offrir en chair et en os, pas seulement en paroles. D'où lui venait ce pouvoir d'attraction, cette facilité à l'épanchement des autres? Son côté réservé, le fait d'avoir été élevé seul par une mère un peu trop envahissante? Sa gentillesse et sa compréhension? Fallait-il être arrogant et machiste comme les autres garçons pour avoir une chance d'intéresser les filles autrement que comme un psy de fortune?

Caroline n'a pas le temps d'entrer dans les détails de son couple que l'équipe rapplique du village, Marka en tête, dans une explosion de joie. On s'enlace comme si des mois de séparation s'étaient écoulés depuis hier, des effusions autant pour célébrer l'absence d'incident que la victoire sur l'audimat.

Julien, si souvent en retrait dans ce genre de démonstrations trop ostentatoires pour lui, est enrôlé dans la liesse qui parcourt tout le groupe. Nul n'est tenu à l'écart, pas même les deux indiens qui leur servent de guides et d'interprètes. Julien est le premier étonné par cette nouvelle appartenance à un groupe, une équipe, un projet. Lui, l'adolescent solitaire, toujours choisi comme confident mais jamais comme joueur dans les équipes de football ou de handball lors des heures d'éducation physique. On finissait par le prendre en dernier choix, parce qu'on était obligé, à contre cœur, mais on ne lui passait que rarement le ballon et la plupart du temps, il finissait la partie sur le banc des remplaçants à regarder un match dont il ne comprenait la motivation encore moins que les règles.

Marka est le centre de toute cette agitation.

Il refait son show. Sans caméra. Il a goûté au privilège d'être au cœur des écrans, celui qui avance, rencontre les autres, ceux qu'aucun de ses téléspectateurs ne pourra jamais approcher, celui qui pose le premier le pied sur une terre inconnue à des millions de fans devant leur écran. Maintenant, il savoure le plaisir d'être toujours au centre,

mais en compagnie de ceux qui le connaissent depuis des mois, des années, lui voue une totale admiration.

Il a besoin de cette double reconnaissance. Il déguste cette célébrité à multiple niveaux comme on sirote une coupe de champagne.

Il a sorti une bouteille vert forêt d'une glacière et d'un coup de machette, fait jaillir le vin pétillant comme l'assurance d'une réussite complète, la consécration de souhaits réalisés, le sceau du triomphe éclatant.

Puis, il laisse aux techniciens et cadres le soin de relater leur rencontre avec la tribu où Marka tient évidemment le rôle principal, sa seule participation consistant à jouer les modestes lors de ces témoignages, ajoutant ainsi à sa grandeur.

Julien imagine le christ raconté par ses disciples et c'est un peu ça. Le héros n'écrit jamais son épopée.

Mais chaque minute est comptée. Et pendant dix jours, l'équipe devra courir chaque matin afin d'être prête pour le direct qui, en raison du décalage horaire dont bénéficie le continent américain face à l'Europe, doit se dérouler vers midi. Déplacements au pas de course, mise en place du dispositif pour le direct, caméras toujours « on »: l'inattendu ne prend pas rendez-vous, puis brève célébration quand tout est ok. Julien a l'impression d'être engagé dans un marathon interminable mais dans lequel on n'a pas le temps de se rendre compte du temps qui passe.

L'équipe sillonne une partie de la jungle Brésilienne jusqu'à la première pause télévisuelle. Un long weekend où la chaîne diffusera des bandes-annonces en boucle et les meilleurs moments d'émotion, de sensations fortes, de dépaysement garanti vécus cette première semaine de direct. Trois jours pendant lesquels l'équipe pourra souffler et utiliser les moyens modernes de transport pour rejoindre un autre endroit, théâtre de nouvelles aventures pour Marka, dépaysement assuré pour des millions de téléspectateurs. Pause pendant laquelle sera exacerbée l'impatience des admirateurs téléphages. Instaurer un rendez-vous comme une drogue qui emprisonne, empoisonne ses consommateurs, en

prenant bien soin d'y laisser quelques temps de manque pour mieux accrocher le désir, l'envie, le besoin.

5/ 3,1 Sud; 60 Ouest - 33°

La pirogue à peine plus large que la longueur d'un bras creuse un sillon dans une eau épaisse comme une mer d'huile. Le moindre mouvement suffirait à faire chavirer l'embarcation. Lorsque l'équipage s'enfonce dans un méandre particulièrement étroit, le feuillage des arbres baignant leurs racines leur gifle la figure. Chacun se contorsionne comme il peut, évitant les branches les plus massives qui vous assommeraient assurément.

A la proue du canoë, Marka, un large bob couvrant ses cheveux en bataille, un bandana serré sur le front, un foulard enserrant son cou et débordant d'une chemise beige ouverte jusqu'au nombril, joue le Christophe Colomb de la mangrove.

Avançant sans le moindre bruit, l'expédition réussit à surprendre quantité d'animaux autant aquatiques que terrestres dans cet entremêlement de racines et de branches basses.

La forêt ici paraît croître sur un sol inondé en permanence. L'eau croupie est partout et ce que l'on pense être un tronc flottant au gré du courant inexistant est en réalité un caïman qui somnole. Des perroquets lancent leur cris inintelligibles puisqu'il n'y a ici aucun humain à singer. Ça grouille d'oiseaux dans les branchages donnant l'illusion que le vent secoue farouchement les feuilles.

Marka chuchote ses commentaires afin de ne pas troubler une paix toute relative car, régulièrement, la nature souveraine rappelle sa cruauté par un cri perçant suivi d'un grand fracas. On n'a rien vu. Juste senti que le combat inégal était déjà clos. Puis le silence reprend ses droits jusqu'à ce que oiseaux et petits singes reprennent leur sarabande et leurs bonds.

L'équipe passe trois ou quatre jours dans ce paradis de la vie

qu'est la mangrove. Un naturaliste en poste depuis deux ans sur les rives de l'Amazone sert de témoin, de guide et de spécialiste lorsqu'il s'agit de nommer, d'interpréter, de comprendre. Cet écosystème si riche et si fragile à la fois est très peu connu du grand public. On n'a pas encore organisé de croisière sur les rives des fleuves, au bord des côtes indonésiennes ou Sénégalaises. Et c'est tant mieux. Certains endroits doivent rester sauvages, à l'abri du rouleau compresseur qu'est l'homme lorsqu'il se déplace en masse, sans savoir, sans comprendre.

Jean-Luc est un passionné. Il n'a jamais hésité à continuer ses explorations même lorsque les mécènes se faisaient rares. Depuis quelques années, diverses organisations naturalistes sont davantage soutenues en raison des problèmes liés au réchauffement climatique. Non pas par inclination, par goût ou par désintérêt absolu, mais chaque entreprise cherche à communiquer sur cette vague verte, sur ce flot d'écologie à la petite semaine, profitant de pouvoir financer quelque beau projet humaniste et écologiste pour se refaire une image acceptable, toute enrobée d'une verdure virginale.

Une tige portée par une paire de rangers et couverte d'un large chapeau beige, un haricot d'un mètre quatre vingt qui s'illumine lorsqu'il parle insectes, oiseaux, amphibiens, qui n'est heureux que lorsqu'il plonge ses interminables jambes dans l'eau peu profonde des abords du fleuve.

L'équipe passe ainsi quelques heures magiques, de contemplation ébahie face à une nature vierge de tout déséquilibre le plus souvent induit par l'homme. Il ne suffit pas d'être lâché au milieu d'un tel enchantement, il faut éduquer ses yeux à voir, à découvrir, à surprendre. Et pour bien voir, rien de mieux que les oreilles et le nez. Tous les sens sont en alerte, sur le qui-vive constant. Jean-Luc est le révélateur qui permet à chacun ici dans l'expédition, mais aussi à l'autre bout de la terre, aux millions de téléspectateurs ignorants de comprendre une infime partie de cette splendeur inouïe. Juste le temps de retrouver la grandeur et la cruauté de la nature entre deux spots de publicité vantant les derniers produits si superflus et tellement indispensables issus des

ateliers de ces mêmes entreprises qui parrainent le travail de Jean-Luc.

Rien n'est laissé au hasard. Tout est filmé, enregistré, archivé. Jean-Luc explique le fonctionnement subtil de cet écosystème sans imaginer que ses propos seront bien souvent coupés au montage final avant diffusion. L'émission se veut contemplative lorsqu'elle ne peut être sportive, mais en aucune façon didactique ou même pédagogique. Du divertissement pur, dans un cadre paradisiaque tout en restant brut et souvent dangereux. De belles images et de l'adrénaline.

Les oiseaux multicolores se taillent la part belle de ces journées inactives. Des tamarins bondissent de branches en branches, curieux de cette visite inédite, des ballets s'organisent dans les hautes cimes des arbres où évoluent singes écureuils, ouistitis et autres alouates. Evoluant exclusivement sur l'eau, l'équipe ne manque pas de tester la voracité des piranhas, Marka allant jusqu'à laisser tremper le bout de ses doigts dans l'eau brunâtre.

Bien loin d'en retirer un moignon sanguinolent, le bout des doigts de Marka est, en effet, criblé de petites morsures.

Lors d'un direct particulièrement saisissant, Marka se laisse envahir par un petit serpent vert fluo qui explore son dos et son torse. Il l'a adopté. Les reptations de l'animal ne manque pas de déclencher un fou rire incontrôlable de l'animateur vedette sous les yeux ahuris et dégoûtés de Julien. Toute cette faune grouillante pas plus grande que le pouce exaspère le jeune homme élevé dans le béton et les émanations de dioxyde de carbone. L'air saturé d'odeurs puissantes le rend nauséux, comme enivré de trop de vie.

Une journée est consacrée à la découverte de la canopée. Marka doit rejoindre un spécialiste du toit de l'Amazonie, grimant le long du tronc d'un hévéa. Un large filet est tendu à la cime des arbres permettant au chercheur d'échapper au manque de lumière qui caractérise la jungle trente mètres plus bas. L'impression de marcher sur de gigantesque pilotis, de flâner dans les airs, de nager dans le ciel est particulièrement féérique, comme si on s'était affranchi de la pesanteur, si on

s'était haussé au dessus de l'humanité, évoluant sur les feuilles de ces géants, autant d'alvéoles du gigantesque poumon de la terre. La richesse des insectes cohabitant ici est tout simplement stupéfiante. Leurs formes les plus improbables sont filmées en gros plan, donnant à ces coléoptères des allures de monstres issus de films de science fiction, voire pour certains particulièrement repoussants la conviction inébranlable de s'être échappés du plus effrayant des films d'horreur. Là encore, Marka se fond dans son environnement proche comme s'il était chez lui, dans son salon. Des papillons aux ailes larges comme une main étendue se posent sur son nez, différents coléoptères confondent ses jambes avec les branches des arbres, certains cherchant à explorer ses narines, sa bouche, ses oreilles. Tout cela le fait rire. Quand il caresse le dos velu d'une mygale (non venimeuse, mais on laisse planer le doute pour effrayer les téléspectateurs épouvantés), Julien ferme les yeux juste quelques secondes avant de s'apercevoir qu'un insecte inoffensif rampe sur son avant bras. Les moulinets qu'il effectue alors font hurler de rire les techniciens présents.

L'émission remporte des records d'audience depuis son lancement.

Chacun a trouvé sa place. Des liens plus forts commencent à se tisser malgré l'urgence dans laquelle se déroulent les journées jamais assez longues. La fatigue amplifiée par la chaleur infernale et un taux d'humidité suffocant commence à marquer les visages, les corps mais aussi les esprits. L'équipe soudée comme un organisme indépendant fait face à une nature hostile.

Marka le fait remarquer avec son charisme habituel: un homme seul ne pourrait survivre au milieu de tant de périls, tandis qu'un groupe solidaire leur fait face bravement. Une cellule isolée est vouée à l'anéantissement rapide et définitif, tandis qu'une organisation efficace permet de dépasser la somme des compétences de chacune.

L'équipe est donc centrée autour de son leader qu'elle admire et estime. Aucun faux semblant, aucune hypocrisie ne trouble

la cohésion de l'ensemble. Le moindre doute vouerait l'expédition au néant, un chaos de personnalités désorganisées.

Cependant, un sentiment naît et multiplie ses connexions dans l'esprit de Julien. L'intérêt qu'il éprouve pour Caroline s'infuse dans sa tête et son cœur. Il connaît bien ce sentiment pour l'avoir éprouvé tant de fois sans que jamais rien ne dépasse les limites de sa conscience. Amoureux, il l'a été, mais, continuellement, l'objet de sa passion n'a pas eu le moindre soupçon sur ses émois restés cachés, camouflés, enfouis au plus profond de lui-même. Julien sait qu'il est à la naissance d'un sentiment fort pour elle et, pour la première fois de sa vie, ça lui fait peur. Car, cette fois, aucun échappatoire n'est possible. Impossible de se réfugier loin d'elle. Il est condamné à une proximité où ses sentiments le trahiront un jour ou l'autre. En plus, il a remarqué lors de leur arrivé au Brésil et les retrouvailles de l'équipe avec leur leader, que Caroline n'était pas simplement la productrice de Marka.

Il ne peut s'empêcher toutefois de penser que leur couple n'est pas ou n'est plus une réussite. Des tensions couvent qui ne demandent qu'un prétexte pour éclater. Des troubles intérieurs où le ressentiment naît et grandit, formant reproches et critiques, attisé par une foule de détails et qu'une simple étincelle suffit à embraser les unions les plus serrées comme l'explosion d'un feu d'artifice ou bien se répandre dans un tiraillement froid et revancharde.

Julien allait être le témoin involontaire d'une dispute enflammée.

Les propos étaient assez sérieux et empreints de forts reproches longtemps macérés et ruminés pour que le comique de la situation soit gommée. Car, au-delà d'une simple escarmouche de couple, c'est toute l'unité du groupe qui était menacée.

Un matin, peu avant l'aube, Julien s'était éloigné du campement pour satisfaire quelque besoin dont la nature est souveraine, le corps humain l'esclave et que la science la plus avancée ne pourra jamais, du moins pas dans l'immédiat,

contraindre ou modifier.

Bref, Julien vidait ses entrailles dans un endroit discret, et surtout protégé de ces marais dans lesquels ils pataugeaient depuis bientôt une semaine.

Un froissement de feuilles l'alerta. Mais l'intrus stoppa à quelques mètres de lui, bientôt rejoint par un second individu. Au travers de la végétation toujours aussi dense, Julien ne pouvait reconnaître aucun de ses collègues. Piteux, il allait élever la voix afin de ne pas être dérangé et pour prévenir les nouveaux occupants que la place était prise. Mais les importuns ne lui en laissèrent pas le temps et une dispute éclata dans des murmures et chuchotis au début, puis à la manière d'un orage se rapprochant, le grondement de leur voix accompagna des termes de moins en moins courtois, des rancœurs de moins en moins raffinées. Julien reconnu alors les acteurs de cette mauvaise pièce en un acte, dont le scénariste s'était laissé aller à quelques écarts de langage et le metteur en scène à quelques effets saisissants. Julien ne percevait les gesticulations du couple qu'aux bruits divers qui émanaient de derrière les branchages, en revanche, il ne manquait rien de chaque syllabe acérée, des consonnes coupantes comme un poignard nullement adoucies par des voyelles qui sonnaient comme le sifflement de balles ricochant sur une syntaxe approximative.

La discrétion de Julien voulu qu'il se boucha les oreilles. Au contraire, il les tendait vers ce combat vocal, les adjectifs servant de gants de boxe aux adversaires. Il ne se reconnaissait plus. Sa position de voyeur, plus exactement d'auditeur forcé, lui laissait une impression bien désagréable. Marka reprochait à Caroline de n'être pas assez présente, pas assez aux petits soins avec lui, sans qui toute l'expédition télévisuelle serait rendue à néant; d'être absente, indifférente, voire désabusée ou carrément désinvolte. Elle lui répondait qu'elle était productrice d'une émission importante, certainement la plus importante de la grille des programmes en ce moment et sûrement pas (ou plus) une fan inconditionnelle des prouesses du soit disant héros des temps modernes. Que s'il ne supportait pas la moindre critique, il

était temps qu'il change de métier, ou peut-être bien de collaboratrice. Ce à quoi Marka rétorquait qu'il ne la considérait pas que comme une simple collaboratrice, alors elle insinua qu'il pourrait bien dorénavant ne la considérer que comme cela. Qu'elle ne pouvait admirer une personne capable de tels agissements. Qu'une certaine honnêteté était indispensable à son amour. Qu'il la trompait, peut-être pas avec un être de chair et de sang, de caresses et gestes tendres, de sensualité, de sexualité, mais il l'abusait par des idées incompatibles avec sa propre ligne de conduite. Ce qui, à ses yeux et sa morale, oui il fallait parler de morale, était insupportable.

L'altercation durait et continuait, s'enfonçant dans des détails que Julien ne comprenait plus du tout. Les reproches ne se situaient pas sur une éventuelle liaison de Marka, ni même sur le déroulement de l'émission, mais d'une manière plus générale sur le comportement professionnel de Marka. Maintenant, on exposait des critiques concernant des lignes de produits, des actions boursières, des comptes en banque. Une discussion tranchante certes, mais qu'auraient certainement pu tenir deux banquiers ou traders, des hommes d'affaires en tout cas, sans pitié, sans apitoiement, sans mansuétude, sans compassion. Un échange glacial où les chiffres remplacent les hommes, les taux et les pourcentages se superposant aux relations humaines.

Julien ne comprenait plus ce langage. Mais il en ressortait que, peut-être, du moins aux yeux de Caroline, Marka n'était pas ce gentil globe trotteur qui affolait des populations entières. Julien ne doutait pas une seconde de l'honnêteté de Marka, surtout après l'avoir vu en action. Comment un homme aussi franc, fait d'un seul bloc, pourrait-il jouer double jeu? Caroline ne serait-elle pas jalouse du succès colossal et sans précédent de la nouvelle formule de l'émission. Succès qui reposait entièrement sur les épaules de Marka, reléguant ainsi tout le travail de l'ombre qui lui permettait de se mettre en avant dans l'ombre de coulisses d'où on ne sort jamais. Il était à la fois l'instigateur et le moteur de cette réussite. D'un autre côté, comment donner

tort à Caroline? Toutes ces assertions, elle ne pouvait les avoir inventés, même sous le coup de la colère, du dépit, de la jalousie.

Une faille s'ouvrait. Julien ne pouvait y croire. A qui donner raison? A son aventurier idolâtré, ou à celle qu'il croyait déjà aimer?

Dès lors, Julien s'efforça d'observer le couple parmi le tumulte de l'équipe au meilleur de sa forme. Il remarqua que, de toute la journée, Caroline et Marka ne s'étaient à peine dit deux mots. Personne d'autre que lui n'avait soupçonné cette fêlure dans le couple star de l'expédition.

Les journées s'échelonnaient ainsi dans un rythme de croisière. Julien s'était parfaitement intégré à l'équipe. Marka lui avait même fait quelques compliments. On n'avait, en effet, constaté aucun bug informatique, les retransmissions par satellite étaient parfaites, les images éblouissantes. Tout le monde était satisfait. Mais Julien percevait de plus en plus cette fissure s'agrandir entre eux. Le couple donnait le change au sein de l'équipe, mais des barbelés tressaient leurs épines dans leur union. Seul le regard du jeune homme savait discerner les preuves d'une mésentente bien dissimulée.

Désormais, presque chaque nuit, Julien continuait à supporter ce même rêve.

Au fil des nuits, le paysage s'était dilaté. Les cimes avaient gagné en altitude, les vallées s'étaient davantage creusées, la montagne prenait de l'ampleur mais le cadre était toujours le même. Une vallée verdoyante, tapissée de sapins exhalant une forte odeur de résine chauffée sous un soleil puissant. Cela semblait si réel, davantage comme un souvenir qu'un rêve. Pourtant, du plus loin qu'il se souvenait, Julien ne se rappelait nullement d'avoir vécu à la montagne ni même à la campagne. Les rares semaines de vacances s'étaient passées au bord de la mer une fois (le chant des cigales, les joueurs de boules à l'ombre de la place du petit village sur laquelle donnait les fenêtres du petit hôtel aux volets mauves où sa mère avait loué une petite chambre sans confort, la plage dissimulée par des calanques, la mer transparente, un énorme cornet de glace, les chapeaux de paille et un douloureux coup

de soleil sur les omoplates), de l'océan souvent (mer grise, crachin, vent glacial, plateau de fruits de mer, un char à voile en vrai, châteaux de sables détruits par la première marée et cette rumeur incessante de la houle), et puis à Londres quelques fois, chez une amie de sa mère, excentrique comme tout anglais qui se respecte, parlant français avec un accent délicieux, les bus à deux étages, les cabines de téléphone rouges, sa première passion amoureuse -il avait huit ans- non partagée bien entendu et sans lendemain.

Rien qui ne ressemblait à la clarté éblouissante des paysages qui s'étalaient dans ses rêves récurrents. Des prairies pentues, le foin fraîchement fané, la ronde infernale des insectes, le chant d'un ruisseau où l'on baignait les pieds, les sommets enneigés lorsqu'on levait la tête. Et toujours cette silhouette qui se laissait deviner sans jamais se révéler. Julien tentait sans succès d'orienter ses songes pour apercevoir enfin ce personnage central. Maintenant il était à peu près sûr que le petit garçon c'était lui. Mais un tout autre enfant que celui qu'il avait été. Riant, criant, courant pieds nus dans l'herbe, grimant aux arbres, jouant avec fourmis et sauterelles. Un garçon que les bruits de la montagne n'effraient pas, heureux comme un poisson dans l'eau claire des lacs d'altitude. C'était comme un négatif du petit garçon qu'il avait été, enfermé dans un minuscule appartement en plein Paris, avec pour seules distractions les dessins animés diffusés à la télévision, ses jeux imaginaires, la vue des toits de la capitale par l'étroite fenêtre de la cuisine, plus tard l'écoute de ses émissions favorites à la radio, caché sous les draps jusqu'au milieu de la nuit, les sorties solitaire au cinéma du quartier, puis au Kinopanorama. Ses voyages étaient les interminables lignes de métro. Des rêves par procuration. Sa seule aventure, il la vivait au travers des yeux (ou des caméras) des autres.

Le rêve récurrent tournait à l'obsession. La nuit, les images se déroulent selon une logique qui échappe à la conscience, le cerveau se met en roue libre, alors comment arriver à contrôler quoi que ce soit? Fallait-il subir ce flot de clichés et attendre que le personnage central se retourne? Le cerveau forme des images à partir de la bouillie qu'on lui a fourni. Si

le visage de cet homme n'apparaissait pas, c'est que l'image n'existait pas dans son cerveau. Qu'il ne l'avait jamais vu. Qu'il en avait l'idée seulement.

Les émissions se succédaient à la vitesse d'un train lancé à pleine allure vers une destination que l'on n'imagine pas.

L'ambiance était franche et chaleureuse, une vraie camaraderie bon enfant, avec ses plaisanteries parfois lourdes, ses tapes amicales dans le dos ou sur l'épaule. L'équipe était soudée, elle ne faisait plus qu'un et avançait d'autant plus vite.

Cependant, Julien était aux aguets concernant les relations du couple que formait Marka et Caroline. Il notait chaque regard fuyant ou tranchant, il percevait les non dits, les allusions même là où il n'aurait pas fallu en déceler, il percevait une tension sous jacente dans leurs manières, leurs gestes, leurs habitudes.

Il sentait qu'ils étaient au bord du crash et que, tel un volcan, l'explosion imminente allait avoir des conséquences collatérales importantes.

Il fut une nouvelle fois le témoin d'une altercation qui allait agrandir la fissure qui séparait désormais les deux moitiés du couple star. Pourtant cette fois, ce ne fut pas à leur insu.

Caroline semblait soucieuse depuis la veille. Elle envoyait des regards assassins à Marka que seul Julien remarquait. L'intérêt, pour ne pas dire davantage, qu'il portait à Caroline lui accordait une acuité exceptionnelle. Il notait chaque détail, il percevait la moindre subtilité dans le ton employé entre les amants, il détaillait chaque geste dicté par leur subconscient, il voyait ce qu'eux-mêmes ne pouvait remarquer, rendus aveugles par leurs divergences autant que peuvent l'être un couple naissant, enrobé des brumes anesthésiantes du premier amour.

Il y a deux états dans lesquels toute retenue cesse, où l'on ne contrôle plus ses actions, ses paroles, où l'on n'accorde plus d'attention au monde qui nous entoure: lorsqu'on est submergé d'un amour initial ou bien lorsque le ressentiment l'emporte sur la tendresse. Marka et Caroline, sans s'en être rendu compte, en étaient déjà là.

Lorsque Marka fit remarquer à Caroline son humeur maussade, elle explosa, libérant un fleuve de sentiments trop longtemps retenus, comme une eau stagnante finit par croupir.

Le succès de l'émission? Il en serait le seul bénéficiaire.

L'entente parfaite de l'équipe? Il aimait à avoir sa cour autour de lui.

La stabilité de leur couple? Une façade, une vitrine, une belle parade pour asseoir son statut de héros moderne. Mais se souciait-il de ses souhaits, de ses envies à elle? L'amour, ce n'est pas regarder son propre nombril dans les bras de l'autre. Ce n'est pas demander, mais offrir.

Marka encaissa toute la tirade avec un petit sourire entendu, donnant le change face à tous les membres de l'équipe qui, sans le montrer s'étaient figés dans leur activités, surpris ou étonnés, se demandant quels rôles jouaient leurs patrons. Au fil des reproches, le sourire narquois qu'affichait la star vis-à-vis de son public sembla se transformer en une moue de pitié, laissant croire que, absorbée par le stress de responsabilités trop lourdes pour elle, Caroline se laissait aller à vider son sac, comme la pression s'échappant de la cocotte minute sur le point d'exploser. Que tout cela ne remettait en rien en question toute l'aventure, la fusion de l'équipe, la réussite totale du projet. Qu'il savait, lui, accepter ces remontrances en grand seigneur, acceptant l'entière responsabilité de ses fautes tout en laissant à penser que les critiques formulées étaient exagérément gonflées par un esprit dépassé, montrant une insuffisance notable de sagesse. Il réussissait à tourner à son avantage la diatribe de Caroline, dévoilant une plénitude totale face à un coup de sang digne des esprits faibles et facilement agacés.

Lors d'une dispute, de remontrances ou d'un débat houleux, c'est toujours celui ou celle qui reste d'un calme de statue qui emporte l'assentiment de l'entourage, de la foule. Celui ou celle qui élève la voix, qui s'excite, perd son contrôle donne raison à son adversaire même si celui-ci à tort. De la bonne gestion d'une altercation dépend l'issue favorable ou non de la dispute. A ce jeu là, Marka avait une belle avance.

Emportée dans son harangue, Caroline ne remarqua pas l'ostensible aplomb de Marka. Avant même que la scène fut terminée, chacun reprenait déjà ses occupations, indifférent aux mots coupant comme des lames de rasoir, aux phrases acérées comme une averse de grésil un matin de Janvier.

Seul Julien avait accordé une oreille attentive aux propos sincères de Caroline. Ses sentiments naissants rendaient son œil plus vif, plus précis, plus rigoureux. Non, l'amour n'aveugle pas, au contraire il révèle, ajuste la netteté des contours, affine les contrastes, comme un cliché se dévoilant dans le bain chimique, nuancant les couleurs, purifiant les lignes, certifiant les détails.

Il n'avait pas réagi. S'était tu et avait poursuivi ses occupations, juste un peu ébranlé en son for intérieur. Il aurait aimé se lever, se tenir debout aux côtés de Caroline, tenir tête à Marka dont l'image du héros lumineux commençait à se fendiller dans son esprit. Et si tout cela n'était qu'une vitrine, une baudruche sur-gonflée par la notoriété, par les succès, par la gloire. Marka n'était-il pas un homme semblable aux autres après tout?

Julien manipulait ces nouvelles pensées comme un jongleur manie quantité d'objets entre ses mains, n'en retenant une qu'un infime dixième de seconde. Il n'arrivait pas à accrocher une pensée, puis la développer jusqu'au bout. Il avait l'impression que son cerveau brassait de l'eau, insaisissable, évanescence, fugace. Sa tête engluée dans les sables mouvants de la pensée éphémère, il aurait aimé s'éloigner, marcher seul dans cette jungle hostile. Distraire son esprit pour aérer ses pensées. Demander à ses muscles un effort physique pour purifier son esprit. Augmenter son rythme cardiaque, transpirer, évacuer le sel qui, semblait-il, pétrifiait son raisonnement. Enfin, demander à ce corps frêle un effort physique et obtenir en contrepartie une saine fatigue. Utiliser ses poumons, sentir chaque alvéole se gonfler d'un air saturé en senteurs d'humus en décomposition, jusqu'à l'asphyxie, jusqu'à expectorer cette fragilité qui l'habitait depuis son enfance. Dilater ses vaisseaux sanguins, pas seulement les artères mais toutes les

ramifications infimes qui couraient sous sa peau si blanche qu'un simple rayon de soleil le marquait au fer rouge. Sentir les toxines brûler ses muscles après l'effort. Il fut surpris par ses nouveaux sentiments. Pour la première fois de sa vie, il avait envie, il avait besoin d'une activité physique pure. Bien sûr, il avait fallu suivre l'équipe à travers la jungle amazonienne et ce n'était pas de tout repos. Mais il avait accepté de bon cœur, comme la millième paire de pattes de la chenille suivant ses pairs. Il semblait avancer sur des rails. Là, pour la première fois, il sentait le désir d'une activité purement physique, une soif d'action, sans aucun but sinon l'effort lui-même.

L'amour l'avait-il changé à ce point?

Cette expérience de longue marche dans la jungle rude lui faisait elle prendre goût à des sensations plus physiques, peut-être charnelles?

Son corps, trop longtemps ankylosé par aucun exercice physique se révoltait-il enfin? Ses muscles organisaient ils une révolte, l'exact contraire d'une mutinerie, visant son être à bouger, à se défouler?

Il fut extrait de ses pensées par une bourrade virile sur l'épaule et une allusion qui provoqua l'hilarité générale et qu'il n'entendit pas. Il faisait partie de l'équipe et, pendant deux mois encore, il n'y avait pas de place pour la réflexion, ni de temps pour s'isoler.

C'était peut-être mieux ainsi.

6/ 12,52 Nord; 85,58 Ouest - 29°

L'aventure se poursuivait, progressant lentement vers le nord. Aux jungles inextricables, torrides et humides, truffées d'insectes en tout genre, de ceux qui ne craignent pas l'homme et s'aventurent partout, voletant, rampant, grouillant, déjouant les protections pourtant efficaces sous d'autres latitudes, la verdure s'était estompée, elle n'avait du moins plus cette ardeur oppressante, devant laquelle on se sent moins que rien, petit, minable, sans défense.

L'émission battait des records d'audience. Marka devenait la star de tout un pays, débordant même les frontières. Des pourparlers s'étaient engagés en vue d'une diffusion sur tout le continent.

Les kilomètres commençaient à s'accumuler.

Après des débuts prometteurs autour de Rio, l'équipe s'était enfoncée dans le ventre du Brésil, parcouru les plateaux du Mato Grosso avant de traverser l'Amazone, toucher Manaus, puis obliquer franchement au Nord vers la Guyane. Le Venezuela fut un enchantement. La baie de Maracaïbo inoubliable. De vrais clichés de carte postale. Cependant, Marka trouvait que l'ambiance retombait. Après avoir vécu dangereusement, il lui fallait cette dose d'adrénaline dont, visiblement, il ne pouvait se passer.

« On s'encroute » fut son leitmotiv pendant quinze jours, puis, avec la traversé de ce bout de terre, juste un fil qui relie les deux Amériques, on retrouva l'insécurité que Marka recherchait, tant par tempérament que pour de viles raisons d'audience.

Panama, le Costa Rica, puis le Nicaragua, le Honduras et le Guatemala obligèrent à l'équipe à vivre sur un perpétuel qui vive, les contraignant à être sur leurs gardes sans répit.

Ici, le danger ne provient pas du règne animal. Ici, le

prédateur ultime, comme partout ailleurs, mais davantage, c'est l'homme. Pas le sauvage, gardien de son territoire. Nullement les armées en conflit permanent comme en Afrique. Pas davantage les formations terroristes qui se cachent dans les montagnes Afghanes.

Ici le risque est permanent, le péril menace à chaque instant. Des unités de trafiquants sillonnent le pays, traversent la jungle à l'image de la troupe de Marka. Les caméras et l'imposant matériel de diffusion ne plaidaient pas en leur faveur. Dans cette Amérique du centre, les journalistes sont encore moins bienvenus que la police. Souvent l'équipe faillit être prise en otage. La diffusion a pu être maintenue uniquement par la prudence d'avoir enregistré quelques images. Les pressions politiques ne servaient à rien. Les gouvernements locaux étaient impuissants devant ce deuxième état qu'est le commerce de la drogue, plus puissante que n'importe quelle multinationale, plus influente que l'administration la plus stricte. Par deux fois, le matériel fut confisqué. Il fallut faire venir d'autres caméras, de nouveaux ordinateurs. Julien avait dissimulé une clé USB qui permet de conserver tous les paramètres. Cette précaution fut saluée par tous et par Marka en particulier, qui se posait de plus en plus comme le patron. Julien était maintenant parfaitement intégré à l'ensemble.

Cependant l'équipe n'avait pas encore vécu le pire.

Un petit matin, perdus au fin fond du Nicaragua, leurs deux guides engagés pour leur connaissance du terrain autant que pour leurs liens étroits avec les trafiquants, avaient disparus. Chacun émergea d'un mauvais sommeil, encore plus nerveux que la veille. La peur au ventre, ce n'était plus simplement une expression de reporter en manque de sensations. Elle était là, au creux de l'estomac jusque dans les tripes. Cette peur qui accompagne le soldat sur les terrains de combat. Cette peur qu'on ne partage pas. Qu'on ne gère pas, malgré tous les exercices psychologiques mis en place. Cette peur déclenchant une sueur de fièvre glacée. Une peur qui isole, emmure chacun dans ses propres tourments, le renvoyant aux pires heures de sa vie et au-delà. Une peur animale, physique,

comme une seconde peau qui vrille les muscles en les crispant, qui comprime l'estomac à ne plus pouvoir rien avaler, asphyxie le souffle haletant en envoyant une surdose d'adrénaline en plein cœur.

Pas un mot ne fut échangé ce matin là. La jungle même semblait retenir son souffle. Pas un bruit, ajoutant encore à l'appréhension palpable. Puis, un craquement de branches, un bruit de respirations essoufflées, des cliquetis peu rassurants et ils furent là, les encerclant de leur armes automatiques et leurs regards aussi froid que le métal de leurs engins. Tout alla très vite, dans une bousculade impensable. On les poussa au pas de course vers un campement improvisé au milieu d'un océan de verdure. Le chef, du moins celui qui hurlait le plus fort, en treillis militaire et casquette à la Fidel, aboyait des paroles de haine. Encore une fois, on les prenait pour des espions à la solde d'organisations visant à démanteler leur lucratif trafic. Pire, la présence de caméras soutenait leur condition de journaliste « ces fouille merde » (ce fut l'expression que le chef de la bande utilisa). Ils ne furent pas ménagés. Une fois encore, le matériel fut saisi, détruit. Eux, menottés. Jetés au sol. Les trafiquants regrettant de n'avoir pas pensé à ériger une cellule. Pour la première fois, Marka semblait vraiment désespéré. L'équipe était en admiration devant le calme, le flegme, presque l'insouciance dont il avait fait preuve auparavant. Cette fois, il était inquiet. Il partageait la peur de tous. L'absence des deux guides l'avait profondément troublé. Il comptait sur eux comme on espère un ange gardien.

La journée se déroula dans la confusion la plus totale. Qu'allait-il se passer maintenant? Ils étaient là, coupés du monde, à la merci d'un index sur une gâchette. Les trafiquants insultaient les prisonniers, les rouaient de coups, n'épargnant que Caroline, le chef voulait « se garder ce bon morceau de viande blanche » pour lui-même. Les guerriers ne levèrent même pas le petit doigt sur elle, redoutant plus que tout les foudres de leur chef.

Chacun cherchait dans le regard de l'autre une réponse, une aide, un espoir. Julien pensa soudainement à sa mère. Il

n'avait qu'elle au monde et elle n'avait que lui. Quelle déchirure avait-elle subi lorsqu'il s'était embarqué à Roissy. S'il ne revenait pas, elle ne lui survivrait pas. Mille choses vous passe par la tête dans ces moments suspendus entre la vie et la mort. Funambulisme vital. On liste les choses qu'on n'a pas pu faire, celles qu'on aurait aimé vivre, les regrets, les remords, les espérances. On se force à des résolutions qu'on ne pourrait pas tenir. On fait un pari sur son hypothétique avenir. Si à l'instant d'une mort imminente, on revoit défiler toute sa vie en accéléré, les longues heures qui précèdent on imagine ce qu'aurait pu être cette vie.

Toute l'équipe était abattue. Et Marka semblait lui aussi, et pour la première fois, résigné. Il ne soutenait plus le regard que tous lui lançaient. Le Messie était en panne. Un héros sans supers pouvoirs. Un guide ne retrouvant plus son chemin.

Vers midi, la chaleur devint insupportable, cependant moins que les rires gras provenant de leurs geôliers, des éclats de voix vulgaire, des plaisanteries dans un mauvais espagnol. Quoi de plus agaçant qu'un quolibet qu'on se sait adressé mais qu'on ne comprend pas? La plus abjecte moquerie est préférable à une infâme incompréhension.

Les trafiquants trouvaient un plaisir pervers à réveiller les prisonniers d'un coup de pied dans les côtes dès que l'un d'eux s'endormait. Puis, une agitation troubla le camp. Une caravane débarqua dans la clairière où ils avaient dressé le camp. Des coups de feu furent tirés en l'air, des packs de bière ouverts puis, sur un seul geste du chef, toute turbulence, tout ce grouillement cessa immédiatement. Marka se releva sur un coude. Un des deux guides était présent en compagnie des nouveaux arrivants, chargés de caisses de drogue récoltée dans la campagne nicaraguayenne et qui allaient dans quelques heures à peine inonder les rues sombres des quartiers les plus pauvres des grandes mégapoles. Des Humer imprimaient de leurs larges pneumatiques la piste de terre ocre, presque rouge, soulevant une poussière qui vous étouffait.

Le chef tomba dans les bras d'un baroudeur comme on n'en

voit que dans les mauvais polars. Le visage barré d'une cicatrice, le cheveu ras, vêtu d'un treillis militaire, un foulard noué autour du cou dont la transpiration avait transformé le rouge vif original en des tons bordeaux ou grenat, à l'image de la terre sur laquelle toute l'équipe de Marka pensait vivre ses derniers instants. Guillaume, un cadreur voulu tenter sa chance, puisqu'on n'avait plus rien à perdre. Marka lui fit un signe d'attente. La présence du guide déloyal redonnait quelque espoir à une issue favorable. Du moins, chacun et Marka en tête, l'espérait du peu qu'il lui restait de confiance. L'homme à la tête de mercenaire déploya un téléphone satellite dernier cri de l'intérieur du Humer. Toute cette haute technologie en plein milieu d'une jungle hostile et millénaire avait quelque chose de déroutant, tout autant que l'équipe de Marka évoluant avec leur matériel dernier cri, les ordinateurs portables les plus récents, les caméras HD dont rêvaient tous les aspirants réalisateurs.

Marka ne perdait pas un instant de vue l'homme en treillis. Il parlait dans le combiné mais ses paroles n'atteignaient pas ses oreilles. Le guide s'avança vers lui, produit quelques phrases. Le mercenaire se retourna et jeta un regard vers le groupe avachi sur la terre poussiéreuse. Puis, il continua ses palabres avec d'importants interlocuteurs, du moins c'est l'impression qu'avait Marka en détaillant l'homme qui, maintenant, passait un troisième appel, tout en détaillant les prisonniers à la dérobée.

Il raccrocha, s'avança vers Marka. Il n'avait pas dit plus de deux mots au chef du groupe qui avait agressé l'équipe. Il se tenait debout, des rangers frôlant le corps de Marka qui n'osait pas se lever. On n'entendait plus un bruit. A peine le ronronnement de l'air conditionné du Humer. Il s'adressa à Marka dans un anglais parfait, juste enrobé d'un léger accent de la côte est des Etats unis, Boston ou Philadelphie à la rigueur.

- Ceci est une propriété privée. Je vous conseille de ne jamais y remettre les pieds.

Il avait déjà tourné les talons, exprima fermement une phrase au chef des trafiquants, puis monta dans le Humer et disparut

dans un nuage de poussière. Les gars chargeaient déjà les caisses déposées dans des camions brinquebalants. Avant de suivre l'autre équipe, le guide croisa le regard de Marka. Les deux hommes s'évaluèrent. Les yeux du traître révélaient sa loyauté retrouvée aux yeux de Marka, comme un subalterne regarderait son patron, lui montrant qu'il avait bien fait son travail, s'était acquitté de sa tâche au-delà de ce qu'on lui réclamait. Marka ferma les yeux un instant dans un immense remerciement, mais de ce genre de merci qu'un chef accorde au simple exécutant.

Marka et son équipe furent jetés dans une jeep et accompagnés au-delà de cette soit disant propriété très privée. Ils furent largués au bord de la piste sans ménagement. Les égards qu'on leur avait accordé lors de la présence du mercenaire n'avaient plus lieu d'être. Courbaturés, couverts de plaies et de bleus, l'équipe n'était somme toute pas mécontente d'être libre et particulièrement joyeuse d'être... en vie.

L'équipe sorti de cet enfer meurtrie, mais encore plus unie.

Partager des sensations fortes, voire extrêmes, vivre des moments situés à la frontière de la vie, contribue à souder des relations déjà bien nouées. C'est bien connu, le groupe fait corps face à l'adversité.

Ils avaient marché une journée entière avant de tomber sur un petit village d'où un coup de fil avait permis à Marka de relancer l'incroyable puissance de la machine télévisuelle. Dès le lendemain, un émissaire débarqué de Miami était là, accompagné de nouveaux guides, et un 4X4 bourré de matériel dernier cri. L'équipe n'en revenait pas. Un chef d'état n'aurait pas tant de pouvoir pensèrent-ils avec raison.

7 / 17,4 Nord; 96,43 ouest - 26°

On était au troisième mois de diffusion. L'épisode Nicaraguayen contraignit à stopper le direct pendant quatre jours. La chaîne ne rediffusa aucune image, ne versant pas dans les best of qu'on attendait. La directrice générale de la chaîne venait chaque soir rappeler que, là bas, au fin fond de la jungle truffée de trafiquants, Marka et toute son équipe oscillaient entre la vie et la mort. Les informations ne parvenaient pas (ou mal) jusqu'à la salle de la rédaction. L'intervention, chaque soir différente, était volontairement sobre, sans effets, et c'est justement ce détachement qui était émouvant. En cinq phrases, la plus puissante des dirigeantes de média Européen s'adressait au large public de Marka avec dignité, laissant paraître juste ce qu'il faut d'émotion pour que les téléspectateurs imaginent qu'elle le considérait comme un membre de sa propre famille, de la même façon que pour des millions de gens devant leur lucarne magique, Marka faisait partie de la famille.

Lorsque le direct reprit, l'audience avait gonflée au-delà des meilleures espérances qui avaient motivées ces interventions nobles et louables.

Sur les traces des Aztèques et des Mayas, civilisations disparues qui fascinaient tant les hommes, l'équipe poursuivait son périple. L'ampleur révolue de l'empire Chinois, la magnificence de la supposée Atlantide, la grandeur enfouie du royaume d'Egypte, l'humanité cherche éternellement dans son passé les vestiges d'un paradis perdu. Après le côté ethnographe des premières semaines lors des rencontres magiques avec les tribus primaires, le prétexte écologique exposé lors de la traversée du bassin amazonien, un rien d'aventure policière et un zeste de suspens tiré des meilleures pages de la littérature d'espionnage rencontré lors

des jours difficiles de la traversée du Nicaragua, voici l'argument culturel dans toute son efficacité. Avec les pyramides mayas et l'immersion dans les civilisations perdues, l'émission allait définitivement mettre dans sa poche les derniers récalcitrants. Ce snobisme de salon, cet intellectualisme faussement de gauche, cette façon hautaine et professorale de poser son regard sur un monde dont on se sent si supérieur... Désormais, on ne pouvait lire que des éloges, fussent-elles écrites du bout de la plume.

Marka avait réussi son pari. Non seulement l'émission battait des records d'audience, ce qui est toujours bon à prendre, financièrement parlant même s'il s'en défendait, mais il avait mis dans sa poche l'ensemble de l'intelligentsia parisienne (la pire). Belle revanche pour celui qui était considéré encore récemment comme un casse-cou doucement inculte et d'une épaisseur égale à une feuille de papier à cigarette. Il jubilait. Il régnait sur son équipe tel un généreux souverain et sur le monde, en quelque sorte, par télédiffusion satellitaire interposée. Crapahutant à 8000 km du petit monde télévisuel, microcosme se mordant la queue, son influence était manifeste. Pour l'instant elle ne dérangeait pas encore. Les politiques étaient ravis de cet engouement national (maintenant européen) qui prônait les bons gestes écologiques « pour sauver la planète », leur permettant de se reposer sur ces bons conseils et ne rien changer à leur politique de croissance illimitée, endormant du même coup les meilleures volontés opposantes. Le pouvoir économique, les multinationales, les grands trusts se frottaient les mains, leurs poches dégorgeant de billets verts. Elles traduisaient à leur propre intérêt les messages écologiques délivrés par l'animateur vedette en nouveaux objets respectueux de l'environnement, plus verts, principalement durables... On inventait davantage le vocabulaire que les outils. Enfin, les téléspectateurs, pétrifiés d'admiration pour ces globe-trotters verts partis au bout du monde, consommaient encore plus en pensant réduire leur empreinte écologique. Comme ces religieux du XVI^e qui évangélisaient les sauvages, l'équipe ressemblait aux missionnaires à ce détail près que c'étaient

les populations occidentales qu'elles catéchisaient au nom de l'avenir de la planète. On n'agissait plus en fonction d'un paradis post-mortem mais pour le futur de notre terre. On ne se préoccupait plus du salut de son âme mais de la pérennisation de notre berceau, la sauvegarde de l'avenir de nos enfants. Cette envolée humanitaire et écologique n'était possible que parce que l'individualisme régnait dorénavant en maître dans tous les pays, socle d'une consommation personnelle sans équivalent jusque là.

L'équipe joua les archéologues deux jours durant. On fit mine de découvrir des vestiges vieux de deux mille ans. Les vieilles pierres roulèrent sous leurs pieds comme par hasard, des pyramides incas se dressaient sur leur route par une coïncidence inouïe. En réalité, une préparation minutieuse avait permis une fois encore de dénicher des sites fabuleux par excellence. Un travail en amont avait défriché les endroits restés sauvages que l'homme occidental n'avait pas encore travesti par ses caméras et son mode de vie glouton. On avait choisi spécialement les sites oubliés des nombreux documentaires. Des émissaires avaient sillonné les régions susceptibles de figurer comme toile de fond du feuilleton aventurier, des éclaireurs avaient parcouru des milliers de kilomètres pour dénicher l'endroit idéal, inconnu de tous et typique d'un mode de vie disparu. La révélation d'autres cultures, d'autres coutumes, d'autres rituels.

Au centre du Mexique, inondé de verdure, abandonné au milieu d'une végétation toute puissante, des blocs gigantesques défiaient le temps, narguaient les siècles. Un archéologue accompagnait les prouesses physiques de Marka, toujours partant pour escalader les mille et une marches d'une pyramide élevée à la gloire du Dieu Soleil ou d'une autre divinité naturelle. Les connaissances du scientifique posaient un socle culturel et historique sans la moindre faille. L'émission ne rapportait pas seulement les tribulations d'un aventurier des temps modernes, les épreuves d'un héros aux longs muscles et au bronzage parfait, les péripéties d'un demi Dieu contemporain. On avait pris soin de toujours mêler une bonne dose de culture, d'histoire, parfois d'art, aux

gesticulations stériles d'un champion dont le terrain de jeu débordait largement les stades policés. Le tout baigné d'une écologie de la dernière chance. En filigrane, on pouvait lire entre les lignes de l'émission qu'il fallait se dépêcher si l'on voulait sauver cette planète si belle, que cette expédition serait certainement la dernière à amasser tant de beauté. On dressait, jour après jour, un inventaire de ce qui allait disparaître. Nous en étions les uniques responsables. Il fallait changer de comportement. Marka n'était pas le dernier pour asséner ce discours à chaque émission.

Pendu à une corde, il s'enfonçait dans les méandres bâtis il y a trois mille ans. Il plongeait dans un gouffre où une faune fantastique attendait les lumières des caméras et le frisson qu'elles provoqueraient de l'autre côté de l'Atlantique. Marka avançait au cœur de vestiges vieux de plusieurs centaines d'années. Allait on y trouver une salle aux trésors, l'or des conquistadors oublié? Une cave immense dédiée au culte d'un Dieu naturel, ornée de statues gigantesques posant pour l'éternité. Les quatre caméras suivaient et précédaient les exploits de cet Indiana Jones bien réel. On imaginait déjà croiser les cranes de mayas disposés en cercle, un squelette allongé sur l'autel qu'un rai de lumière, traversant le haut plafond de cette cathédrale par une fissure, illuminerait. Chacun retenait son souffle, Marka avançait avec la plus grande précaution, mesurant chacun de ses pas, s'attendant à découvrir un trésor oublié à tout moment. Comme un joueur de poker expérimenté, lui seul savait qu'il n'y avait rien. Rien d'autre qu'une horde d'animaux ayant repris ses droits sur des vestiges abandonnés par l'homme depuis un demi millénaire.

Des araignées aux pattes démesurées couraient sur le dos des mains de Marka, parfaitement inoffensives mais rigoureusement effrayantes. Un vol de chauve souris pris de panique fit monter l'adrénaline dans la zone rouge. Des hordes de coléoptères aux antennes deux fois plus longues que leur carapaces grouillaient sur les parois humides. Des grenouilles translucides de ne jamais voir le soleil écarquillaient des yeux monstrueux. Des créatures gluantes

rampaient à même le sol, projetant des couleurs inédites sous les feux des lampes.

Revenu à l'air libre, Marka faisait frissonner des millions de téléspectateurs en prenant à pleines mains des serpents ocres ou jaunes aux reflets verdâtres. Dissimulés parmi le lierre tapissant les blocs de pierre immaculés, les reptiles chauffaient leur sang au soleil de midi. L'apothéose fut atteinte lorsqu'un petit serpent aussi fin qu'un stylo mais long d'au moins un mètre se glissa sous la chemise de Marka, navigua entre le tissu et sa peau et ressorti sur sa nuque, explorant l'abondante chevelure bouclée du globe trotteur.

Les difficultés rencontrées en Amérique centrale avaient mises en sourdine les conflits personnels du couple star. Mais, Julien était le seul à le remarquer, les propos avaient été remplacés avantageusement par des gestes subliminaux, des attitudes inconscientes, des regards lourds de reproches, des moues traduisant toute la rancœur qui grandissait dans le cœur des amants.

L'équipe suivait souvent Marka pour des repérages, laissant parfois un technicien en compagnie de Caroline et Julien. Souvent ils attendaient seuls le retour des aventuriers. Julien s'assurait du bon fonctionnement informatique, réglant sans arrêt les paramètres, lançant de nouveaux programmes, le nez penché sur son clavier, les yeux rivés à son écran. Caroline passait le plus clair de son temps pendue à un téléphone satellite, administrant, réglant les problèmes qui naissaient quotidiennement sous chacun de leurs pas. Chaque membre de l'équipe était une abeille absorbée par son labeur journalier.

Un soir, tandis que le soleil allumait des incendies derrière l'océan de forêt dominé par le promontoire sur lequel Julien s'était assis, ses bras enserrant ses genoux, il semblait méditer. Il pensait à sa vie, à ce formidable coup d'accélérateur qu'elle avait connue depuis deux mois. Dix jours s'étaient écoulés depuis sa dernière conversation avec sa mère. Un laps de temps somme toute ridicule mais qu'elle devait considérer comme une éternité et demie. Conversation

n'est pas le mot, monologue interrogatif conviendrait mieux. Elle l'accablait de questions et recommandations futiles et surtout inutiles ici. Pour elle, Julien avait et n'aurait jamais plus de onze ans. Il pourrait courir le monde, jouer les aventuriers, devenir rock star ou pdg d'une multinationale, mari, père et même grand-père, cela ne changeait rien à sa compréhension: il était son fils, son unique fils. Pendant vingt minutes, ses interrogations crépitaient dans le mini haut parleur tandis qu'il plaçait ici et là, un oui, un non, ponctués de « maman! » à peine excédé. Quiconque n'a pas eu la chance ou le désespoir d'avoir une mère juive ne peut pas comprendre.

Il senti une présence, une ombre psychologique, un souffle peut-être. Il se retourna, Caroline adoptait la même position que lui.

En copiant l'apparence de l'autre, on croit se mettre dans les mêmes dispositions psychiques, état indispensable à toute bonne relation équitable, à une compréhension mutuelle parfaite. En imitant sa gestuelle on pense découvrir les pensées de l'autre, se fondre dans son état d'esprit simplement en singeant ses attitudes. Tout simplement, en imitant ses gestes, on espère mieux communiquer.

Le regard surpris de Julien confirma à Caroline qu'il était sorti de ses réflexions, qu'il avait abandonné sa coquille isolante et qu'elle pouvait ouvrir les vannes de son cœur.

En professionnelle de la communication, c'était devenu une seconde nature chez elle (on ne peut imaginer l'influence que le monde professionnel peut avoir sur sa vie personnelle, presque autant que la réciproque), elle évoqua des sujets génériques, évitant les trop communs propos météorologiques, puis elle orienta ses paroles sur le ton de la confiance. Très vite, alors que Julien avait à peine participé au dialogue, se contentant de ponctuer ici et là d'un « je suis d'accord » ou encore « tu as raison » n'allant pas plus loin que le « pourquoi pas? » qui reste d'une certaine façon un assentiment, un acquiescement, elle s'épancha dans une disposition si familière que Julien n'en comprit pas tout de suite les raisons. Ni plus tard d'ailleurs.

Elle lui parla d'elle, puis seulement de Marka, comme une évidence, comme si toute sa vie n'avait été qu'un préambule, une introduction à cette relation évidente, obligée, indispensable. Chaque détail semblait trouver sa conclusion dans le couple qu'ils formaient et qui était sur le point d'exploser en plein vol, presque au décollage si Julien comprenait bien tous les non dits, les mots subliminaux dont elle émaillait son récit.

Elle avait grandi dans une famille atypique. Elle n'avait jamais connu ses grands parents. Il y avait un point commun entre son père et sa mère: à vingt ans, ils avaient claqué tous deux la porte familiale, coupé le cordon, s'étaient extrait du cocon parental. Ils n'avaient pas que coupé ce lien là. C'est à la société toute entière qu'ils avaient tiré leur révérence. On était en 1969. Porté par l'élan du joli mois de mai, des milliers de jeunes gens, trop confortablement installés dans une vie toute tracée pour peu qu'ils sortent d'une famille bourgeoise (études, médecin ou avocat, mariage clinquant, tennis le samedi, déjeuner chez les beaux-parents le Dimanche, l'été en Normandie, l'hiver à Megève, une berline allemande dans le garage du petit pavillon à la campagne), des jeunes gens instruits et cultivés n'avaient comme projet que de revenir à une simplicité incompréhensible pour la génération précédente, encore dans les souvenirs des privations de l'après guerre. On partait. Souvent dans sa tête: on refaisait le monde avec les camarades dans des caves enfumées, on refaisait son monde en expérimentant tous les produits interdits, on ne savait pas encore qu'on le détruisait, qu'on se détruisait. Et puis, certains partaient vraiment, physiquement. Elever des chèvres dans le midi. Tant qu'à faire de changer de vie autant que ce soit au soleil. Plus rare étaient ceux qui partaient au bout du monde. Ses parents étaient de ceux-là. Ils ne s'étaient arrêtés ni en Ardèche, ni en Grèce, pas plus en Turquie, avaient continué par l'Afghanistan et le Pakistan jusqu'en Inde. Et cela ne suffisait pas. Ils voulaient mettre de la distance entre eux, leur nouvelle vie, et celle de leurs parents. En fait, ils confondaient les êtres et les choses. Les habitudes, la routine,

les mœurs de leurs parents n'étaient pas leurs parents. Pas que ça. Cette définition était incomplète.

Ils s'arrêtèrent au Népal. Quand ils constatèrent qu'ils retrouvaient leurs congénères en masse à Katmandu, ils poussèrent encore plus loin. Son père voulait même aller en Chine, ce grand pays de la liberté Maoïste (c'était le zénith de la révolution culturelle).

Ils avaient quitté une vie illusoire pour se vautrer dans une autre, encore plus chimérique. Ils vécurent ainsi pendant cinq ans, sur les contreforts de l'Himalaya, coupé du monde occidental mais pas à leur place ici non plus. Si la population locale les avaient divinement accueillis, s'ils les avaient acceptés sans condition, ils ne les considéraient au mieux comme de gentils étrangers un peu loufoques, la plupart du temps ne comprenant pas pourquoi ils avaient quitté ce qu'eux souhaitaient obtenir dans leurs rêves les plus fous. Ce fossé alla s'agrandissant d'année en année. Ils n'étaient pas rejetés, simplement tolérés.

Quand ils rentrèrent en France, le plus jeune président de la république venait d'être élu, quelques lois progressistes (la majorité à 18 ans, le droit à l'avortement) ou quelques conjonctures (la mixité à l'école) avaient enterré le fol espoir de mai 68. Les baba-cools étaient ridiculisés dans des films soit disant comiques. Toutes leurs connaissances étaient rentrés du Larzac. La vie reprenait comme après une poussée d'acné. On construisait les premières centrales nucléaires. Passé un premier choc pétrolier, on allait vers une croissance illimitée, le retour du bonheur en pantoufles. Désabusés, ils avaient alors vécu une vie de bohème, mais dans le XV°. Sa créativité avait permis à son père de se faire une place dans la publicité et ses vagues études d'histoire de l'art avait procuré à sa mère un poste dans un musée national. Ils n'avaient pu changer le monde de leurs vingt ans. Ils ne réussiraient qu'à gonfler le montant des comptes bancaires de leurs trente ans. Leurs idées n'avaient pas changé. Elles s'étaient juste un peu enrobées de cette pommade anesthésiante, elles avaient trempé dans le confort matériel, elles s'étaient d'une certaine façon émoussées.

Caroline était née dans ce confort matériel du milieu des années 70. S'ils menaient une existence bourgeoise, il ne se l'avouaient pas une seconde et cela s'était traduit dans des principes d'éducation pour le moins tolérants, une indulgence sans borne, une souplesse de contorsionniste.

L'erreur qu'ils avaient commise était de prendre leur propre éducation à rebrousse poil. Tout ce qui leur avait été défendu par d'autres parents en d'autres temps, étaient permis à Caroline, enfant unique qui plus est. Il est communément admis qu'on n'éduque pas ses enfants en opposition à ce que l'on a soi-même subi, pas plus qu'on ne reproduit le schéma que l'on a éprouvé étant enfant. Cette grande permissivité avait eu pour conséquence une absence totale de limites, donc de repères, alliée à une aisance matérielle qui aggravait cette sensation de liberté sans socle. La liberté, c'est pouvoir se fixer ses propres bornes. Caroline évoluait dans des sables mouvants et dans une obscurité totale de règles.

Elle fut une enfant capricieuse et hyper active avant de sombrer dans une tristesse infinie à l'adolescence.

On ne pouvait évoquer le manque d'amour, car ses parents l'aimaient et le lui montrait, peut-être mal, mais ils ne remplaçaient pas leur affection par des cadeaux. Non, ils les ajoutaient. Comblée, aimée, chérie, gâtée, ils ne comprenaient pas qu'elle ne rayonne pas de joie. La joie d'être libre, d'avoir les choix devant elle. Choix qu'ils auraient aimé avoir à leurs seize ans. Des choix, elle en avait que trop. Et personne pour l'aiguiller. La vie ne se résume pas en une succession de « oui ma chérie ». Eux s'étaient révoltés face à un carcan emprisonnant leurs mouvements. Elle allait se révolter contre cette douceur moelleuse dans laquelle elle se noyait. Elle allait se révolter sans ostentation, juste pour elle, intérieurement, si bien que comme leurs amis et relations, parents eux aussi d'ados qu'ils ne comprenaient pas ou plus, ils ne virent rien venir. D'abord ce fut des journées enfermée dans sa chambre. Puis la musique qu'elle écoutait, que même un corbeau dépressif aurait trouvé d'une grisaille insondable. Elle n'avait pas d'amies, encore moins de petit ami. Sa mère se lamentait parfois en des termes post

féministes: quand je pense qu'elle possède toutes les possibilités, qu'elle a tous les atouts dans ses mains et qu'elle gaspille cette liberté. Elle pensait aux moyens de contraception, à la pilule qui à ses yeux était la plus grande avancée du vingtième siècle, devant les moyens de communication, les grands magasins et Jean Paul Sartre.

On aimerait que ses enfants suivent la voie que l'on aurait aimé suivre. Ce n'était pas le cas ici. Ces ex soixante-huitards avaient tout réussi: l'argent, la position sociale, un métier passionnant, des amis et maintenant, à l'aube de leurs cinquante ans, ils s'embourgeoisaient dans une villa secondaire, des vacances à Tahiti, en jouant en bourse aussi (les années 80 avaient rasé cette ultime culpabilité vis-à-vis de l'argent, avaient enterrés les idéaux des années 60, du moins dans les faits). On s'engageait contre la famine en Ethiopie, on épinglait le badge « touche pas à mon pote », on continuait de voter à gauche, mais une gauche responsable et gestionnaire. N'était-elle pas aux affaires d'ailleurs? On continuait à penser libertaire, mais en agissant d'une façon toute pragmatique, raisonnée et froide. On signait des chèques pour Emmaüs ou une quelconque organisation non gouvernementale. On militait à Greenpeace, mais ce débordement de bons sentiments ne l'était pour se donner bonne conscience.

Caroline commença par avaler une pilule d'ecstasy, puis plusieurs. Elle n'avait jamais fumé de sa vie, peut-être là aussi en objection du mode de vie parental. L'aisance dans lequel elle vivait avait cette faculté de rendre tout plus facile. Il suffisait d'appuyer sur une touche pour voir ses désirs se réaliser. On commandait plus qu'on agissait. Tous ses désirs, pas sûr! L'essentiel, qu'elle ne pouvait nommer, lui échappait. Elle alla le chercher encore plus loin. Ce fut la cocaïne, puis l'héroïne. Elle fixait à sa manière ses propres limites quand ses parents à son âge n'avaient que repoussé les bornes en béton qui les entravaient. Elle rencontra une bande de voyous en col blanc qui eux aussi voulaient refaire le monde. Le défaire plutôt. On flirta avec les milieux islamistes qui trouvaient là une manière plutôt cocasse de renverser la

société occidentale, par ses propres enfants. Mais même le milieu terroriste a ses règles. Caroline eut de la chance finalement.

Lors d'un cocktail, un soir de Décembre, elle vit tout de suite ce grand jeune homme au visage marqué mais fin, cette allure sûr de lui qu'il emmenait partout et faisait qu'on le prenait pour quelqu'un d'important. Elle fit sa connaissance.

Il travaillait comme reporter dans une petite équipe d'une récente chaîne du câble (l'explosion allait connaître son apogée dans ces années 90). Il lui parla de ses projets. Parcourir le monde pour montrer une nature franche et hostile à des millions de citadins qui n'ont jamais vu une poule ou un lapin. Ils s'embrassèrent. Cependant, chacun rentra chez soi. Une semaine plus tard, elle le revit dans un autre cocktail, toujours en train de chercher un financement lui avoua-t-il. Il écumait les bonnes adresses mondaines de Paris afin de récolter des fonds, de rencontrer un riche mécène qui aurait confiance, à qui son projet parlerait. Il se forçait à rire aux plaisanteries jamais drôles d'un grand banquier lorsqu'elle le reconnut. La carte du banquier dans sa poche, assortie d'un rendez-vous pour le lendemain, ils s'éclipsèrent dans le jardin de cette importante demeure situé en plein XV^e, au cœur de Paris, un soir de Décembre.

Leur première nuit. Caroline rougit un instant à cette évocation. Julien lui fit un imperceptible signe du front qu'elle pouvait le considérer comme un ami, un confident. Elle ne donna aucun détail, n'ayant découvert l'amour, du moins l'amour physique, qu'avec des brutes bien qu'encravatés, portant costume Armani et chaussures en croco, elle fut révélée par ce beau gosse à l'allure d'aventurier. Sa première vraie nuit d'amour. Ses premiers baisers enflammés. Ses premières étreintes sincères. Son premier orgasme. Des étoiles qui s'illuminaient au dessus de sa tête.

C'était il y a cinq ans à peine. Depuis, elle n'avait cessé de l'accompagner dans son ascension fulgurante auprès des médias, devenant le symbole d'évasion de toute une génération. Elle à ses côtés, en étant tout à la fois sa femme,

sa maîtresse, sa secrétaire, sa productrice, sa confidente. Jamais elle ne pourrait oublier qu'un jour, Marka lui avait fait confiance. Mieux : il l'avait considérée comme une femme, pas comme un objet ni un moyen. De plus, même si elle ne voulait pas l'avouer, se l'avouer, Marka lui avait posé les limites, les bornes qu'elle n'avait pas eu pendant son enfance. Si elle l'épaulait à la perfection, c'est lui qui dirigeait la manœuvre, qui la dirigeait. Et maintenant, depuis le début de cette nouvelle aventure, elle le sentait s'éloigner.

Jusque là, elle s'était confiée en paroles mais son regard semblait perdu au-dedans d'elle-même, ou absent, évaporé sur la ligne d'horizon ou regardant ses pieds. Elle reprit, les yeux fixés sur ceux de Julien.

Elle sentait plus exactement qu'elle s'éloignait de Marka. Pour la première fois, elle le voyait avec ce recul nécessaire à une vision complète. On ne peut voir la montagne sur laquelle on grimpe.

Elle fut alors moins précise, plus évasive. Toutes les révélations qu'elle venait de lui faire faisaient partie du passé, un passé certes ancré au fer rouge dans sa peau, dans son cœur, mais un passé où Julien n'avait pas sa place, un passé désormais révolu. Les secrets qu'elle survolait maintenant concernaient le présent et allaient déterminer un futur proche. Elle ne voulait pas nuire à la réputation de Marka même si son amour était moins flamboyant qu'avant. Elle avait un devoir de réserve vis-à-vis de l'animateur vedette parce qu'elle partageait sa vie privée et qu'à ce titre elle ne voulait pas laisser entrer un quelconque loup dans la bergerie de leur vie commune et aussi parce qu'elle partageait sa vie professionnelle au plus haut point et cette fonction lui interdisait d'en dire trop afin de préserver l'unité du groupe. Une raison d'état au sein d'une petite entreprise.

Julien était mal à l'aise, il ne savait comment réagir. Faire preuve de compassion, encourager Caroline à d'autres confidences, à un épanchement sincère aurait peut-être été perçu comme une investigation trop hardie. D'un autre côté, feindre l'indifférence, c'était mentir et lui avouer que, comme la totalité de l'équipe avait réagi l'autre jour lors de leur

dispute, il se rangeait du côté de Marka, qu'il le soutenait corps et armes.

Alors Julien fit un geste. Un geste, un simple geste. Mais un tel mouvement, il ne l'avait jamais partagé. Il posa sa main sur l'épaule de Caroline.

Il y a plusieurs façons de poser sa main sur l'épaule de quelqu'un. Il y a la tape amicale, presque une bourrade, que l'on partage entre copains après un bon moment passé ensemble, un repas ou une épreuve sportive. Il y a cette main comme une caresse sur le corps décharné du malade à qui l'on essaye de transmettre un peu de force, de compassion. Le geste de Julien ne ressemblait ni à l'un, ni à l'autre. Sa main, la pression qu'elle exerçait, ni trop faible (ce n'était pas un effleurement), ni trop forte (comme on empoigne quelqu'un pour le réveiller d'un profond sommeil). Entre caresse et massage, la main de Julien soulignait son attitude, son engagement face à elle. Il lui disait simplement: je suis là. Sous entendu: là, à tes côtés, là si tu as besoin de moi, là si veux autre chose, là dans l'éventualité. Pas encore : là pour te donner tout mon amour, là pour vivre avec toi, là pour remplacer ce qu'il ne te donne plus.

Cette main posée sur l'épaule de Caroline déclencha un regard qu'elle n'avait encore jamais eu pour Julien. Un regard plus attentif, comme si elle le voyait pour la première fois, qu'elle découvrait une nouvelle personne au-delà de l'être de chair et de sang assis à ses côtés.

Elle se rappela sa première entrevue avec le candidat Julien Baudimont, engoncé dans son petit costume, d'une timidité qui aurait dû alors l'éliminer d'emblée. Mais elle avait perçu à ce moment là déjà un quelque chose d'indéfinissable, cette sensation que certains appellent le sixième sens et qui permet de prendre des risques, de ne pas toujours faire confiance aux chiffres et aux sondages, ni aux apparences trop souvent trompeuses. Le petit plus qui crée les grandes associations.

Elle eut un sourire que Julien interpréta d'une manière erronée. Parfois nos gestes sont plus pertinents que nos paroles. Le langage pervertit plus la pensée que les gestes ne trahissent l'attitude globale. Il nous reste de nos origines, cet

instinct, ces réflexes qui ne peuvent se révéler que par le corps. Le langage est trop construit, trop théorique, trop abstrait.

Caroline se rapprocha de Julien, posa sa tête sur son épaule, comme un boxeur après un lourd combat, vidé, exténué, épuisé, a besoin du simple réconfort de l'épaule de son manager. Une manière toute simple de montrer qu'on est là, attentif, au-delà des mots et de leur tranchant.

Ils restèrent ainsi quelques minutes qui leur parurent longues car elles étaient intenses. Puis, comme l'on se réveille d'un long sommeil sans rêves, elle se redressa, reprit une contenance, parut s'excuser du regard, s'excuser de cet aveu de faiblesse qui n'en était en aucune façon. Des sensations et des impressions diverses et contradictoires s'entrechoquaient, s'agitaient en tous sens dans l'esprit de Julien. Une pagaille de sentiments naissants l'assaillaient. Il lui faudrait un bon moment pour y mettre de l'ordre et il n'était pas exclu qu'un nouveau bouleversement fasse valser un rangement trop fragile. Une bourrasque effrénée avait mélangé des milliers de feuillets dans une pièce confinée.

Ce qui ajouta à son trouble, à son désarroi, à cette incompréhension, est l'attitude parfaitement détachée de Caroline dans les jours qui suivirent. Peut-être était elle un zeste trop distante, ostensiblement désinvolte, son attitude devenant presque altière. Elle ne le fuyait pas. Elle se comportait exactement de la même façon qu'auparavant, comme si cette confession n'avait pas eu lieu, comme l'on émerge d'un rêve, juste un peu troublé au réveil, puis on efface ces images fortes et puissantes de sa mémoire. La mémoire les efface d'elle-même.

7 / 18,15 Nord; 77,30 Ouest - 36°

Julien ne savait pas nager.

Après le Mexique, l'équipe voguait vers les caraïbes. Bien entendu, les contraintes de temps ne permettaient pas de faire totalement la traversée en voilier. On fit quelques images. Marka plongea dans une eau verte limpide aux reflets bleutés. Le corail éclatait en mille couleurs et nuances, les poissons semblaient curieux de ces étranges animaux balourds et patauds. Moment de détente dans un milieu idyllique, une idée du paradis. Après quelques semaines éprouvantes, l'équipe se décontractait. Le calme semblait régner entre le couple vedette, comme si la confession de Caroline à Julien l'avait allégée d'un poids terrible et adouci ses ressentiments. Alors ce n'était que ça, pensa-t-il, juste une séance de psychanalyse à deux balles. Je vide mon sac au gars sympa qui lui fait les yeux doux et hop! c'est reparti comme si rien ne s'était passé.

Il régnait une ambiance de potaches sur le pont. Les plaisanteries fusaient parmi les rires. On savourait pleinement ces rares moments de détente, sachant que ce coin de paradis succédait à l'enfer sur terre et n'allait pas tarder à se transformer à nouveau en une cascade de difficultés diverses dont le seul point commun était une dangerosité sans bornes. C'est au milieu de cette récréation que Julien annonça qu'il ne savait pas nager. C'était venu naturellement dans le cours de la discussion, des propos ordinairement sans suite, juste un peu moqué ici et là. Marka le regarda dans les yeux pendant dix secondes, pétrifié. Il ne riait plus. Un rictus au coin droit de sa lèvre frémit une demi seconde. Personne n'y prit attention. Pourtant tous connaissaient cette mimique, elle n'annonçait rien de bon. Les prémices d'un violent orage. Ce fut la foudre qui tomba en premier. Vint ensuite un long

roulement de tambour.

Marka explosa au milieu de la badinerie, si bien que chacun mit quelques secondes à réagir, tous croyant à une plaisanterie de mauvais goût. Marka ne plaisantait plus. Les foudres tombèrent d'abord sur Julien, lui demandant s'il était conscient de son inconscience, qu'il mettait en péril l'unité du groupe. Pensait-il que les difficultés n'étaient pas assez nombreuses comme ça? Se rendait-il compte de jouer solo en quelque sorte? Avait-il pensé qu'il pourrait être une charge pour les autres? On n'avait besoin que de gens autonomes et responsables dans cette aventure. Et Julien n'était qu'un irresponsable individualiste. Lorsqu'il eut aboyé ses diatribes, il se tourna vers Caroline. Car, il s'en rendait compte maintenant que la colère laissait de nouveau place à la raison, c'était elle l'unique responsable de cette situation. C'est elle qui l'avait fait passer l'entretien, qui l'avait recruté. Elle se défendit en arguant qu'elle n'avait pas demandé à Julien s'il savait marcher, compter jusqu'à dix et s'habiller tout seul le matin. L'échange s'envenima très vite. Julien, honteux d'avoir été malgré lui à l'origine de cette nouvelle altercation, la première depuis quelques semaines, semblait vouloir disparaître sous terre, du moins au plus profond des calles du navire.

Caroline lançait de lourds sous-entendus. Si Julien était le seul ici à la jouer solo, ce ne serait pas si grave. Sur quoi, Marka s'offusqua. Elle enfonça le clou une bonne fois pour toutes et tant pis pour la cohésion du groupe pensa-t-elle.

- Si tu penses que je ne vois pas ton petit manège en douce, tes appels au bout du monde, tes paroles équivoques. Tu joues le rôle de l'aventurier écolo aux yeux bleus, mais chez toi, il n'y a guère que les yeux qui soient transparents. Je sais maintenant que tu te sers de ta popularité et du succès de l'émission (sur lequel tu comptais tellement) pour développer des sociétés qui n'ont pas grand-chose à voir avec les idées que tu véhicules. Des sociétés qui polluent, écrasent l'homme et ravagent la nature. Tout ça au nom du sacro saint dollar.

Marka avait repris l'attitude paternelle vis-à-vis d'elle, désamorçant le moindre reproche, étouffant la plus petite

critique, annulant l'infime réprimande. Cette fois-ci, Caroline s'adressa également à l'ensemble de l'équipe, les prenant à témoin comme un procureur tente de séduire le public autant que d'influencer les jurés. Chaque argument glissait sur Marka, imposant toujours son petit sourire ironique, un air de suffisance mêlé de mauvais pardon, une pitié de pacotille. Pourtant Caroline prenait soin de se placer du point de vue de l'équipe, plus uniquement du sien, mentionnant les effets possibles du comportement de Marka sur leur vie, sur leurs idéaux, leur ouvrant les yeux comme elle avait pu déciller les siens récemment. Les attaques n'étaient plus personnelles comme les piques envoyées au sein d'un couple, il s'agissait d'un véritable procès. Si les arguments étaient forts, si le ton était vif, c'était la raison qui parlait et non plus le cœur de Caroline. Ces remontrances n'avaient plus le socle passionné que confère un reste d'amour dans les scènes de ménages les plus violentes. Si elle ne retourna pas l'ensemble de la troupe en sa faveur, elle avait réussi à distiller un infime doute dans leur esprit. Dorénavant, Marka n'aurait plus le crédit infini dont il jouissait au sein de son premier cercle d'admirateurs: ses collaborateurs. Quelques lézardes s'étaient ouvertes dans leur conscience ne demandant qu'à s'élargir comme de profondes crevasses.

Le ver était dans le fruit.

On fit escale en Jamaïque.

Le temps semblait s'être ralenti. La moiteur plus que la chaleur engourdissait les gestes et, en bridant le corps, elle ankylosait l'esprit. Les idées étaient moins nettes, les pensées diluées dans une brume d'impressions, de sensations diverses. On subissait davantage le climat, l'environnement paraissait vous étreindre de ses tentacules puissantes, tirant sur des fils invisibles et vous manipulant comme une simple marionnette. L'air était aussi dense qu'une mer d'huile, ralentissant chaque mouvement comme si les molécules s'étaient soudainement soudées entre elles.

Seul Marka conservait une once de dynamisme. Suite à l'altercation en pleine mer, des tensions surgissaient, infimes, anodines, dérisoires. Mais l'unité originelle affichée n'était

plus qu'un souvenir.

Julien émergeait à nouveau du même rêve, un feuilleton qui diffusait sans cesse le même épisode, à peine différent à quelques nuances près, comme les différentes prises que l'on tourne pour s'assurer d'obtenir la meilleure. Chaque nuit ou presque, il retrouvait un paysage montagneux, d'où la lumière éclatait franche et virile. Les flancs étaient tapissés d'une forêt dense mais accueillante, les plateaux étaient verts d'une herbe délicieuse aux mâchoires des vaches dont les cloches tintaient, se répondant d'un versant à l'autre. L'eau jaillissait en cascades, bondissait au gré des torrents, grondait dans les gorges si profondément encaissées qu'on imaginait entendre les échos de l'enfer. Le décor était immuable, toujours le même paysage de carte postale Suisse. Ensuite, le scénario changeait sur quelques points de détails. Le petit garçon blond, fougueux et intrépide, gambadant dans les alpages, grimant à la cime des pins, se roulant dans l'herbe grasse, éclaboussant à la ronde dans le moindre ruisseau, ce petit garçon il en était convaincu maintenant, c'était lui. Transporté dans d'autres lieux, une autre vie, une autre enfance. Dès qu'il pourrait joindre sa mère par téléphone satellite, il lui demanderait des explications sur cette zone d'ombre qu'est la petite enfance, ces premières années que rare sont ceux capables de se souvenir.

Dans ce chapelet onirique, un personnage mystérieux revenait sans cesse, sans qu'il puisse le reconnaître. Le réveil se déclenchait toujours au moment où il allait se retourner, où son visage allait apparaître. Pour le moment, il restait dans l'ombre malgré une foule de détails qui, nuit après nuit, distillaient ces scènes alpestres. L'homme qui fendait du bois une nuit sur deux, portait souvent un large chapeau de feutre noir (ce qui interdisait d'autant plus une identification précise), une chemise de bucheron à carreaux rouges ou verts ou encore mêlés. On devinait de longs muscles jouer sous l'étoffe. Toujours chaussé de bonnes chaussures de randonnée, il n'hésitait pas à escalader une falaise, un mur de grès, en expliquant les bons gestes au petit garçon, tel un instructeur indique la bonne voie au novice. Une vie simple et

naturelle, à l'opposée de celle vécue par Julien depuis sa plus tendre enfance. La rudesse et la beauté de la nature. L'immensité du ciel parsemé d'étoiles lorsqu'ils leur arrivaient de bivouaquer la tête sous le firmament. Le confort était plus spirituel que physique. Les muscles travaillaient, pas le temps de gamberger. Pas même l'idée. Une cabane, toujours la même, était le siège de ses rêves. Un chalet minuscule posé au milieu de l'immensité montagnarde. Fait de rondins à peine dégrossis, deux infimes fenêtres laissant à peine la clarté du soleil pénétrer dans la pièce où une table taillée à même un gros chêne occupait une large place; où un poêle crachotant une chaleur nourrie d'une odeur de bois consumé trônait en plein centre. Les détails de l'habitation se faisaient de plus en plus précis au fil des nuits. A l'étage, une mezzanine de fortune proposait deux lits chauds et moelleux. Quelque chose de nouveau était apparu depuis le Nicaragua et leurs démêlés avec les trafiquants, comme si l'approche d'une mort éventuelle avait fait ressurgir de nouvelles images. Un personnage inédit avait fait son apparition dans les songes récurrents de Julien. Il s'agissait d'une jeune femme. De longs cheveux blonds, souvent liés au niveau des épaules. Une taille élancée, douceur et puissance, une ligne d'amazone. Là encore, comme pour l'homme, aucun détail du visage n'était révélé. Comme si ces personnages n'avaient pas d'identité, des inconnus familiers.

Le tableau respirait la santé, si bien qu'à chaque instant on s'attendait à entendre un slogan publicitaire tellement ces images d'Epinal suggéraient un bonheur parfait dans le meilleur des mondes.

Qui étaient cet homme et cette femme? Des lointains parents? Une vision issue de son imagination? Et pourquoi ces scènes se répétaient-elles inlassablement, nuit après nuit? Pourquoi ce coin de montagne où il n'avait jamais mis les pieds? Tout semblait à l'exact opposé de son enfance. Ce petit garçon qui avait ses traits mais ne lui ressemblait pas, représentait-il son passé?

L'activité avait repris au sein du groupe et les journées ne

laissaient nullement à Julien la moindre seconde de répit, le plus petit instant pour cogiter, ressasser ou méditer ces étranges images nocturnes.

L'équipe allait rester trois jours en Jamaïque. Il était notamment prévu que Marka participe à une pêche traditionnelle. Tous étaient sur le pied de guerre avant l'aube.

La musique reggae naquît sur ses plages et ce n'est pas une légende, des hauts parleurs crachaient déjà les sons indolents et paresseux de basses et de percussions diverses. Le soleil faisait ricocher ses rais matinaux à la surface de la mer des Caraïbes en milliers de reflets dorés, le vent inexistant dormait aux tonalités langoureuses de la mélodie s'échappant de la plage où le sable gardait un peu de la toute relative fraîcheur nocturne.

Embarqués dans des pirogues fendant cette mer immobile, les hommes aux muscles saillants se tenaient debout dans un équilibre parfait, une lance terminée d'un harpon à la main, le coude levé, prêts à embrocher un mérou trop peu attentif. Marka avait la facilité, le don de se fondre parmi de parfaits inconnus en moins de deux minutes. Un véritable caméléon qui pouvait abandonner toute sa culture, oublier son passé, redevenir vierge de toute entrave, de toute connaissance, et naître alors à une nouvelle vie, exécuter de nouveaux gestes, jusqu'à penser différemment. En cela, il était un virtuose des relations humaines. Savoir s'oublier, quitter son univers, gommer des années d'expérience pour tout recommencer comme au premier jour. L'intégration était innée chez lui. S'il avait du succès auprès des femmes, ce n'est pas tant à son physique d'aventurier moderne au teint halé en toute saison, au cheveu savamment décoiffé, au sourire éclatant, à son torse d'athlète et ses épaules larges débarrassé de cette masse de muscles qui alourdit la silhouette. S'il plaisait autant, c'était par cette faculté de considérer chaque rencontre comme une première fois. Une vraie première fois, faisant sentir à l'autre qu'elle était unique, irremplaçable, d'une rareté qui la rendait indispensable à ses yeux, d'une préciosité sans limite. En la considérant comme le premier être qu'il rencontrait de sa vie, même si des milliers l'avait précédée, il

lui renvoyait une image d'elle originale, inédite, que personne encore n'avait pu lui montrer. Elle se découvrait plus qu'elle ne se voyait dans ses yeux. En se mettant à son diapason, il la considérait comme une amie, une sœur sans que cela ait besoin d'être implicitement exprimé. D'emblée la séduction s'opérait au-delà de considérations bassement sexuelles qui souvent repoussent les femmes, se considérant comme de vulgaires objets, des proies traquées.

Caroline se rendait bien compte que cela était une seconde nature chez lui et qu'il en usait pour charmer et séduire tout son monde, pas uniquement ses nombreuses conquêtes féminines. Elle fermait les yeux sur ses entorses au contrat. D'ailleurs il n'y avait pas de contrat. Ils étaient ensemble car ils y trouvaient leur compte. Leur couple était devenu une entité propre. C'était plus que l'union de deux personnalités, de deux corps et deux esprits, deux cœurs et deux âmes. Leur union existait par elle-même, comme une création nouvelle à partir de deux éléments séparés, une chimie alliant deux substances pour en créer une nouvelle. Cette fusion, bien plus qu'une simple alliance, demeurerait quoiqu'ils fassent, comme un enfant naît au sein d'un couple. Ils étaient beaux, ils étaient jeunes, ils avaient réussi, ils s'aimaient. Ils incarnaient le modèle que chaque société se donne pour repère, comme but à atteindre, un point sur l'horizon de la vie.

Elle n'en était plus dupe maintenant, c'est bien d'une association que Marka rêvait pour eux. Il n'y avait plus de place pour le sentiment amoureux dans tous ces fils qui les reliaient. Associés, comme l'animateur impétueux pouvait l'être à la productrice raisonnée. Si elle s'était sentie exister au travers de ce regard caméléon, elle voyait clair dorénavant dans ce jeu d'intérêt. Marka avait été à la fois le père et la mère qu'elle n'avait pas eu, son éducation laissée en friche comme un jardin où se mêlaient fleurs, fruits juteux et légumes vitaminés au milieu d'herbes folles dans un enchevêtrement impossible, sans aucun ordre. Un dictionnaire exhaustif sans ordre alphabétique. Il avait organisé le jardin, posé une clôture, ordonné le chaos

primaire. Maintenant, elle avait grandi. Si on a besoin d'un père pour se construire, on doit aussi pouvoir échapper à son influence pour se réaliser. Elle était comme ces enfants à qui l'on apprend à lire dans des manuels idéologiques, religieux ou politiques, et qui, une fois qu'ils savent déchiffrer les mots, comprendre les phrases, analyser le texte, s'aperçoivent de l'emprise et de la manipulation de leur contenu.

Avant tout, Caroline était une professionnelle. Elle attendrait la fin de la diffusion de l'émission pour rompre, soit encore deux mois, qu'elle considérait comme le bout du monde, son aventure à elle, un chemin de croix sans rédemption.

Avant Marka, elle n'avait connu que quelques amourettes sans conséquences et se dit que c'était peut-être mieux. Ne pas s'engager, cultiver l'art du détachement, y compris dans les rapports les plus intimes. Les hommes sont plus doués en général pour ce style de vie. Mélange d'égoïsme et d'immaturité, la peur de se mettre à nu devant l'autre, un net rejet des responsabilités mais au total une lucidité que les femmes dans leur ensemble ne possèdent pas. Le prince charmant n'existe pas. Pas plus que la belle au bois dormant. Des contes et des légendes pour attiser le désir amoureux féminin, pour qu'elles restent à leur place, se pâmant pour le preux chevalier, le seigneur valeureux. Et ça continuait, à longueur de pages glacées de magazines féminins, entre deux pubs pour un shampoing rendant les cheveux brillants et l'indispensable dernier sac à main. Comment trouver le grand amour? Tous les conseils pour plaire, toutes les recommandations pour concilier vie amoureuse et vie professionnelle. Un enfant, pour quand? Sans parler, depuis vingt ans, juste au moment où les mêmes qui avaient fait mai 68 arrivèrent aux postes décisionnaires, un nouvel ingrédient dans la panoplie de la parfaite-petite-femme bien dans son époque, bien dans sa vie: le sexe. Pas une semaine, pas un numéro sans ces titres accrocheurs. Comment atteindre l'orgasme? Quels sont les gestes qui le rendront fou? Sexe oral mode d'emploi. Sexe anal: les élémentaires précautions. Le plaisir féminin, comment ça fonctionne? Avec force détails et langage cru. Caroline voyait maintenant toute cette

mascarade au grand jour. On nous parlait de romantisme, d'amour-toujours, de passion éternelle dans un monde sans foi ni loi où les sentiments n'avaient plus leur place, du moins pas en première page. La société nous prenait vraiment pour des connes. Et la société était majoritairement dirigée par des hommes. Ou pire : des femmes qui voulaient leur ressembler.

Soudain, elle perçut une présence. Elle émergea de ses pensées comme le soleil traverse parfois l'épaisse brume matinale en automne. On aperçoit une vague lueur, puis le disque blanc en ombre chinoise au travers du brouillard ressemblant à une lune, enfin le scintillement devient aveuglant jusqu'à une illumination complète.

Julien se tenait là, son regard révélait qu'il lui avait déjà posé une question qu'elle n'avait pas entendue. Sans vouloir le faire répéter, elle pensa qu'il devait s'agir d'une phrase banale, entre « comment ça va? » et « quelle belle journée », peut-être plus précise comme « l'équipe t'attend » ou « tu as Paris en ligne ». Elle opta pour une réponse englobant toutes ces possibilités.

- Il n'y a rien de mieux que l'éternel abandon des vagues sur la plage pour se sentir en paix.

Julien sourit. Cinq secondes plus tôt, il lui demandait s'il pouvait s'asseoir là, à côté d'elle, si cela ne la gênerait pas, peut-être voulait-elle rester seule. Cette réponse tout droit soufflée par le Dalaï-Lama, dévoilait son envie de solitude.

Il se leva et s'apprêtait à faire demi tour. Il émanait de ce garçon un peu timide une fragilité qui émouvait Caroline. L'exact opposé de la suffisance étalée de Marka, son arrogance bâtie sur la certitude d'avoir raison, d'être dans le vrai. Julien semblait, sans même l'exprimer, douter de tout, à commencer par lui-même. Il paraissait aussi influençable que Marka était inflexible.

Elle se leva, le rejoint. Julien parut surpris. Ils marchèrent sur le sable blanc, laissant les empreintes de leurs pieds nus sur cette plage, quelque part en Jamaïque, à 6000 kilomètres de leurs proches.

Julien n'avait qu'une envie, une idée fixe à ce moment. Lui

prendre sa main à elle, la serrer et sentir ses doigts fins, sa paume sûrement douce et fraîche, tenir le prolongement de son être, fusionner ne serait-ce que du bout des doigts avec elle. Il était amoureux, ça ne faisait plus aucun doute. Là, loin de sa vie ordinaire, flânant sur une plage inondée de soleil, aux côtés de celle qui occupait quasiment toutes ses pensées, il devait oser, faire le premier pas puisque telle est l'expression.

Depuis le collège, il avait été amoureux plus d'une fois. Un sentiment qui le portait, lui donnant l'optimisme des gens heureux, sûrs que rien de grave ne pourra survenir et, en même temps, cette sensation envoyait une minuscule aiguille qui lui piquait le cœur à intervalles réguliers, principalement le soir, seul dans sa chambre à écouter la radio nasillarde fredonner les airs à la mode. Couché dans son lit, avant de s'endormir d'un sommeil obscur, les picotements s'intensifiaient ainsi qu'une armée de dards envoyant d'infimes doses d'adrénaline en plein cœur.

Jamais il n'avait entrepris de seulement lier connaissance avec elles. Elles trônaient là, dans sa tête et dans son cœur, telles des statues de marbre posées sur un piédestal inaccessible.

Il n'avait pas les mots, pas les gestes, du moins le pensait-il. Cette facilité qu'avaient ses camarades à communiquer, cette aisance à s'extérioriser, la démarche assurée, un brin désinvolte. Il craignait toujours de donner la mauvaise réponse en classe, aussi se taisait-il et demeurait le brillant élève exclusivement sur ses copies. Dans la rue, il marchait la tête baissée, le regard sur la pointe de ses chaussures, ses épaules rentrées comme pour éviter un coup. Demander un simple renseignement, faire les magasins, le mettait au supplice, alors aborder la fille qui occupait ses pensées...

En pensant à ces années passées, il eut l'impression d'un immense gâchis. Il eut soudain des remords. Il se força à tourner sa tête en direction de Caroline qui cheminait à ses côtés, à la regarder droit dans les yeux, instaurant un dialogue visuel. Elle s'aperçut de son attention. Un imperceptible étonnement parcouru ses yeux à elle, une lueur traversa ses

prunelles. La façon dont Julien la regardait dans cette minuscule seconde éternelle semblait la bouleverser. Il fallait enchaîner par un geste, une parole. Il allait marier les deux. Il écarta son bras droit du long de son corps, sa main cherchant celle de Caroline et son cerveau tria parmi des milliers de mots les plus appropriés en cet instant magique.

- ...

Puis,

- Caroline, mon amour, je connais un endroit isolé où nous allons passer le reste de la journée.

Ces mots audacieux étaient tout naturellement sortis de la bouche de Marka, qui arrivait en courant, ruisselant de gouttes d'eau salées, la kidnappa dans ses bras bronzés et disparu parmi les palmiers, chantant un air niais à tue-tête tandis que Julien en était certain, Caroline lui envoya un regard qu'il traduisit par cette simple phrase, comme on écarte les bras pour expliquer la fatalité : «c'est la vie ».

Le lendemain, séquence contemplation. Marka éclatant de vie, respirant un bonheur total, s'immergea toute la matinée parmi les poissons multicolores qu'on ne pêcherait pas cette fois, à la découverte de la plus belle réalisation de dame nature: une barrière de corail. L'eau était si transparente, laissant apparaître toute une palette de tons allant du profond ciel turquoise au vert émeraude, qu'il n'était pas nécessaire d'allumer les puissants projecteurs pour filmer cette beauté inimaginable. De véritables œuvres d'art. Au montage, on ajouterait quelques nappes de Mozart ou du Vivaldi. C'était pas mal aussi, du Vivaldi.

Toute l'équipe était sous le charme, tant les cadres que les techniciens et scientifiques qui visionnaient les images par écrans interposés. Aucune inquiétude menaçait, c'était un spectacle purement grandiose sans le moindre risque d'alerte. Pour la première fois depuis le début de l'aventure l'équipe savourait ce qui semblait être de parfaites vacances sur la plage, au soleil, si ce n'était d'être attentif et réagir rapidement afin de capter l'instant éphémère qui une seconde plus tard appartiendrait au passé. Un vrai travail de

concentration et d'observation qui commençait souvent avant l'aube et se terminait bien après la diffusion en direct en milieu de journée. Le fameux « clap » de fin tombé, on se déplaçait sur un nouveau site, préparer l'émission du lendemain, faire des repérages, persuader les acteurs locaux de jouer le jeu, parfois convaincre les autorités d'accorder les autorisations nécessaires au bon déroulement de l'enregistrement.

C'était la partie de Jean-Paul, véritable baroudeur, parlant couramment au moins dix langues, au talent de persuasion proche d'un arracheur de dents. Il avait fait mille et un boulots, sillonné la planète sous toutes ses latitudes, son répertoire contenait des milliers de noms. Chaque jour, il parlementait, serrait des centaines de mains, usait de son pouvoir de séduction, arrivait enfin à convaincre les plus réticents à accorder des passe-droits, des autorisations, des permissions, des dispenses. La société appartenant à Marka possédait un avocat qui, bardé de trois secrétaires, travaillait en amont, afin d'obtenir les autorisations et les permis noir sur blanc. Mais cela ne suffisait pas la plupart du temps. Jean-Paul contournait les dispositifs. C'était un champion des relations publiques, un vrai homme de terrain, capable de faire entrer un car de nonnes dans la plus sélect des discothèques. Le plus amadoueur des hommes politiques ne pouvait rivaliser avec tant d'adresse.

Une franche amitié était née entre Marka et lui. Ils se ressemblaient finalement. Jean-Paul était aussi à l'aise parmi la foule d'humains peuplant le vaste monde que Marka l'était dans la jungle, le désert ou les neiges éternelles. L'un affichait exploits sportifs quand l'autre collectionnait les relations humaines.

On ne chôlait pas, même dans un décor paradisiaque, même sous un soleil qui ne les avait pratiquement pas quitté depuis qu'ils avaient atterri à Rio. Marka ne cessait de répéter que le public ne devait voir à l'écran que de l'émotion, des images sublimes ou terrifiantes, des situations remarquables ou choquantes, le paradis côtoyant l'enfer. En aucun cas, ni la préparation ni le tournage ne devaient alourdir le propos. Tout

cela devait être aussi fluide qu'un ruisseau traversant une prairie au printemps.

Certains en font le moins possible dans leur boulot tout en s'assurant que ça se voit le plus; ici c'est exactement l'opposé.

Le week-end arriva et personne ne put profiter d'une minute de détente sur le sable chaud de la plage enluminée. Un avion particulier les attendait, direction le Nevada, via Miami, Floride.

Loin des clichés du grand canyon, tellement filmé et photographié que le monde entier semble y avoir passé ses dernières vacances, Marka avait repéré un coin sauvage au fin fond du Nevada, aussi resplendissant mais moins couru et pour cause: il était situé en plein milieu d'une réserve indienne totalement interdite aux touristes, y compris aux équipes de télévision. C'était compter sans Jean-Paul. Il n'avait pas eu à parlementer très longtemps. Le responsable de la réserve n'était autre qu'un très ancien ami du baroudeur, au moment de la guerre du Vietnam. Julien fut surpris. Jean-Paul partit d'un grand éclat de rire, « je n'ai plus vingt ans, mon gars ». Il signait chaque fin de phrase de cette expression à la fois familière et paternaliste. On lui donnait trente cinq ans en étant généreux, il en avait sûrement presque le double. Julien fut estomaqué.

8 / 39,30 Nord; 119, 50 ouest - 24°

On était sur le territoire du plus puissant pays du monde, berceau de toute la technologie et origine d'un mode de vie sinon partagé par le monde entier, du moins souhaité, désiré, envié. Une nation ayant porté au plus haut niveau les idées démocratiques, érigé en dogme l'individualisme, fait du libéralisme économique sa raison d'être. Pourtant, c'est ici, entre deux océans, sur six fuseaux horaires que la criminalité était la plus forte au monde, que les écarts de revenus étaient les plus importants. Au pays de la liberté symbolisée par la grande dame les pieds dans l'eau, on avait nourri les inégalités au fil des années, des siècles. Le pays se construisait encore qu'on avait établi une barrière entre deux couleurs de peau et il avait fallu deux cents ans pour qu'un homme issu de cette minorité soit élu Président. Mais le plus choquant était la manière dont s'était bâtie cette société basée sur la totale liberté. Par un génocide à la taille d'un demi continent. Julien y était sensible. Plus jeune, il avait lu les Mémoires de Geronimo un peu par hasard, quelqu'un avait dû oublier un livre jauni et corné sur un siège du métro. Il s'en était emparé, dévorant vingt pages avant de se rendre compte qu'il avait raté sa station. Il était allé au terminus tout en feuilletant page après page, fait demi-tour et terminé le livre le soir même, allongé sur son minuscule lit qu'un simple rideau dissimulait de l'unique pièce de l'appartement.

Il était tout excité par la promesse de rencontrer les descendants de ce peuple décimé deux siècles plus tôt. Sa déception fut à la hauteur de ses attentes. D'abord, l'équipe ne rencontra que très peu d'indiens (ici il s'agissait de la tribu des Moapas) et ceux qui croisèrent leur route étaient davantage américains que l'oncle Sam. Parfaitement intégrés, ils avaient su tirer parti d'un opportunisme efficace. Julien

pensait rencontrer un peuple meurtri par son passé, perpétuant des traditions et une culture vieille de milliers d'années. Tout ce qu'il vu était bien ancré dans le XXI^e siècle et les coutumes étaient résumées à un folklore organisé pour touristes. Les visiteurs venaient pour contempler des indiens vêtus de peaux de bisons, hé bien, qu'à cela ne tienne, ils en auraient pour leur argent. La tribu s'était-elle servi de cette manne pour gagner sa vie, puisque faire de l'argent était le leitmotiv dans ce pays ou bien le tourisme avait-il perverti la tribu?

Le parc de la Vallée du Feu qui jouxtait la réserve avait servi de décor aux nombreux westerns produits par Hollywood, même à quelques films de science-fiction recherchant un cadre étrange. Des touristes venus du monde entier affluaient par bus entiers dépenser leurs pensions de retraites ou leurs plus values boursières. Les billets verts tombaient dans les caisses des Moapas, ravis de l'aubaine et ne se posant plus aucune question quant à leur condition, leur passé, leur rites, encore moins vouloir revendiquer un statut.

Leur guide se nommait Sahale. Un long visage aux tons semblables à la terre ocre qui tapissait un paysage de rares broussailles et d'arches de rochers découpés par la patience du vent durant des milliers d'années. Un corps inexistant, juste de larges épaules d'où partaient des bras interminables et musclés, des mains monumentales aux doigts caractéristiques des grimpeurs adeptes de la varappe et une paire de jambes étonnement fines. Ses pieds étaient nus. Un détail pour amuser les touristes pensa Julien qui n'osa demander quelle était la signification de son nom, certain maintenant qu'il n'obtiendra pas de réponse, tant l'amnésie de ce peuple l'avait choqué.

La troupe se mit en marche et, très vite, il se senti penaud quand Sahale expliqua qu'il ne supportait pas même le cuir le plus souple autour de ses pieds. Depuis toujours, il aimait escalader les parois les pieds aussi nus que ses mains afin d'obtenir une meilleure accroche. Il parla des coutumes du peuple Moapa qui n'étaient plus guère compatibles avec le monde d'aujourd'hui, bien qu'on sentit un intérêt et un

respect du monde naturel propre aux tribus primitives, amérindiens compris. Il n'était pas dupe du commerce qui avait remplacé les francs échanges d'avant et parfois perverti les rapports humains, instaurant un mensonge permanent. Tout en ayant conscience de cette évolution qui, souligna-t-il, s'appliquait avant tout à notre société blanche et occidentale, il fit remarquer que les indiens dans leur ensemble, s'ils s'étaient adaptés à ce monde de consommation effrénée, possédaient un recul et un détachement que n'avaient pas les sociétés technologiques dont ils ne s'excluaient pas pour autant. Tout cela amusait surtout les anciens, qui observaient toute cette frénésie, cette agitation, cette fièvre envahir le monde comme une épidémie (même les chinois s'y mettaient avoua-t-il dans un sourire) et puisque ceux qui la rejetaient, la combattaient ou lui résistaient en étaient exclus avec pertes et fracas, ils préféraient y participer.

Puis, comme s'il avait senti le désabusement de Julien, il s'adressa à tous mais en ne regardant que lui. Sahale signifiait « au-dessus » davantage dans le sens contemplatif de celui qui voit de plus haut le monde dans son ensemble, qui en a une vision globale, que celui qui domine de son piédestal. Et, dans un sourire, il ajouta que leurs prénoms chrétiens, bien qu'ils soient plus récents que les antiques noms provenant des tribus, avaient perdu leur signification depuis longtemps. Chacun se mit en quête de rechercher ce que son prénom signifiait, sans succès ou dans l'erreur la plus totale.

Un géologue était le consultant sur cette semaine parmi les roches rouges de l'ouest du Nevada. Marka, quant à lui, escaladerait les parois les plus abruptes.

Était-ce cet environnement minéral qui provoqua chez Julien des rêves plus précis, qui continuaient d'envahir toutes ses nuits, sans exception. Il avait constaté une progression dans ses songes. Ils étaient apparus au début du voyage, non, plus exactement dès le moment où il avait été engagé pour cette aventure. En fait, il s'en souvenait maintenant, lorsqu'il avait quitté sa mère.

Sa mère, comment réagissait elle à cet éloignement? Les

appels téléphoniques transatlantiques via satellite étaient espacés. La dernière communication datait d'il y a deux semaines. Sa voix avait changé. Se détachait elle enfin de la chair de sa chair? Ou bien, se morfondait elle dans d'affreuses pensées comme celle de ne plus jamais le revoir, du moins admettre qu'il y aurait dorénavant du temps et de l'espace entre eux?

Julien pensait à tout cela, se sentant un peu responsable, un brin coupable. D'un autre côté il fallait rompre ce cordon ombilical qui l'avait relié non pas neuf mois, mais une vingtaine d'années à sa génitrice.

Il ne se doutait pas qu'à six mille kilomètres de là, sa mère se desséchait comme une plante qu'on aurait oublié d'arroser pendant de longues vacances. Julien était toute sa vie. Si elle l'avait élevé, c'est lui qui lui avait servi de tuteur. Privée de sa présence, elle s'affaissait.

Les rêves se succédaient maintenant à une cadence régulière et le contenu devenait de plus en plus précis. Le cadre était toujours le même: un paysage de montagnes qu'il reconnaissait à chaque nuit. Un pré pentu longeant un torrent qui jouait sa partition de glougloutements, brassant une eau claire et limpide, rafraîchissant des étés brûlants, arrosant un champ de nivéoles mêlées de jonquilles au printemps suivies d'un tapis de campanules plus tard avant d'éclater en une ribambelle de raiponces, de centaurées ébouriffées, de linaigrettes effilochant leur cotons, l'arnica étalant ses soleils, des grappes de joubarbe, des tâches bleues de Véroniques, les orchis se dressant sur leur puissante tige, des gentianes exubérantes dépassant d'une bonne tête toutes les autres. Plus haut, à la lisière de la forêt sombre, un rang de digitales montait la garde agitant leurs cloches à la moindre brise.

Les cimes des sapins se teintaient de bleu, à l'automne ils se bardaient de pignes serrées. Le petit garçon grimpait alors jusqu'aux dernières branches, ce qui effrayait toujours Julien, mais le garçonnet ne voyait pas le vide sous lui, juste un grand amusement à gravir les branches, à sentir l'odeur de la résine sur ses mains, puis à dégringoler de branche en branche tel un petit singe facétieux. L'homme surveillait par-

dessous son large chapeau. Les images se faisaient plus précises. Les scènes se succédaient chaque nuit maintenant, apportant les détails de la vie champêtre.

L'homme qui ne montrait toujours pas son visage, fauchait l'herbe tendre au début de l'été, sciait les bûches à l'automne, exécutait mille et un jouets durant tout l'hiver dont l'enfant s'amusait sans se lasser.

La verticalité rencontrée dans ces canyons avait déclenché semblait-il de nouvelles scènes. Le décor n'était plus celui du chalet, de son pré coloré, de la forêt accueillante et du torrent pétillant. L'herbe ne demeurait qu'en plaques rases semblables à de la mousse, comme si les éléments l'avaient tassée, piétinée. Les cailloux régnaient en maîtres. C'était leur domaine. Du gravier crissant sous les chaussures montantes, jusqu'aux immenses blocs de gneiss disposés au bord des sentiers par un petit poucet géant.

Sur une paroi à peine inclinée, le petit garçon s'initiait à l'escalade. L'homme, torse nu, lui indiquait les bons gestes, les prises sûres. Puis, les nuits suivantes, l'inclinaison du rocher devenait plus vertical jusqu'à atteindre cet angle parfait qui convient aux amateurs de vide. Julien qui n'avait à son palmarès que le premier étage de la Tour Eiffel, ressortait de ces rêves étourdi, prit d'un vertige qui lui donnait la nausée dès le réveil.

Cependant les visages de l'homme et de sa femme demeuraient cachés comme si leur révélation allait perturber l'esprit de Julien. Chaque nouvel épisode de son rêve apportait des précisions, goutte à goutte égrené chaque nuit, comme un puzzle se construisant peu à peu mais dont la pièce maîtresse manquait, rendant l'ensemble fragile. Cette énigme l'épuisait alors que le contenu des rêves en lui-même respirait le bonheur de chaque instant. Une famille joyeuse et unie dans un cadre idyllique. Il ne manquait plus qu'un animal familier pour que le tableau soit complet.

Julien se rendait surtout compte que l'aventure qu'il vivait en vrai au quotidien alimentait ses songes comme si son corps avait une mémoire. Il avait beau chercher cependant, il ne trouvait aucun rapport, aucun lien avec ses scènes

montagneuses dans son enfance. Il était et avait toujours été un enfant des villes, de l'acier et du béton.

Gros plan sur un crotale qui dessine des arabesques dans un sable si fin qu'il est impossible d'en garder le moindre grain entre ses doigts. Liquide minéral. Juste quelques touffes d'herbe sèche, un cactus, des branches mortes qu'on dirait calcinées. Ça respire le désert. L'eau a déserté. Et pourtant les couleurs illuminent le désert minéral. Des concrétions bâties par l'eau et façonnées par le vent s'élèvent vers le ciel dans les tons ocre, cuivre, jaune sable, rouille. On découvre des galeries qui se faufilent entre ces murailles tortueuses. Ça resplendit de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il y a du vert émeraude, du bleu turquoise, des orangés ardents. Les parois semblent avoir été le théâtre de peintures rupestres, cependant la main et l'imagination de l'homme y sont totalement étrangères. Perché dans une anfractuosité située à mi hauteur d'une de ces parois, Marka découvre un four à cristaux. Vision magique de mille reflets brillants sous le projecteur de la caméra.

Les rochers rouges s'élèvent autour de Marka, la caméra reste un instant sur ses empreintes laissées dans le sable. Torse nu, les boucles de ses cheveux tombent négligemment sur ses épaules. Arrivé au pied de la falaise, il jauge la verticalité de l'itinéraire à suivre. Sahale se joint à lui. Spécialiste de la biodiversité rencontrée dans les anfractuosités des rochers, il explique, informe, commente. Les deux hommes se serrent la main d'une poigne ferme et abordent l'ascension mains nues, les orteils s'accrochant à la roche.

Un rapace prend son envol à deux mètres au dessus de leurs têtes. Les grimpeurs stoppent. Ils gravissent la paroi côte à côte, tout en discutant. Sahale commente le vol de cette espèce de faucon des falaises, rappelant son mode de vie, indiquant sa journée type, les efforts de quelques hommes pour protéger son environnement face à une majorité d'autres. L'ascension reprend plus verticale que jamais. Les gros plans succèdent aux plans larges indiquant la

progression des deux hommes, balayant ce paysage minéral, zoomant sur de nombreux détails.

Plusieurs fois Marka semble être sur le point de chuter, effet renforcé par de subtils mouvements de caméra, une bande son est utilisée également pour souligner l'émotion que doivent ressentir les téléspectateurs.

Une dernière traction des avant bras, un rétablissement sur une corniche, en réalité le sommet de cet éperon haut d'une bonne centaine de mètres, building de pierre s'élevant vers les nuages. L'effet est vertigineux. La caméra tourne autour des deux grimpeurs lorsque le générique défile. Clap de fin.

Toutes les caméras s'éteignent. Le lourd dispositif range ses accessoires, invisibles à l'objectif. L'hélicoptère s'éloigne. Une équipe démonte un échafaudage aussi périlleux que fut l'ascension des deux hommes. Des câbles parfaitement dissimulés sont enroulés, Marka et son guide lancent une corde de rappel grâce à laquelle ils ne mettent pas plus d'une minute à glisser au sol. Une fois encore l'excitation était à son comble, les images inoubliables, tout c'est exactement passé comme prévu.

Cette étape chez les amérindiens de la réserve apaisa les tensions qui s'étaient raidies entre Marka et Caroline. Depuis la Jamaïque, ils s'ignoraient consciencieusement, s'observant du coin d'un regard ironique pour Marka, chargé de reproches dans l'œil de Caroline. Au milieu de ces arches de rochers rouges comme un coucher de soleil, sur cette terre poussiéreuse, parmi ces hommes et ces femmes dont la sagesse n'avait d'équivalent que leur opportunisme, le couple avait négocié une trêve. Caroline se surpris même à sourire à Marka. Mais son esprit était déjà ailleurs, se projetant dans le futur proche d'après l'émission. Une fois rentrée à Paris, c'était décidé, elle le quitterait. Doublement. Elle ne voulait plus ni de son amour (l'aimait-il vraiment après tout?), ni de sa collaboration (là, elle en était certaine, il la regretterait). Mais personne n'est irremplaçable et lui revint en mémoire une phrase de bistrot entendue il y a quelques années: les cimetières sont remplis de gens irremplaçables. L'esprit

humain a cela de fabuleux qu'il est capable de cogiter dans les situations les plus touffues. Malgré des journées remplies de l'aube au crépuscule, de nouveaux problèmes surgissant à peine les difficultés précédentes résolues, Caroline gambergeait sur sa vie sentimentale. Marka avait été le premier, le seul qui ait compté. Avait-elle été aveugle? Son inexpérience l'avait-elle conduit dans les bras d'un égoïste doublé d'un manipulateur? Elle se rappelait leurs débuts. Marka n'était pas alors la star du petit écran, le héros hâlé arpentant le monde devant des caméras, mais il avait déjà cet appétit de la réussite dans le brillant de ses yeux, cette lueur d'ambition qui donne au regard une acuité et une intensité propre aux conquérants. Lorsqu'il regardait les gens ou les choses, il voyait au-delà, semblant considérer la personne comme une étape, une simple marche sur l'escalier de sa réussite. Cela, Caroline ne l'avait pas repéré tout de suite. Ces qualités qui étaient pour elle les plus gros défauts de la terre, étaient présentes en lui, en gestation, elles ne demandaient que l'étincelle des débuts pour s'affirmer pleinement. Ainsi Marka n'avait pas changé, il s'était métamorphosé comme la chenille devient papillon, comme une larve s'épanouit. Mais cet épanouissement n'était pas qu'intérieur, comme parfois la foi permet une plénitude de l'âme, il se développait sur le dos des autres. Caroline voyait clair maintenant. Marka se servait des autres pour parvenir à sa réussite personnelle, le but de son ambition secrète. Toute cette gentillesse, ces bons sentiments, son sourire éclatant sur les unes des magazines, son naturel à l'antenne, son franc-parler sans jamais choquer, ce côté cancre doué d'une intelligence supérieure, tout cela n'avait qu'un but: le dessein de devenir Quelqu'un. Le pouvoir, l'influence, l'argent. Ce désir d'être aimé qu'ont en commun tous les artistes, spécialement ceux qui se projettent sur le devant de la scène, acteurs et comédiens en première ligne, cette envie d'amour resterait à jamais insatisfaite. Au mieux il serait admiré, au pire envié, mais jamais aimé. On ne peut aimer qu'une personne qui le souhaite. Marka cherchait l'amour mais n'obtiendrait finalement que la reconnaissance, la célébrité. Il désirait plaire comme on

cherche à rejoindre un arc-en-ciel. L'amour ne se prend pas, il se donne. Et Caroline en était sûre, il valait mieux n'être aimé que d'une personne plutôt qu'adulé par des milliers. Marka s'en rendrait compte un jour, un jour lointain, tellement aveuglé par sa propre réussite, obnubilé par les succès qu'il ne manquerait pas de collectionner. Ce jour là, il se retrouverait seul, oublié de tous car rien n'est plus éphémère que la popularité, plus fugace que les triomphes, plus aléatoire que la réussite. Il serait devenu vieux davantage par ses rêves déçus que par la blancheur de ses cheveux ou les rides de son visage. Plus il atteindrait les sommets de la célébrité, plus la chute serait brutale. Sa vie serait alors derrière lui, encombrée de souvenirs et de regrets, une infinie nostalgie le rongerait petit à petit vers une mort qui ne le délivrerait même pas de ses désirs. Le supporterait-il? Ou bien, il succomberait à un accident banal, fauché en pleine gloire comme le cliché immortalisant le plongeur du haut de son plongeur, illuminé de soleil, les muscles saillants dans un mouvement admirable. Partir en pleine gloire, telle était le parcours idéal de ceux qui passent leur vie à chercher la gloire. Les risques qu'il prenait dans ses activités sportives autour du globe n'étaient-ils pas des provocations au destin? Marka ne savait-il pas au fond de lui tout ce que Caroline venait de découvrir? Et s'il projetait de finir en beauté, sous les feux des projecteurs, en pleine gloire, figé pour l'éternité dans son plus beau costume, celui de la jeunesse et de la vitalité?

Mais une chose échappait à Caroline. Elle ne connaissait pas son passé, pas plus que la foule qui l'admirait et les journalistes qui grattaient inlassablement à la recherche d'un quelconque indice pouvant déboucher sur un scoop, une révélation qui ferait vendre du papier. Tout était blindé. Personne ne pourrait découvrir quoique ce soit.

Marka se considère l'unique naufragé du navire de son enfance. Il n'a rien laissé derrière lui. Aucune rancœur, pas la moindre amertume. Sa vie a commencé il y a cinq ans à peine. Depuis, il ne voit que le futur. Son regard lointain qui plait tant aux femmes n'est que le désir de se projeter dans

l'avenir, de n'y être pas assez vite, comme s'il voulait mettre la plus grande distance entre lui et son passé. Comme s'il le fuyait.

Là où le monde entier ne voit qu'ambition, il ne s'agit que l'évasion d'un monde qu'il a désormais oublié. Tiré un trait sur son passé. Et personne comme témoin, à part des souvenirs enfouis au plus profond de son subconscient que seul un hypnotiseur ou un psychanalyste pourraient faire resurgir. Marka a emmaillotté son enfance dans un gros sac de jute, a bien lié l'ensemble et, lesté de la pierre de son oubli, il a jeté le tout au fond du marais le plus lugubre.

On ne peut pas parler d'enfance malheureuse, même si il avait rêvé d'autre chose pour ses jeunes années. Il ne l'a pas obtenu, alors coûte que coûte, devenu adulte, il s'acharne à réaliser ses rêves.

Ses parents. Qu'en dire? Un père absent, ne lui ayant pas exprimé plus de deux phrases, toujours les mêmes, dans un rire moqueur et noyé d'alcool. Car l'homme, incapable d'être père, se réfugia dans l'ivresse quotidienne. D'abord, des alcools forts, de qualité. Puis, licencié à cause de son vice, il se contenta de mauvaise vinasse, pour finir par boire seul, assis devant la petite table couverte d'une toile cirée sur laquelle s'étaient imprimés des ronds rouges, preuves du délit. Il ne sortait même plus rejoindre ses compagnons d'infortune au café du coin, dernier prétexte d'une vie sociale. La cirrhose le guettait, châtiment qu'il acceptait, résigné. Marka eut l'impression d'un lent suicide étalé sur quinze ans. Sa femme l'avait précédé quelques années plus tôt, victime d'un cancer rongant ses os comme les fondations d'une maison peuvent être corrodées par l'humidité. Elle eut l'avantage de ne pas être le témoin de l'ultime étape de la déchéance de son mari. Son mari? Marka ne se rappelait pas un seul geste de tendresse entre eux. Pas même une bise sur la joue, une caresse à peine effleurée, et cela va de soit, aucune parole affectueuse ou réconfortante. Ils s'étaient pourtant mariés devant le maire. Aux yeux de la société, leur union n'était pas une simple association si l'on ne pouvait parler d'amour. Pourtant même des associés se

parlent avec plus de gentillesse. Marka avait été conçu par hasard, dans une totale indifférence. Du moins c'est dans ces termes que son père en mentionnait l'origine. Avait-il existé de l'amour entre eux? Même le temps d'une étreinte poussée? Peut-on faire l'amour sans amour? Marka savait bien que oui. Pouvait-on élever un enfant sans amour? Par expérience, une nouvelle fois Marka savait bien que oui. L'élever, mais pas l'éduquer. Marka avait simplement grandi.

L'affection dont il avait été privé, il l'avait cherché non pas vers d'autres personnes, mais en se repliant sur son propre monde.

Il avait érigé une muraille, une barrière qui le protégeait de l'extérieur. Puisque il n'avait pas l'expérience de sentiments tendres, il pensait que cela n'existait pas, à la façon dont les enfants battus pensent que tous les enfants du monde le sont, même s'ils le taisent. Bien sûr, il avait rencontré des personnes ayant fait preuve de gentillesse envers lui. Mais il s'était convaincu que ce n'était pas sincère, qu'on attendait quelque chose en retour. Grandir dans ce désert de sentiments l'avait rendu plus fort, son esprit avait pris le contrôle de lui-même, laissant à son cœur le simple mécanisme de pompage vital. Il n'avait jamais prononcé les mots maman ou papa. Marka qui s'appelait encore Marc-Antoine simplement parce que ses parents étant aussi têtus qu'ils étaient dénués d'amour l'un envers l'autre, aucun n'avait abdiqué et, dans un geste de conciliation l'employé de mairie avait suggéré d'accoler les deux prénoms favoris. En plus cela sonnait bien comme il le faisait remarquer d'un vague geste de la main, les doigts fixant un point invisible au plafond. Les premières années, sa mère ne l'appela que Marc tandis que son père prenait bien soin de n'utiliser qu'Antoine quand il s'adressait à son fils. Mais bien vite, cette indifférence qui pourrissait entre eux s'étendit à l'enfant et aucun ne l'appela plus par son prénom, fut-il celui qu'il préférait. Le cancer emporta sa mère alors que Marc Antoine triomphait de la règle de trois. Son cœur n'étant qu'une machine, il ne fut pas distrait par ces élans qui détournent les enfants de la rigueur de l'école, qui pousse les adolescents vers d'improbables révolutions et qui entraîne les

adultes les plus raisonnables vers les pires folies. Il fut un bon élève, puis on crut à un surdoué. Un après midi de pluie, il dû remplir des feuilles de tests pendant deux heures. C'était un jeu drôlement amusant. Cependant, un austère psychologue affirma que Marka n'était pas plus intelligent que la moyenne, il s'était juste bien adapté au système scolaire et faisait preuve d'une grande motivation. Bref, un singe savant, rien de plus. Son père n'en comprit pas davantage et cela le rassura. Il ne voulait pas d'un enfant surdoué. Il n'acceptait pas qu'à huit ans, son fils puisse lui en remontrer. Il n'aurait pas supporté que sa propre chair soit moins méprisable que lui, qu'une fleur pousse sur un tas de fumier, tout comme il râlait sans arrêt envers les riches et les puissants, les détenteurs de la culture et de l'intelligence. Si les personnes brillantes dédaignent la médiocrité, il n'en est pas moins vrai que les minables les méprisent davantage en retour. Son père reprochait au monde entier les privilèges qu'il n'avait pu se procurer. Cependant, Marc Antoine, sans être un virtuose des méninges, apprenait, ingurgitait, absorbait. A défaut d'avoir une tête bien faite, il l'avait bien pleine. Cela compensait. Très vite, il n'éprouva plus que le dédain que lui inspirait son père, puis ce fut du mépris lorsqu'il découvrit que quelque chose d'autre existait de par le monde, enfin naquit l'arrogance.

Aucune révolte. Ses sentiments, il les gardaient pour lui, ne communiquant avec son père que par regards appuyés, regards suffisamment éloquents pour que chacun d'entre eux sache ce que l'autre pensait. Peut-être une rébellion aurait-elle éclaté si l'alcool n'avait envoyé son père au paradis des buveurs. Il avait à peine quinze ans. Il fut placé sous tutorat. Son monde intérieur était si vaste, si robuste, blindé de tous côtés qu'une force semblait le conduire à travers la rude vie qui l'attendait.

Il dut se débrouiller seul. Il savait faire. N'avait-il pas vécu toujours tout seul. Débarrassé de ses dernières entraves, il se lança dans la vie, sortant les dents comme un chien prêt à mordre. S'il avait toujours voulu fuir cette vie de moins, une existence en pointillés, entre parenthèses, un lien le reliait à

son père , à cette vie misérable, davantage une entrave qu'un cordon ombilical. Puisque la vie ne lui avait pas fait de cadeau, il n'allait pas lui en faire non plus.

Ses parents ne recevaient jamais personne, il allait multiplier les rencontres.

Il avait été un enfant solitaire, il deviendrait le centre de toutes les attentions, le nombril du monde.

Il n'avait jamais eu d'argent, il allait s'en gaver.

Il avait passé une enfance insignifiante, minuscule point dans la banalité d'une vie médiocre, il allait faire de sa vie un conte de fées.

Il changea d'apparence. S'habilla sport, mais chic, une élégance décontractée. Il envoya sa timidité aux orties, se cachant davantage derrière une attitude nonchalante, un brin ironique, à la limite de la provocation. Il jouait un rôle, tellement juste que tout le monde s'y laissait prendre. Il abandonna son air triste pour un sourire radieux offert à tous et surtout à toutes. Lui qui n'osait pas lever les yeux sur les gens, il allait les regarder bien droit dans les prunelles. Son humilité fut détruite par la conviction que son avenir allait devenir ce qu'il en ferait. Sûr de lui, il inspirerait confiance. Ajouté à une aisance en société, ses capacités de persuasion allaient vite porter ses fruits. Ses idées n'étaient pas essentiellement novatrices, son projet pas meilleur qu'un autre, mais ses intentions étaient claires, sans équivoque, son assurance rassurait. Il allait mettre le monde à genoux devant lui, l'acclamant comme un héros. Ce qui demeurerait un but irréalisable pour l'ensemble de la foule anonyme, juste un point sur l'horizon indiquant le chemin à suivre, un phare orientant les bateaux dans les passes difficiles, une chimère, un mirage inaccessible mais servant de boussole, cette lueur lointaine, ce guide devenait pour Marka plus qu'un repère, un lieu à atteindre. Il irait au bout de son ambition, au-delà de ses rêves de réussite. Là où la majorité s'arrête en chemin, il accélérerait, fonçant vers son accomplissement.

Il ne restait aucun témoin de cette parenthèse que fut son enfance. Plus de parents, pas de famille. Il ne s'était pas fait d'amis. Son existence terne et morose, il l'avait vécue seul,

pour lui-même. Il avait été transparent. Pas étonnant que personne ne se souvienne de ce petit garçon aux épaules tombantes, le regard éteint, la tête baissée, l'esprit noyé dans ses pensées. Encore moins de pouvoir faire le rapprochement avec ce jeune homme séduisant, à l'aise dans une tenue élégante et déagée, au contact facile, aux paroles sympathiques, aux idées originales. Une ambition dissimulée sous une envie d'aider son prochain, de rendre service à la communauté, d'œuvrer pour l'humanité toute entière.

Il s'était tout naturellement tournée vers les médias, notamment internet et la télévision, les nouvelles cathédrales du XXI^e siècle. S'il avait vécu il y a deux cents ans, il aurait parcouru les mers sur des trois mâts, serait devenu missionnaire ou colon. Aujourd'hui l'influence s'exerçait dans le marketing et la communication, les nouveaux guides d'une population toujours plus affamée de sensations. Marka avait l'impression que depuis les Dieux du stade de l'empire romain, la foule n'avait jamais été plus avide de spectacles grandiloquents. Le peuple avait besoin de pain et de jeux et plus le pain manquait, plus il se réfugiait dans les jeux. Du divertissement pur, même plus du rêve. Il aimait être choqué, outré, mais en redemandait encore. Des couples se déchirant, des poursuites policières, des attentats au bout du monde, des guerres, des famines, des catastrophes naturelles ou culturelles peu importe du moment que cela ce passe loin, très loin de son petit confort mais qu'on puisse le voir sur le petit écran qui, au fil des ans, était devenu aussi large qu'une baie vitrée. On ne laissait plus entrer la lumière du jour dans les appartements, mais un flot d'images outrancières venant du monde entier.

Marka avait eut l'idée d'allier les deux. Proposer du sensationnel, filmé au bout du monde.

Il s'était engagé plus qu'on ne l'avait embauché sur un tournage d'une émission de télé réalité. Très vite, il s'était fait remarquer par sa rapidité d'exécution, ses idées toujours opportunistes, sa bonne humeur et son dévouement à la production. On lui avait fait confiance et il avait décroché un contrat. Une émission sur les événements incroyables

survenant au bout du monde, qu'ils mettent en scène des hommes, des animaux ou les éléments naturels. Son aisance des contacts humains avaient fait merveille. Il était revenu avec des images chocs. Des plongeurs malgaches chutant dans l'eau transparente à la limite de la mort. Des glissements de terrain aussi spectaculaires qu'un fleuve de lave dévalant les pentes de la Soufrière. Des rites indonésiens qui faisaient passer les pires piercing pour de tendres caresses. Jusqu'à une tornade filmée au téléobjectif certes, mais particulièrement impressionnante. Ces images avaient fait le tour de la terre, propulsant Marka dans le firmament de la télévision moderne. S'étant pris au jeu, il n'avait espéré que parcourir le monde à nouveau. Il était resté trop longtemps enfermé en lui-même, coupé des autres. Désormais il déploierait ses ailes tout autour de la planète. Le monde ne serait pas assez grand. Ses succès ne le rassasieraient jamais. La plus vaste popularité effacerait-elle l'exclusion de son enfance?

Il avait alors eu l'idée de cette émission le mettant en scène, à mi chemin entre les explorateurs les plus intrépides et les sportifs stars d'aujourd'hui. Son terrain de jeu dépasserait de loin les simples limites d'un cours de tennis ou d'un terrain de football.

Restait à décider le directeur de la chaîne qui avait diffusé ses premiers reportages. Il n'était pas convaincu, pas tant par le projet que par le douloureux budget qui l'accompagnait. Marka proposa son projet à la concurrence. Mêmes poignées de main, même engouement, même refus poli devant la note présentée.

Marka était dans le milieu médiatique parisien comme un dauphin dans les eaux bleues de l'atlantique. On le vit dans toutes les soirées mondaines, il arpenta les nombreux cocktails, il se fraya un chemin dans l'affolante jungle des soirées organisées par la presse people, pour une quelconque association humanitaire, parrainées par un grand groupe de téléphonie pour lancer leur nouveau modèle de portable 3g-internet-gps. Il joua à merveille le rôle de l'aventurier des temps modernes, le baroudeur écolo d'une planète qui pouvait être sauvée, il suffisait d'en rapporter des images

chocs qui seraient le vecteur des idées à la mode, sans oublier de gonfler les comptes en banque des annonceurs qui se précipiteraient sur les larges espaces publicitaires offerts par le succès évident de l'émission. Tous ces pique assiettes étaient les actionnaires des plus grandes multinationales mais n'étaient pas ce qu'on peut appeler de généreux donateurs, parfaitement désintéressés. Il sut les convaincre, comme les casinos vous font croire que votre mise sera multipliée plusieurs fois. Il les persuada comme les conquistadors obtenaient le financement de leur tour du monde auprès des rois. Quelques mécènes jaugèrent l'aventurier et misèrent davantage qu'ils financèrent le projet. L'engouement de ce jeune aventurier pour ses propres exploits devait être rentable après tout, puisqu'il allait séduire les foules autant qu'il les avait séduit, eux.

Il avait ainsi auto financé son projet d'émission et allait le proposer gratuitement à la chaîne qui accepterait de lui reverser un pourcentage sur les plages publicitaires.

Ses trépidations l'avaient emmené au bout du monde. Les premières émissions crevèrent l'audimat, pertinemment lancées par d'efficaces spots de pub et d'alléchantes bandes annonces. La direction de la chaîne avait pris le train en marche, trop contente que, finalement, Marka leur ait proposé ces images.

Marka avait constitué son équipe, elle lui avait toujours été fidèle. Très vite, il avait compris que le meilleur moyen pour que des gens performants travaillent corps et âme pour vous était qu'ils vous admirent. Jean-Paul roulait sa bosse depuis des années, son curriculum épais comme une bible. Marka l'avait croisé dans la jungle Birmane lorsqu'il capturait des images sensationnelles. Ils s'étaient jaugés d'un rapide regard. Jean-Paul avait été bluffé par tant d'ambition, de dynamisme, de volonté. Marka aimait le calme monastique du baroudeur et surtout, il serait précieux pour obtenir ou se passer des autorisations obligatoires dans les trois quarts des pays visités. Une franche camaraderie était née. Jean-Paul suivrait, plus exactement précéderait Marka dans toutes ses pérégrinations, serait à ses côtés dans les pays les plus

hostiles. Il serait son sauf conduit.

Son caméraman le plus fidèle faisait des prises de vues spectaculaires. Il fixait sa caméra dans les endroits les plus improbables, sur la calandre d'une voiture lancée à pleine allure lors d'une course poursuite avec la police, au cou d'un félin traquant sa proie, au front d'un skieur échappant de justesse à une mortelle avalanche. Le côté casse-cou de Marka lui plut d'emblée.

D'autres avaient suivi. Marka embarquait son petit monde dans une virée internationale, accompagnée de la plus belle fille qu'il ait pu rencontrer. Il avait croisé Caroline lors d'un cocktail où il glanait quelques milliers de dollars pour boucler son budget.

Les journalistes à sensation commencèrent à s'intéresser à ce personnage dès que les courbes d'audience attinrent les sommets. Les plus intrépides furent incapables de déterrer la moindre information concernant l'enfance de Marka, à croire qu'il était né à quinze ans. Rien ne filtrait pour la simple raison qu'il n'y avait pas de témoins. Il aurait été l'unique rescapé d'un génocide que l'on aurait eu davantage de renseignements. Il n'y avait rien pourtant qui puisse passionner le plus avide des paparazzis. Juste des années ternes que Marka oubliait dans sa quête frénétique du succès et de la gloire. Il ne voulait plus qu'on lui remémore ces tristes années, certainement pas sur les pages glacées de journaux à scandales.

9/ 61,15 Nord; 149,40 Ouest - moins 12°

Les pérégrinations télévisuelles de l'équipe touchaient à leur fin. Quatre mois et plus de cinq mille kilomètres riches en rebondissements, des courbes d'audience aussi raides qu'une piste noire de ski, les annonceurs se frottant les mains. On ne parlait plus que de ça. Le succès démentiel les obligerait à reprendre le chemin de l'aventure spectaculaire l'année prochaine. Marka réfléchissait déjà à de nouveaux concepts. Caroline l'écoutait comme on lit les détails d'un contrat. Elle était décidée à rompre toute collaboration avec l'animateur vedette. Restait à savoir comment et quand le lui annoncer.

Au sein de l'équipe, des tensions avaient surgi. Marka avait dû remettre quelques techniciens à leur place, chose impensable il y a quelques semaines. Le groupe n'était plus uni. Un grain de sable s'était glissé dans cette belle mécanique que sont les rapports humains quand la confiance règne sans partage.

Marka remarquait que son charme n'opérait plus, mais c'était les dissensions véhiculés par Caroline qui étaient à l'origine de cette méfiance envers lui. On ne le suivait plus les yeux fermés. On ne lui accordait plus ce crédit de loyauté qui allait de soi quelques semaines auparavant. Bien sûr, Jean Paul lui maintenait son soutien, son amitié sans faille. Les collaborateurs les plus fidèles étaient les plus anciens. En revanche, il soupçonnait Caroline d'avoir mis le ver dans l'esprit des nouveaux. Ce Julien par exemple. Il n'avait jamais apprécié les premiers de la classe et celui-là, c'était un prototype. Il imaginait aisément un petit garçon bien propre sur lui, la coupe de cheveux où aucune mèche ne dépasse, toujours prêt à lever le doigt lorsque le professeur posait une question. Celui qui n'avait aucune rature sur ses cahiers, un jeune homme qui ne proférait aucune grossièreté, pas même un « merde » quand il se tapait sur les doigts. De toute façon,

ce genre d'individu ne sait pas bricoler. Il avait dû collectionner les diplômes comme on prend le train. Un as de l'informatique, tu parles! L'informatique pour Marka, c'était avant tout un moyen, pas une fin. De quoi s'amuser devant un jeu vidéo ultra violent ou un site de cul. Il n'imaginait pas qu'on puisse en faire un métier. Et pourtant ce Julien était un as. Il s'en était rapidement aperçu et n'avait pas à lui faire la moindre remontrance sur le plan professionnel. Tout de même, son air sournois ne lui plaisait pas. Trop lisse pour être honnête. Trop poli pour ne pas cacher des pensées polluées. Marka savait que les pires saloperies survenaient des costumes les mieux coupés, des cravates les mieux nouées, des manières les plus courtoises. N'avait-il pas remarqué que Julien traînait un peu trop avec Caroline? Non, il n'était pas jaloux. Plus maintenant. Caroline voulait le quitter. Hé bien, qu'elle se casse! Il n'avait plus besoin d'elle. Il n'allait pas se laisser mener par une nana tout de même, ce n'était pas son genre. Les intrigues, les divagations des filles très peu pour lui. Elle avait un joli cul, on ne peut pas lui enlever, mais les scènes qu'elle lui avait fait durant ce périple, c'était plus qu'il ne pouvait en tolérer, surtout la dernière devant toute son équipe. Elle avait semé le doute dans leur esprit, avait écorné son prestige à leurs yeux. Et il était persuadé que c'était ce jeune con qui lui avait monté le bourrichon. Il connaissait bien Caroline. Simple et dévouée. Jamais elle n'aurait osé s'opposer franchement à lui de cette façon. Elle y avait été poussée. Qu'il la saute! se dit Marka avec amertume. Mais qu'il arrête de pourrir son esprit avec ses fadaises de petit mec jaloux de ma réussite. Parce que ce n'était que ça, il en était sûr. Il avait déjà rencontré ce genre de gars aigri par leur petite vie minable, ne supportant pas qu'un autre, plus dégourdi, plus malin, plus habile ne reçoive les applaudissements qu'ils pensaient mériter. Non, ce n'était pas Marka qui était jaloux de Julien, mais tout juste le contraire. A la première occasion, à la première petite erreur, la moindre faute, il le remettrait à sa place, voire même dans le premier avion pour Paris. Qu'il rejoigne sa petite vie de sous fifre, grattant du papier ou tapotant sur son clavier en attendant

l'heure de la retraite en contemplant, admirant et enviant ceux qui avaient le monde dans leurs mains, les gagnants, les chefs, les patrons.

Voilà comment il voyait les choses. Il n'en était pas autrement. Il fallait de toute urgence recadrer l'équipe. L'émission n'était pas terminée. Il restait deux semaines très délicates dans les glaces de l'Alaska. Il fallait que le collectif soit soudé comme les joints d'une navette spatiale.

Paradoxalement, il régnait une ambiance décontractée à l'aéroport d'Anchorage. On était en plein mois de Mars. L'hiver n'avait pas abdiqué, et l'épaisse couche de neige tombée la veille n'avait pas été totalement dégagée sur le tarmac. Dès la sortie de l'aéroport, l'équipe avait improvisé une gigantesque partie de boules de neige, sous les yeux interloqués des passagers ahuris. Certains haussaient les épaules, d'autres souriaient, personne n'était indifférent à cette bande d'adultes redevenus des enfants. Même Marka s'était joint à la mêlée. Il avait un instant pensé à mettre un terme à ces ébats d'un autre âge et surtout d'un autre lieu. On devait tourner les premières séquences dans la journée. La diffusion quotidienne reprendrait le lendemain après la pause du week-end. Puis, il jugea que cette agitation de cour de récréation allait sûrement ressouder des liens qui ne tenaient qu'à se dénouer. Il ne fallait pas être un as du management pour comprendre qu'un simple match de football réunissait une équipe plus rapidement et plus fermement qu'un long exposé agrémenté de phrases persuasives. Les rires et les cris, le défoulement enfantin, le comportement espiègle allaient libérer tout le stress accumulé depuis le début de l'aventure. A plusieurs reprises, l'équipe c'était spontanément retrouvée dans des jeux, des activités ludiques et fougueuses, les délivrant des tensions qu'un tel périple provoque inmanquablement. Et c'était toujours collectivement que le groupe répondait à un déclencheur. Il suffisait qu'un seul plonge dans le lit d'une rivière aux eaux turquoises pour que l'instant suivant, tous s'ébrouent et pataugent dans d'incroyables remous aquatiques. Dès qu'une paire de techniciens s'empoignaient dans une lutte amicale, c'était

l'équipe entière qui se roulait dans l'herbe, haletant au milieu d'une cascade de fous rires. D'autres fois, les batailles improvisées se déclenchaient au moment où le stress devenait paralysant. Alors, tout devenait prétexte à l'amusement. Les feuilles géantes des plantes tropicales donnaient lieu à des ballets grandiloquents, les lianes qui pendaient de la cime des arbres les transformaient en Tarzan d'un jour, les renforcements des pyramides aztèques permettaient de vastes parties de cache-cache, tous les lieux d'eau étaient transformés en Aqualand. Lors de ces explosions énergiques, l'équipe de techniciens réputés, d'informaticiens compétants, de professionnels de la communication se transformait en la pire bande de garnements qu'on ait pu rencontrer.

La température allait encore chuter dès que l'on sortirait de la ville. Anchorage n'est pas, comme la majorité des gens le pense, la capitale de l'état de l'Alaska, mais c'est la localité la plus importante de ce bout de terre qui, au temps des glaciations, était relié au continent indo-européen. Le mont McKinley allait être le théâtre des différentes émissions de la semaine. Un banc de brumes le ceinturait donnant l'impression que la montagne s'emmitouflait d'une écharpe de nuages.

L'après midi n'avait pas entamé sa première heure et déjà, sous de telles latitudes, le soleil rasait l'horizon. Le décalage horaire permettrait une diffusion en direct au moment même où la lumière serait au maximum. Le reste du temps faisait davantage penser à un fort clair de lune. Ce manque de luminosité, après les éclats éblouissants du Mexique, les couchers de soleil du Nevada et la lumière vive de Californie allait certainement jouer sur l'humeur de la troupe. Marka savait que ces deux semaines seraient éprouvantes. Il redoutait davantage les réactions de son équipe que la rudesse des éléments. Et pourtant ça n'allait pas être une partie de plaisir, d'autant plus que la météo n'annonçait pas la clémence des cieux. Il était prévu de crapahuter sur les pentes du McKinley. On évoluerait sur des glaciers, évitant les crevasses fourbes, dans une clarté de fin du monde, par des températures largement négatives, avec certainement un

blizzard à décorner les bœufs. Ces conditions extrêmes allaient une fois de plus éprouver le psychisme de l'équipe.

Jean Paul avait pris des contacts en amont. Un trappeur, chercheur d'or à ses heures, serait leur guide. L'équipe rejoignit les deux hommes dans l'unique bar d'une minuscule localité qui embaumait le café et les viennoiseries. Le vieux juke-box chantait des airs nasillards empruntés à la musique country. Perdus dans le grand nord, on était bien sur le territoire américain. Des hommes aux allures de cowboys, chapeau rivé en permanence sur la tête, chemises à carreaux, un vieux jean qui n'avait jamais dû voir une machine à laver était attaché par une ceinture de cuir dont la boucle devait peser dans les deux kilos et d'où une paire de santiags crottées émergeaient.

Les habitués se retournèrent en voyant entrer l'équipe au complet. Sachant que tôt ou tard, les autochtones voudraient épancher leur curiosité, Marka s'avança, commanda de quoi tenir un siège et annonça une tournée générale. En cinq minutes à peine, l'équipe avait lié connaissance avec les occupants des lieux, dénombant le shérif local, deux bucherons qui se reconvertissaient dockers l'hiver, un pompiste, un employé de la société de forage pétrolière et quelques laissés pour compte d'une société où ceux qui s'arrêtent sont immédiatement évincés du circuit.

En une demi après midi, l'équipe en apprit davantage sur la région qu'en ayant entrepris une minutieuse enquête pendant six mois.

Julien sorti un moment, excédé par la fumée mêlée aux effluves de bourbon. Sur la terrasse, à l'abri du vent, il faisait presque doux. Il repensait à cette aventure extraordinaire. Si il y a six mois, quelqu'un lui avait annoncé le quart de ce qu'il avait vécu, il l'aurait pris pour un illuminé, ne lui accordant aucun crédit. Il repensa à sa mère si possessive. Comment traversait-elle ces semaines? Il ne l'avait pas eu au téléphone depuis leur départ du Nevada. Sa voix était faible, pleine de tristesse. Résignée. Lors de ses premiers appels, elle se lamentait de son absence mais pour faire bonne figure lui demandait de faire attention à lui, elle espérait qu'il voit de

beaux paysages. Julien filtrait la triste vérité, la réconfortant en lui mentant qu'il ne suivait pas les exploits de Marka qu'elle ne manquait sous aucun prétexte sur l'écran de sa petite télévision, prétextant que la logistique devait se situer en retrait, que les images diffusées étaient plus spectaculaires que la monotonie du quotidien. Elle le croyait qu'à moitié. Plus que les dangers qui le menaçaient, c'était son absence qui l'affectait. Elle avait toujours été présente, comblant le manque d'un père, faisant écran face à une réalité agressive et voilà que la seule personne qu'elle avait au monde l'avait abandonnée pour suivre une bande d'aventuriers casse-cou à l'autre bout du monde. Elle avait consacré sa vie à Julien, le protégeant, l'entourant de son amour, l'éduquant du mieux qu'elle pouvait. Maintenant, ces rôles allaient changer, c'est sûr. D'ici quelques années, vingt ans tout au plus, ce serait à lui de prendre soin d'elle. Serait-il là comme elle avait été présente? Ces longues semaines, ces interminables mois, elle n'avait cessé de ressasser ces idées qui germaient dans son cerveau, persuadée du terrible pressentiment qu'elle ne le reverrait jamais. Aux jérémiades des premiers appels téléphoniques s'était donc substitué un renoncement, un abandon de ses forces maternelles. Julien avait raccroché l'appareil, mesurant pour la première fois chaque mètre qui le séparait de sa mère. Il lui semblait la voir au loin, debout sur l'horizon, une silhouette qui s'était affaissée, minuscule, insignifiante. Elle allait disparaître.

Il sursauta. Caroline était à ses côtés. Depuis combien de temps?

Des rires gras et des éclats de voix provenaient de l'intérieur du saloon, atténués. Par-dessus l'écharpe de brume scintillaient des milliers d'étoiles. Julien sentait son cœur résonner dans son torse. Ce n'était plus le battement régulier, ordinaire, imperceptible, la pompe qui envoyait le carburant indispensable à la vie, à n'importe quelle vie. Non, ce soir, devant cette taverne, par moins dix, il était autre chose qu'une simple mécanique qui irriguait à chaque seconde la moindre cellule. Cette nuit, son cœur était un confident, un ami qui vous incitait à vous dépasser, un allié motivant qui

vous fait faire les choses les plus invraisemblables. Ce coup de pouce sans qui vous n'oseriez jamais, vous resteriez dans votre confort, dans votre petite vie tranquille. Par ses coups de boutoir, il était ce collègue qui vous pousse sur la scène, devant le micro, faisant face au public. Par ses martèlements, il impulsait les ultimes forces au grand sportif lui permettant de battre des records, de se surpasser pour être le meilleur. De ses chocs, il faisait jaillir l'audace propre aux fonceurs, à ceux qui dirigent leur vie sans jamais donner l'impression que les éléments ont une emprise sur leurs décisions. Une franche détermination inondait tout son être. L'adrénaline cardiaque injectait des endorphines qui euphorisaient son cerveau, le déconnectant de toute réalité. Il ne sentait plus le froid ni la fatigue, il planait loin au dessus de sa petite vie étriquée, de son existence secondaire, serrée, étranglée. C'était une libération après une longue captivité, prisonnier de ses propres limites, un lever de soleil succédant à une nuit de vingt ans.

Il se tourna vers elle comme un automate. Son cerveau avait abdiqué, seul son cœur vigoureux commandait à ses actes. Sa tête s'avança. Il vit dans les yeux de Caroline un infime étonnement, à peine un réflexe. Inexorablement, le mouvement continuait. Ses lèvres furent si près qu'à peine il sentit son haleine s'échapper, elles effleuraient les siennes. Plus aucune pensée n'était élaborée. Les images, les sensations venaient en vrac, désorganisées. Son cerveau était en veille, seuls ses sens fonctionnaient, décuplés, affermis, renforcés. Il n'avait jamais rien ressenti de tel, si précisément, avec autant de finesse, si net que les contours semblaient être soulignés. Il percevait chaque infime détail. Son odorat s'était développé à un point qu'il n'aurait jamais imaginé. Lui parvenait toutes les subtilités environnantes, l'odeur de friture et de bière provenant de l'intérieur du bar, un relent de bio carburant venant de la rue, l'odeur du grand froid faisant frémir ses narines, et par-dessus tout ça, le parfum de Caroline qui enveloppait tout, comme un vernis sublimant chaque détail. Il dissociait chaque molécule entrant dans l'élaboration de l'effluve. Il aurait pu, là par cette nuit

polaire, le recomposer à l'aide de ses éléments simples.

Il entendait chaque frisson que faisait naître la brise légère, imperceptible au commun des mortels. Le gémissement de poutres mal jointes sous le toit. Le grincement lointain d'un pick-up, jusqu'aux aboiements de chiens qui s'évanouissaient dans la nuit, le hurlement des loups, le ronflement des ours blancs. Il sentait, il entendait le monde.

Ses bras entouraient la taille de Caroline et il lui semblait que chaque terminaison nerveuse s'échappait de sa peau pour explorer à vif l'univers entier qui se résumait au corps chaud de Caroline. Il percevait la douceur de sa peau même au travers d'une épaisse doudoune spécial grands froids. L'extrémité de ses doigts palpaient le moindre indice. Son visage, ses lèvres, sa langue, ressentaient la plus microscopique sensation. L'influx nerveux était une ligne à haute tension qui bombardait son être de millions de perceptions délicates et diverses.

Lorsque leurs langues se marièrent, il connut les finesses et les délicatesses propres au meilleur des festins. Il se délectait de ces succulences mieux que lors de la dégustation des mets les plus raffinés. Il goûtait au nectar suprême, s'enivrait des plus grand crus jamais vendangés. Et cette ivresse décuplait alors ses sensations qui furent universelles, illimitées, éternelles. Cet instant se gravait au fer rouge sur l'argile de sa mémoire. Ses yeux s'étaient fermés pour mieux voir. Il observait la terre depuis l'espace. Et ce n'était pas simplement une boule bleue striée de nuages immaculés. Il discernait chaque homme, chaque femme. Tout ce monde grouillait sous ses yeux. Six milliards de détails aperçus sans la moindre difficulté. Il était au cœur des villages africains, dans la chaleur du désert parmi les touaregs, au milieu de la bousculade sur la cinquième avenue, partageait la souffrance des réfugiés, des otages, des persécutés, se délectait du bonheur des peuplades primitives, frissonnait avec les Inuits, nageait en compagnie des dauphins, courait entre les lions, volait vers de grandes migrations, puis allait même rencontrer les fourmis dans leur labeur incessant.

Il rouvrit les yeux.

Caroline remplaça instantanément toutes ces visions éclatantes, son visage se substitua au monde entier et il su, à ce moment, qu'elle recelait toutes les beautés du monde. Toutes les joies. Les peines aussi. Il eut envie de dire une phrase, un mot. Rien ne franchit ses lèvres encore engourdies du long baiser.

- Je ne meurs pas encore de froid dit elle simplement, mais si nous rentrions?

Caroline était troublée. Jamais elle n'aurait cru possible d'avoir des sentiments qui ne soient une forme ou une autre d'amitié pour un homme. Il y a quelques semaines à peine, elle n'imaginait sa vie qu'avec Marka. Il l'avait révélée, elle le suivrait jusqu'au bout du monde malgré les tempêtes, jusqu'au terme de sa vie. On est rempli de bonnes résolutions lorsqu'on admire l'homme qu'on aime. Il n'avait pas fallu la moitié d'une année pour que ses sentiments changent, évoluent, se transforment. Ce périple où, à plusieurs reprises ils avaient mis leur vie en danger, avait été un révélateur. Chacun s'était découvert, avait laissé apparaître son vrai profil, son vrai visage. Les faux semblants s'étaient évanouis. Les images construites avaient volé en éclat. Les carapaces sociales n'existaient plus. Leur vraie personnalité avait émergée dans ces conditions si particulières, où l'on ne peut pas mentir, ni aux autres, ni à soi même. Comme un accouchement, une naissance, leur personnalité avait muée, s'était débarrassée des excès de politesse, s'était mise à nu.

Dans des circonstances extrêmes, on ne peut plus tricher avec la vie, avec les autres. Dans ces moments essentiels, cruciaux, vitaux, le spontané reprend ses droits comme l'aveu de sa vraie nature. Malgré une évolution d'une paire de millions d'années, nous restons des animaux, juste capables de faire semblant dans le confort. Grattez un peu le vernis et la carapace se fissure, révélant l'état brut, d'un seul bloc.

Non, elle ne pouvait être amoureuse. Pas de Julien. Elle se souvient de sa première impression lorsqu'elle l'avait rencontré lors de l'entretien. Il y avait eu quelque chose. Indéfinissable. Du moins, elle ne pouvait l'expliquer. Malgré ses diplômes, son talent, jamais elle ne l'aurait engagé si elle

n'avait décelé quelque chose de plus. Mais quoi? Avait-elle eu un coup de foudre à ce moment là? Impossible. Elle était cependant certaine qu'elle avait engagé Julien davantage pour elle que pour la performance de l'équipe. Par chance, Julien s'était révélé un bon élément, un peu solitaire au début, mais il s'était intégré par la force des choses. Très vite, cette indépendance l'avait rendu autonome. L'expédition ne pouvait être une colonie de vacances, chacun devait être opérationnel. Marka ne lui avait-il pas confié sa satisfaction à propos de ce nouvel élément? Même les pensées relatives à Julien la ramenaient illico à penser à Marka. L'aimait-elle encore? Pas sûr, mais elle mettrait alors des mois, voire des années à s'en défaire.

Julien était si différent. Le négatif du globe trotteur musclé et bronzé. Nul doute que Julien avait atteint son cœur. Pas directement, non, mais en empruntant des sentiers détournés, en effectuant des circonvolutions toujours plus proches, plus serrées, comme un prédateur guettant sa proie. Elle n'avait rien vu venir. Était-ce sa manière de séduire? Ou bien n'y avait-il simplement pas de séduction du tout, pas de préméditation. Les choses en étaient arrivées là comme souvent, sans volonté nette, aucune détermination franche, laissant les coïncidences jouer leur jeu du hasard. Et de l'amour? N'allait-elle pas trop vite? Un simple baiser ne voulait rien dire du tout. En même temps, cela résumait tant de choses. Il y a davantage dans un baiser que dans toute une nuit d'amour, de sexe. Julien avait été là, tout simplement. Marka avait d'autres ambitions. Elle le lui avait même reproché devant témoins. Il se servait d'elle. S'était servi d'elle comme il aimait utiliser les gens qui croisaient son chemin. Il n'allait pas tarder à la lâcher, l'abandonner comme on change de bus lorsque celui-ci ne va pas dans la direction souhaitée. Il fallait qu'elle ait la force de le quitter avant que ce ne soit lui qui la quitte.

Julien n'avait pas les qualités de Marka. Mais il en avait d'autres. Plus discrètes, moins voyantes. Peut-être plus profondes aussi. Il faisait partie des hommes que l'on apprend à connaître, qu'on aime au fur et à mesure que l'on

découvre leurs qualités cachées. Marka, on l'aime d'emblée, sans se poser de questions, sans réfléchir comme elle est en train de le faire dans cette salle d'où lui proviennent les bruits comme atténués par une épaisse cloison, un rempart qu'elle s'est construit elle-même.

Par chance, personne ne fait attention à elle. Personne, sauf Julien. Il est assis sur les marches du grand escalier comme on n'en voit plus que dans les tripots des mauvais westerns. Il la regarde intensément. Jamais un homme ne l'avait scruté de cette façon. Sans aucun voyeurisme, sans cette lueur de prédateur mais avec une tendresse et un dévouement que seuls certains chiens peuvent montrer dans les moments tristes. Ses yeux lui parlent. Ils lui disent les plus beaux mots d'amour qu'elle n'ait jamais entendus. Elle sourit. Il sourit en retour. Un dialogue muet s'installe parmi le brouhaha ambiant. Parfois on se sent immensément seul au milieu de la plus dense des foules. Là, ils sont ensemble, seuls au milieu de l'agitation alcoolisée et pourtant unis par un fil invisible, incassable.

Julien avait suivi Caroline comme un avion se laisse guider par le radar de la tour de contrôle. Ils étaient rentrés et personne ne les avait remarqué. Eux n'avaient ni vu ni entendu quoique ce soit. Elle s'était laissée tomber sur une chaise à proximité de Marka. Lui avait préféré s'éloigner un peu, choisissant les premières marches de l'escalier branlant. Il se repassait le film de la soirée encore et encore, passant au ralenti les délicieuses et irréelles minutes, n'étaient ce pas tout simplement des secondes. Des secondes qui avaient valeur d'éternité. Jamais il n'aurait cru. Il n'en revenait pas de son audace. Elle ne l'avait pas repoussé. Elle s'était abandonnée. Était-ce de l'amour pour lui, ou une vengeance envers Marka?

Avait-elle des sentiments à son égard ou n'avait-elle plus de sentiments du tout, vidée de toute sensation, comme un voilier privé de gouvernail, entraîné dans toutes les directions au gré des vents. Toutes les hypothèses étaient valables. Il aimerait croire que...

Au travers de la salle enfumée, elle lui jetait des regards qui

étaient plus éloquents que les paroles les mieux choisies. Alors Julien se mit à espérer, à se projeter dans un avenir proche, radieux et sans soucis, bercé d'un amour naissant. Deux secondes plus tard, un doute l'assaillait. Trop de choses les séparaient. Leur histoire, leur caractère, leurs envies, leurs désirs. Et puis comment Marka réagirait-il? N'avait-il pas montré des signes belliqueux depuis le départ de Rio?

Elle lui avait accordé un baiser. Certes. Mais serait-il capable de rejouer la scène demain? Son culot s'évanouirait au moindre obstacle. Serait-elle aussi disponible demain? Qu'arriverait-il, demain?

Il se leva, salua d'un geste de la main la compagnie, appuya son regard dans les yeux de Caroline, puis regagna sa chambre.

Il s'endormit aussitôt. Toutes ses pensées le quittèrent, comme si son esprit avait abdiqué, renoncé au bonheur, sacrifié les jours heureux.

Le soleil jaillit derrière les aiguilles acérées, comme des dents de scie bien affûtées. Le paysage semble s'illuminer de mille détails. Des combes restées dans l'ombre nocturne révèlent leurs secrets. Les couleurs changent, les contrastes s'amplifient le temps que l'astre ait atteint une certaine hauteur dans un ciel débarrassé de tout nuage. Quelques pans de brumes s'évanouissent en tentant de gravir les pentes. Les premiers vols d'oiseaux fendent les cieux. Un chamois cabriole sur l'horizon, bientôt rejoint par toute sa famille. D'un terrier dissimulé par une énorme dalle, madame marmotte montre la pointe de son museau. Sur ses gardes, elle inspecte les environs, levant la tête à la recherche du vol circulaire de l'aigle. Elle s'avance, à découvert. Un bruit attire son attention. Elle se retourne et aperçoit les gesticulations de deux humains sur la paroi juste en face, au dessus du pierrier où elle aime chauffer au soleil son épaisse fourrure. Ils sont visiblement bien occupés à leur affaire, il n'y a aucun danger et ce n'est pas la peine de sonner l'alarme, d'autant que ses sœurs sont encore au fond du terrier.

Les gestes des deux hommes sont rapides et précis. L'homme

en tête de cordée fait deux fois la hauteur de son fils. Il gravit une demi longueur de corde, puis s'immobilise, indiquant d'une voix claire et puissante ses instructions, des conseils d'escalade, des recommandations sur les bonnes prises, les gestes techniques à effectuer. Le garçonnet apprend vite. Sa respiration s'accélère.

- Souffle. Respire lentement. Décontracte toi. Ton corps doit reposer essentiellement sur tes pieds. Prends confiance. Tes mains ne doivent que guider ton ascension. Ne reste pas collé à la paroi. Crée un espace entre toi et la roche, c'est ton univers, tu peux évoluer comme tu l'entends à l'intérieur, il t'appartient.

Le gamin souffle, reprend confiance, étend son bras gauche, ses doigts fins attrapent une infime prise, la traction est souple, le corps entier s'élève au dessus du vide. Ses pieds sont stables.

Encouragé par son père, il progresse. La corde, symbole de la confiance, véritable cordon ombilical paternel, se tend davantage. Le passage est ardu. L'homme sait à l'avance que son fils ne passera pas. Pas encore assez de précision dans le geste, de force dans les doigts, la technique doit être parfaitement maîtrisée sur cette partie presque lisse. Les progrès sont l'addition de la mise en place de conseils mais aussi (surtout) d'échecs surmontés.

L'enfant ne « sent » pas encore tout à fait la voie. Il ne renonce pas pour autant. Il lève la tête à la recherche d'une aide dans l'attitude de son père, sa silhouette se découpant en ombre chinoise sur un ciel bleuissant à chaque minute un peu plus. La voix s'est tue. Le gamin sait qu'il ne doit se fier qu'à son propre instinct dorénavant. Il doit apprendre à découvrir par lui-même la faille, la faiblesse du rocher. Un peu à droite, une fissure. Il tente d'y glisser un doigt. Ca ne suffira pas. Deux doigts. Il a l'impression que cette fente est la gueule d'un tigre affamé et qu'il y loge ses doigts sans peur. Sa main droite pousse sur le rocher. Son genou gauche se plie à angle droit. La prise semble bonne. Il soulève sa jambe droite, ne sachant encore où il va la placer.

Une secousse irradie tout son corps, de la pointe des pieds au

sommet de son crane. Un choc comme s'il avait reçu la foudre. Ca fait de l'électricité dans le bout de ses doigts. Il cogne deux fois contre la paroi. Il entend son père demander si ça va. Il reste quelques secondes comme ça, simplement suspendu, pieds et mains dans le vide.

- Oui finit-il par répondre, puis il reprend sa position face au roc. Il tente un nouvel essai, un peu plus à gauche. Il s'élève à peine. Son pied dérape à nouveau. Il s'attend à ressentir à nouveau cette secousse jusque dans ses os. Pas de choc, il a l'impression de voler. S'élever dans les airs, comme s'il était héliotreuillé.

Ses mains s'accrochent à la corde. Il est dans un ascenseur en plein air. Rejoint son père. S'assoit sur la vire. Son père lui tend un carré de chocolat dans un grand sourire. Il se sent un peu honteux de n'avoir pas réussi ce passage sans l'aide matérielle de son père, simplement soulevé grâce à la corde tirée d'une poigne de fer.

- Tu y étais presque à ta première tentative. Tu as levé la jambe gauche et c'était la seule erreur. Ensuite, tu n'étais plus aussi calme. Tu as voulu précipiter les choses. Tu choisis un mauvais passage. Tes gestes étaient trop précipités. Après une erreur, tu dois apprendre à reprendre ton calme, oublier le danger et essayer une nouvelle tentative, encore plus tranquille qu'auparavant. C'est la clé de la réussite. Il pose sa large main sur son épaule d'enfant et ajoute

- C'est bien. Je suis très fier de toi.

L'enfant lève la tête vers le visage de son père. Son sourire est plein de chaleur dans cette matinée glaciale. Son nez franc le rassure. Sous le rebord du chapeau percent deux yeux pénétrant. Son regard est rempli de bienveillance, une douceur dépourvue de cette mièvrerie avec laquelle souvent on s'adresse aux enfants. D'un geste ample, il retire son chapeau et s'éponge le front. Des boucles de cheveux s'étalent à la lumière du soleil matinal.

Puis tout s'efface.

Julien ouvre les yeux.

Encore ce rêve, comme un feuilleton à épisodes. Pourtant cette fois, il est prêt du dénouement.

Il connaît ce sourire. Ce regard ne lui est pas étranger. Il lui semble qu'il est enfoui au plus profond de lui, comme des ossements recouverts de terre que les archéologues déblayent patiemment.

Julien passe toute la matinée à essayer de se remémorer des détails de son enfance et s'aperçoit qu'une zone d'ombre, un trou noir existe sur ses premières années. Il ne s'en était jamais soucié jusqu'ici. Une absence de souvenir. Un voile. Comme la lumière ne peut émerger des premiers instants après le Big bang. Il ne se souvient pas d'avoir vécu un seul jour à la montagne. Pourquoi ce cadre? Qui sont ces gens? Un couple où il aurait passé des vacances oubliées? Ou simplement de vagues souvenirs d'un feuilleton télévisé qui l'aurait marqué et qui, au gré de cette expédition, feraient surface du fond de sa mémoire et se substituerait à sa propre enfance?

Perdu dans toutes ses interrogations, il fonctionne au radar. L'équipe n'est pas encore réveillée. Les frasques de la veille ont laissés des empreintes sur les visages fermés, dans les regards vides et au creux des articulations raides et des muscles ankylosés. La nuit fut courte.

L'équipe prend place dans d'immenses 4x4 dont les pneus crissent sur la route tapissée de neige gelée. Marka bougonne. Pas de lumière ce matin, du moins à cette altitude. L'écharpe de brume qui entourait le McKinley s'est répandue sur la côte. Il faudra atteindre deux mille mètres pour profiter du soleil. Ils n'auront pas le temps d'y être avant ce soir, les conditions de circulation étant particulièrement difficiles. La prudence est de mise. Il ne reste que deux semaines de tournage, à peine dix jours de diffusion. On pense déjà à la saison prochaine. Marka est enthousiaste pour un périple en Afrique. Traverser tout le continent. Proposer une aventure plus humaine, plus proche des gens et de la nature. Un retour aux fondamentaux. Bien sûr le côté sportif sera présent, mais dans un but plus humanitaire. Il se sent des airs de bon samaritain. La mollesse de l'équipe l'agace un peu ce matin, mais il n'ose pas élever le ton, trop content qu'ils aient retrouvé une authentique harmonie hier. Ce sont les

dommages à endurer pour que la fin de l'aventure se déroule au mieux. Une journée de perdue pour dix de gagnées. Cela vaut le pari. Cependant, cette lenteur, cet engourdissement, cette somnolence les prive d'une célérité sans laquelle il est impossible d'atteindre les pentes du McKinley. On va être obligé de tourner dans les brumes côtières. Marka espère que les orques vont se montrer, juste consolation de l'absence de lumière. Le pacifique est étonnamment calme. Les vagues inexistantes. Une mer d'huile. Pas question de plonger par ce froid. Pourtant Marka ne résiste pas. Il faut un peu d'adrénaline au téléspectateur annonce-t-il.

- C'est pas cette brume affligée et ce lac indolent qui vont enthousiasmer la ménagère de moins de cinquante ans. Les gens n'allument pas leur téléviseur pour voir un gugusse se trémousser au bord d'un étang en Creuse.

Les Dieux sont avec Marka. La plongée dans les eaux glaciales se passe bien et une demi douzaine d'orques fendent les flots immobiles au large. Discrètement, une équipe réduite (Marka et deux cadres) se lance à leur poursuite. Les risques encourus sont à la hauteur de la rage de Marka envers cette journée perdue. Il pilote lui-même le mini hors bord. Se rapproche un peu trop des mammifères colossaux. Plusieurs tonnes se déplaçant somme toute assez vite. Le moindre écart et la minuscule embarcation chavire. Dans une eau à deux degrés et aussi loin du reste de l'équipe, c'est de la folie. Marka, sourd aux recommandations des deux caméramans, se rapproche. Les remous provoqués par les mastodontes déclenchent une succession de montagnes russes. A chaque plongeon, une vague recouvre la barque. Marka insiste. Ça filme. L'équipage est maintenant au milieu des titans. On discerne facilement les coquilles des crustacés collés aux flancs des animaux marins. Des gros plans sur les yeux immenses de ces extravagances n'ayant rien à envier à l'embonpoint des dinosaures. Leur regard est curieux et triste à la fois. Curieux de ces lilliputiens qui osent venir se frotter à eux pour la première fois, oubliant qu'une simple gifle de leur nageoire suffirait à les envoyer définitivement par le fond. Triste d'avoir compris qu'ils sont les représentants de

cette espèce avide et ambitieuse, bien décidée à anéantir le monde et souiller les mers. Marka avait déjà aperçu cette même résignation dans l'œil des éléphants, emplis d'une sagesse que l'homme n'atteindra jamais.

Plusieurs fois, le canot perd l'équilibre. Marka manœuvre en vrai professionnel de la mer. On dirait qu'il a fait ça toute sa vie. Aussi à l'aise sur les flots qu'en pleine jungle, pas plus affecté qu'au milieu du désert le plus aride. A peine apeuré davantage que parmi les serpents les plus venimeux, les félins les plus intrépides. Emu par cette rencontre mais nullement inquiet des conditions subies. Son calme étonne davantage ses deux collègues que le danger permanent qui les entoure.

Lentement, Marka laisse s'éloigner le groupe d'orques vers le grand large. Soulagement. Relâchement. Apaisement.

Le petit bateau rentre lentement. Décompression.

Sur le quai, la troupe toute emmitouflée piétine pour se réchauffer.

Marka est accueilli une fois de plus comme s'il avait combattu les Dieux. Dans l'euphorie ambiante, on décide d'avancer vers le McKinley alors que le jour s'éteint comme une chandelle humide. Un crachin glacé semble rester en suspension dans l'air, ajoutant l'humidité à la froidure.

Le chauffage poussé au maximum, l'équipe roule au pas, traversant la nuit noire. Bientôt, les gouttelettes se transforment en minuscules flocons de neige et de glace. Sur les vitres et le pare-brise, c'est comme des millions de têtes d'épingles qui se versent dans un petit bruit de comptine.

La progression est lente. La route damée de neige s'élève doucement. Au loin, on distingue d'étranges lueurs. Est-on sur la bonne route? Normalement, les reflets d'Anchorage devraient se trouver derrière nous. Dernier virage. Des projecteurs traversent le rideau de grésil, envoyant des clartés jaunes et oranges dans le ciel comblé de brumes. La première impression est celle de mineurs s'activant au fond d'un gisement, les nuages formant un toit plus consistant qu'une épaisse couche géologique. Des feux clignotants illuminent la scène comme celle d'un crime. L'équipe s'approche. Marka descend du 4x4. Un homme vêtu comme un astronaute

débarquant sur Mars s'exprime à l'aide de gestes amples. Marka revient en courant. Lorsqu'il parle, un nuage de vapeur s'échappe de ses lèvres.

- Un simple accident. Enfin, ici, rien n'est simple.

Il remonte dans le véhicule. Le convoi dépasse l'homme en tenue d'homme de l'espace dont les bras disent d'avancer mais d'être prudent. Dix mètres plus loin, une dépanneuse entièrement couverte de givre tire un gros câble. Un second spationaute leur fait signe de stopper durant la manœuvre. Cela semble durer des heures. Enfin, une carcasse non identifiable gît au bout du câble.

Quatre hommes surgissent du ravin, harnachés tels des alpinistes surgissant du néant. L'homme à la tenue de cosmonaute s'avance vers eux. Ils échangent quelques nuages de fumée buccale, puis il se dirige droit vers le 4x4 de Marka. Celui-ci baisse la vitre, laissant pénétrer un souffle glacial. Il leur demande de patienter encore quelques minutes, le temps d'enlever le câble et de dégager provisoirement la route. Il demande comme si cela allait de soi ce qu'ils viennent faire par ici, la nuit venue et dans un début de tempête. Marka remarque alors seulement la tenue d'officier de police sous la combinaison anti froid. Deux techniciens ont quitté le seconde véhicule et se dirigent vers eux. Le brouillard masque tout et ne laisse percer que les feux clignotants des engins qui se répercutent comme des échos de lumière dans la nuit mordante. L'officier de police demande davantage de renseignements qu'il n'en donne, par pure routine.

Son walkie-talkie grésille, quelques mots inaudibles s'échappent du minuscule haut parleur. Lui a saisi. Il leur demande de circuler à nouveau et surtout d'être très prudent. Le convoi repart au pas. La carcasse sauvée du ravin git sur le bas côté. Déjà les scies envoient des gerbes d'étincelles. Stoppent. Un gaillard débloque la portière. C'est Caroline qui reconnaît le visage entraperçu dans un éclat de lumière orangée. Le 4x4 de Marka est loin devant, on n'aperçoit même plus les puissants feux arrières.

Caroline pousse un cri, autant pour faire stopper Stéphane que pour exprimer son émotion. Cela n'a duré qu'une infime

partie de ce que l'on appelle une seconde. Dorénavant, le temps n'a plus la même valeur. Depuis l'atterrissage sur l'aéroport de Rio, chaque minute était comptée, le planning serré, le timing précis. Maintenant, les aiguilles des montres et des horloges ont cessé de tourner avec leur régularité de métronome, elles virevoltent en tous sens, comme une boussole qui peine à trouver le nord.

La plupart sont incapables de dire comment ils sont arrivés là, assis sur des bancs inconfortables, dans un hall ébloui de lumière blanche, presque bleutée. Aucun souvenir de ce qui s'est passé entre ce moment irréel au milieu de la tempête de neige, baignés de brumes, entourés de brouillard, ces lumières des secours transperçant la nuit mortelle. Comment ont-ils pu rejoindre les urgences de l'hôpital municipal d'Anchorage où ils attendent une sentence vitale comme on attend l'issue d'un procès dans le hall d'un tribunal de grande instance.

Marka est méconnaissable. Le visage fermé. Les yeux abattus. Le front plissé. La tête penchée sur ses genoux servant de support à ses bras d'où pendent deux mains inanimées. De temps à autre, il relève juste un sourcil, accentuant les plis de son front. La lumière intense creuse des rides inexistantes une heure auparavant. On dirait même qu'il a mis quelques cheveux blancs parmi sa tignasse de baroudeur intrépide. C'est un fantôme avachi sur un banc froid.

Les autres techniciens ne valent guère mieux. Une vraie galerie de postures affligées, accablées, mortifiées. Caroline ressemble à ces candidats lors de jeux télévisés qui semblent sonder leur cerveau stressé à la recherche de la bonne réponse. Julien semble le plus lucide. Il remarque l'équipe abattue et ne peut s'empêcher d'y voir la déception et le renoncement propres aux fins de matchs perdus lorsque les joueurs rentrent aux vestiaires la tête basse, ressassant mille et une pensées et qu'aucune ne vient reconforter.

Il est à peine deux heures du matin lorsqu'un homme traîne ses pas vers eux. Tout dans sa démarche indique la mauvaise

nouvelle qu'il vient leur annoncer.

Les mots semblent être jetés en vrac, sortis de phrases que le chirurgien prononce pourtant. Chacun percute un mot ou un autre.

Lésions irréversibles. Multiples fractures. Hémorragie. Faible pouls. Forte fièvre. Mince espoir. Ultime tentative. Tout essayé. Rien pu faire.

Et chacun entend le mot qu'il ne prononce pas: condoléances.

Jean-Paul était parti en début d'après midi afin d'organiser ce qui serait le camp de base, sur les flancs du McKinley. On ne saura jamais ce qui s'est produit sur cette route givrée, verglacée. Un instant d'inattention, chercher quelque chose dans la boîte à gants, utiliser son téléphone cellulaire. Peu importe. Le robuste 4x4 verse alors dans le ravin démantibulant Jean-Paul comme dans une machine à laver. Visiblement, il n'avait pas bouclé sa ceinture de sécurité. Julien pense à une mauvaise publicité pour la prévention routière. Quelqu'un dit « c'est trop con ». Ensemble, ils sortent de cette salle sentant les produits d'entretien industriel et inondée d'une lumière froide. Ils étaient entrés quatre heures auparavant dans un service d'urgences remplis d'espoir. Ils sortent au milieu de la nuit d'une morgue, anéantis. Aucun ne pourra dormir maintenant.

Dehors, la nuit est criblée d'étoiles plus scintillantes que jamais.

10 / 63,1 Nord; 151,3 Ouest - moins 22°

Une salle de café où il fait bien chaud. Les bruits familiers des aurores glacées. Des cuillères qui s'entrechoquent, des bruits s'aspiration, de succion. Une chaise qu'on tire. Quelques toux. Le matin, on ne parle guère dans les bars comme si il fallait se remplir l'estomac pour pouvoir sortir des phrases. Ou que le moment ne s'y prête pas tout simplement.

Assis autour de deux tables réunies, l'équipe sort d'une nuit blanche, les visages déconfits par la fatigue et le désappointement. On sirote un café imbuvable. Personne n'a le cœur à croquer les viennoiseries typiques du grand nord. Le barman ne fait aucune remarque. Il jette juste un regard interrogateur et débarrasse la table de la corbeille où perosnne n'a touché aux donuts, beignets et autres croissants. Il marmonne pour lui-même que, décidément, ces français, quand il ne s'agit pas de foie gras ou de Dom Pérignon, il n'y a personne.

Chacun est perdu dans ses pensées. Les regards sont portés vers l'intérieur. Parfois une tête se relève, sans chercher le contact.

Marka se racle alors la gorge. Tous se tournent vers lui.

- Il faut continuer l'émission annonce-t-il tout simplement. Personne ne réagit. L'idée doit faire son chemin au travers des esprits attristés, des cerveaux englués de consternation.

C'est Caroline qui répond faiblement qu'il n'en est pas question. Jean-Paul était l'éclaireur de l'équipe, comme la proue d'un navire.

Là-dessus, et pour rester dans le registre marin, Marka ajoute que ce qui guide le navire c'est le gouvernail, et ce qui le fait avancer c'est le vent gonflant les voiles et l'équipage soudé. Il appuie sur le mot soudé. Tout le monde a compris. Marka

n'en démordra pas. Il ne trouve qu'un seul allié dans la troupe, qui argumente d'un « Jean-Paul lui-même n'aurait pas voulu qu'on s'arrête ». Cependant tous sont d'accord avec Caroline. A quoi bon? Personne n'y a plus goût. Ce ne sera que du remplissage d'antenne, on filmera en roue libre.

- On se doit de continuer. Pour la mémoire de Jean-Paul conclue Marka. Et tous se rangent sous cette décision personnelle. Marka sait bien que dorénavant, l'équipe n'est plus qu'une dizaine d'entités isolées, accablées et qu'au moindre grain de sable qui viendra enrayer la machine, tout ira à vau-l'eau. Or, ce qui les attend, ce n'est pas un simple grain de sable, mais un roc de six mille mètres de haut.

Il n'y a pas eu de diffusion ce Lundi.

Le Mardi, tous sont à pied d'œuvre sous un soleil éblouissant les pentes enneigées du Mc Kinley tandis que le corps de Jean-Paul est porté dans un avion vers Paris par un personnel qualifié mais aucun membre de la troupe.

La diffusion bat des records d'audience. Inconsciemment, les téléspectateurs au courant de l'accident mortel, le drame ayant fait toutes les unes des périodiques de programmes, pensent que la mort va encore frapper là, en direct sur leur petit écran, à l'heure du diner. On se presse, poussé par des pensées morbides qu'on réproouve aussitôt. Sur le net, dans le microcosme médiatique parisien, le débat commence sur oui ou non, fallait-il poursuivre la diffusion de l'émission, ajoutant encore quelques milliers de spectateurs devant un spectacle flirtant avec le malsain plaisir de voir évoluer ces alpinistes dans le gel et la neige, à la merci des éléments.

Les liens de l'équipe s'étaient distendus depuis les scènes du Mexique. Là, ils n'existent plus et le moindre prétexte risque de faire exploser une harmonie à peine simulée.

Ca ne tarde pas.

Julien informe Marka que l'informatique va peut-être avoir des soucis par un tel froid. Il avance que les composants sont opérationnels à cent pour cent au-dessus de moins quinze, mais que la météo annonce des températures nettement plus basses.

Marka le regarde un moment comme s'il semblait ne pas

comprendre. Il lui envoie d'un ton sec, qu'on le paye pour résoudre ce genre de problèmes, non? Julien prend la mouche en repensant aux réparties que Marka a envoy     Caroline.

- Je suis informaticien, pas météorologue.

Ce qui a pour effet d'ouvrir des vannes à l'intérieur de Marka. Cette occasion, il l'attendait en fait depuis quelques semaines. Il ne la laissera pas passer.

- Tu vas changer de ton immédiatement avec moi, minus.

Marka toise Julien comme un maquignon évalue une vache. Julien rétorque qu'il n'est pas besoin d'être m  chant pour se donner de l'importance. Il est surpris lui-même par son audace et ses réparties, lui si discret, si effacé d'habitude. Il suffit parfois d'une situation exceptionnelle pour révéler un potentiel enfoui.

Marka bout. Jusqu'à présent, aucun membre de l'équipe ne lui avait tenu tête d'une manière si   hont  e. L'impertinence, l'insolence et l'effronterie de Julien le surprennent. D'autres aux caractères bien trempés se sont plus souvent écrasés devant son autorité naturelle. Du coup, il est moins à l'aise dans son rôle de désinvolte ironique, à l'attitude qu'a un joueur d'échecs expérimenté face à un novice. Il perd ses repères. Cela suffit pour donner confiance à Julien. Mais le naturel revient illico. Marka se lance dans une diatribe particulièrement cinglante et amère. Les mots deviennent des pics de glace qui s'enfoncent profondément dans l'  me et le cœur de Julien. Marka sait trouver les sujets qui font mal, enrobés de mots et d'expressions acerbes et blessantes.

- Ah, Monsieur l'informaticien veut se donner de l'importance en tenant tête au leader? Le jeune poulet veut la place du coq, qu'il jalouse tant? Non mais regarde toi une seconde mon pauvre ami. Tu crois que tu fais le poids? Pas capable d'aligner deux phrases sans bafouiller. Même pas foutu de parler sans regarder tes pieds. Faut avoir du coffre pour assurer mon p'tit gars.

Julien glisse qu'il n' imagine pas une seconde de prendre sa place.

Alors, Marka perd tout contrôle et ses flèches deviennent plus acides, ses dards plus venimeux, le ton presque grossier et

l'attitude à la limite de l'abject.

- Tu ne veux pas ma place? Il y a bien des moments où tu aimerais y être, non? en fixant Caroline ostensiblement. Julien a peur de comprendre.

- Tu aimerais bien te la faire, hein?

Caroline s'avance en jetant un « Marka » saturé d'indignation.

Marka la coupe d'un geste. Son regard mauvais la pétrifie. Jamais elle ne lui avait vu un tel visage. La face d'un dément.

- Allez, vous croyez que j'ai pas vu votre petit manège à tous les deux? Dès que j'ai à peine tourné le dos, vous fricotez je ne sais quoi ensemble. Mais, mon pauvre garçon, Caroline c'est pas une fille pour toi. Regarde-toi un peu! Une cylindrée comme elle, ça demande de larges épaules, une confiance en soi pour la rassurer, du talent pour qu'elle t'admire. Elle ne se donne pas aux petits minus dans ton genre. Faut la faire rêver. Tu fais pas le poids. Tu es juste bon à épancher ses soucis, une épaule pas bien solide sur laquelle pleurnicher, vider son sac de confidences et rien d'autre. Une fille comme elle, ça demande son bon coup de bite quotidien. Toi, t'es même pas capable de prononcer le mot, hein? Je me trompe? Les beaux discours sur la tendresse, l'amitié tralala, lorsqu'elle est allongée elle s'en bat les couilles.

L'expression lui fait naître un rire lourd et gras.

Caroline le perce de son regard et fait demi tour, excédée.

Dans sa haine pour Julien, il a ajouté ses ressentiments, sa rancune envers elle.

Terrassé comme après un violent orage, Julien lâche simplement un « tu finiras tout seul, Marka » et s'éloigne. Tous les membres de l'équipe, figés en spectateurs involontaires, s'en retournent, penauds. Cette fois, s'il a eu le dessus dans l'affrontement par des paroles déchainées, Marka a perdu la manche, révélant la faiblesse de ceux qui font preuve de méchanceté. L'autorité naturelle du leader en a pris un sérieux coup.

Le lendemain, il fait un temps magnifique.

Des bancs de brume tapissent la côte, masquant l'océan sous

une cotonneuse couche de nuages. Dominer ainsi l'espace donne une impression de puissance, comme si on avait atteint un paradis blanc, comme si on était devenu des dieux. Pourtant, cette sensation de hauteur ne se reflète pas dans l'esprit de la troupe qui avance tels dix automates lâchés au hasard sur les flancs de la montagne.

L'expérience et le professionnalisme de tous comblent le criant manque de motivation. Marka n'est plus le héros de l'équipe, même si tous le suivent comme une couvée de canetons suit leur mère.

Mike, un canadien rompu aux ascensions septentrionales, fort de vingt ans de courses glacières et au palmarès éloquent leur sert de guide. C'est un canadien costaud, robuste au dehors comme au dedans. Un caractère bien trempé, mais qui a su garder une sociabilité mise à mal par de longs périple en solo. Il avoue lui-même avoir plus de considération pour l'ours brun ou le loup que pour l'homme. Au moins eux se contentent-ils de ne dévorer que leur pitance quotidienne, ils ne saccagent pas tout sous le prétexte pernicieux de faire du profit.

Partie au milieu de la nuit, la cordée comporte quatre hommes: Marka marche en second derrière le guide, deux caméramans suivent. Ils doivent atteindre le sommet pour le direct, vers la mi-journée. La foulée est ample et vigoureuse. Le reste de l'équipe doit contourner la montagne pour les retrouver en fin de journée. Le beau temps, l'arrivée d'un nouvel élément dans le groupe donne de l'air à une atmosphère pesante, confinée, irrespirable. Aussi les quatre hommes progressent rapidement, le froid polaire incite à marcher le plus rapidement possible. L'ascension menée à un train d'enfer permet d'arriver au sommet bien avant l'heure prévue. On en profite pour tourner quelques images de grimpe. Le roc est verglacé et renvoie les rayons du soleil en mille éclats. La neige scintille sous les assauts d'un soleil franc mais faible. Le direct accompli, le guide les enjoint de redescendre au plus vite. Dans deux heures à peine, la nuit tombera.

La progression est paradoxalement moins aisée pour ceux

restés en contrebas. A la place d'une ascension sévère mais régulière, ils abordent de véritables montagnes russes. Ça monte puis ça descend. Des barres rocheuses leur barrent le passage. Tout y est gelé et le froid n'attend que la nuit pour mordre vraiment.

Caroline n'a pas prononcé un mot à Julien depuis l'altercation de la veille avec Marka. Elle se laisse glisser à sa hauteur. Son regard est chaleureux mais nullement empreint de compassion. Hier, l'audace du jeune informaticien face à Marka l'a séduite. Le jeune homme effacé devient adulte se dit-elle. Quelle différence avec Marka. Un monde les sépare.

Marka semble avoir perdu le peu d'humanité qui lui restait. Il s'est mis toute l'équipe à dos dans sa volonté de continuer l'émission coûte que coûte. Sa grande force jusqu'à présent était de commander, de diriger l'équipe davantage par la persuasion qu'en donnant des ordres. Tous le suivaient car ils l'avaient décidé. Il était un guide, jamais un maître. Sa querelle jalouse et puérile avec Julien a fini de ternir son image aux yeux de tous. Il a perdu le sang froid qu'un leader se doit de garder en toute circonstance. Les vrais chefs ne connaissent jamais la colère, du moins ne la montre pas aux autres. Ils se contentent de donner des ordres d'une voix égale, assurée, forte mais ne sortent jamais de leurs gonds. Une autorité naturelle n'a pas besoin d'éclats de voix, encore moins d'une perte de contrôle ostensible.

Les techniciens ont montré qu'ils le suivraient jusqu'au bout de cette aventure, davantage par respect du travail, de l'engagement, peut-être aussi du public qui, devant son poste de télévision n' imagine pas ce qui peut se passer dans les coulisses de la production. Car ceux qui réalisent les programmes, qui en sont les acteurs, sont aussi des hommes et des femmes avec leurs qualités et leurs faiblesses. Surtout leurs faiblesses.

Ils restent fidèles encore mais il ne sera plus jamais question de travailler à nouveau avec Marka. Un fossé s'est creusé lors de cette redoutable épreuve, de celles qui exposent au grand jour les fondations de l'esprit humain, qui fait chanceler la confiance la plus solide, qui bouscule les amitiés les plus

profondes. Ce fossé est devenu une faille, une crevasse béante, infranchissable à l'avenir.

La progression dans une neige épaisse est malaisée. L'équipe fait une pause à l'heure du direct. Ils pensent aux quatre hommes sûrement arrivés au sommet à l'heure qu'il est. Les images des deux caméras apparaissent sur l'écran de l'ordinateur de Julien. Il fait 22 degrés au dessous de zéro, les cristaux liquides de l'écran semblent se figer, l'image se mosaïque par moments mais le programme fonctionne correctement. Un second écran permet au monteur de choisir les images et les assembler, comme un enfant réalisant un puzzle à cette différence près qu'ici les pièces sont en mouvement.

Toute l'équipe se rassemble derrière lui pour observer la progression de Marka au sommet. Il inclut quelques plans déjà enregistrés lors de l'ascension.

Marka et le guide courbés face au vent. Le soleil éclaboussant les pentes du McKinley. Des cristaux de neige voletant devant les visages marqués par l'effort. Les silhouettes encapuchonnés progressant sur la glace.

Puis retour au direct jusqu'à la fin de la diffusion.

Les quatre hommes attendaient en contrebas du sommet pour terminer l'ascension lors du direct. A l'heure dite, ils se remettent en marche, l'un des caméramans posté en amont. Les paroles de Marka sont presque inaudibles, le monteur peste.

- Il aurait dû enregistrer un doublage de sécurité comme je le lui avais demandé.

Des gros plans sur leurs crampons, le piolet aidant une progression ralentie pour les besoins du direct, il faut en effet atteindre le sommet à la dernière minute, comme une délivrance. Les conditions sont optimales, juste un bon vent venant de l'ouest empêche des prises de son correctes. Julien repense à la subtilité des sons enregistrés lors de leur séjour dans la jungle, on croyait entendre les moindres mandibules des insectes. Ici, c'est un brouhaha total. Les mots de Marka sont hachés, le monteur hésite. Une touche permet d'envoyer une musique saturée de guitares, une autre nappée de

synthétiseurs, une troisième un air classique avec crescendo. Il opte pour une ambiance de film d'épouvante, ajoutant un air de suspense à une situation en réalité parfaitement maîtrisée et dénuée du moindre danger.

Marka et son guide dans un dernier effort, lâchent un hurra dans une nuée de vapeur. Devant eux une mer de nuages entoure le sommet, mille mètres plus bas. Ils ont l'air de deux naufragés sur une île de glace, perdus au sommet du monde. Les bourrasques se calment soudain et Marka peut annoncer le speech qu'il a appris par cœur la veille. Tous les thèmes écologistes y sont déployés. Les glaciers qui reculent et se meurent, la banquise qui se disloque et fond, le permafrost qui dégèle dégageant de terribles émanations de méthane encore plus cruels pour l'effet de serre. Tous ces dysfonctionnements entraînant la fin d'un monde accueillant et confortable si nous ne faisons rien pour arrêter ce cauchemar.

Le générique défile sur cette image de Marka, seul et isolé au sommet du McKinley, continuant de parler d'une voix muette. Il était prévu d'avoir une rotation d'hélicoptère pour tourner les images finales au sommet. Sans Jean Paul, personne ne pouvait obtenir désormais cette autorisation exceptionnelle.

On rumine ses rancœurs envers Marka qu'on oublie bien vite. L'expédition touche à sa fin mais elle n'est pas terminée. Elle demande encore et surtout toute l'énergie disponible, toute la concentration possible.

Le téléphone satellite vibre dans la poche intérieure de la doudoune de Caroline. La ligne directe de la production. Quelque chose d'important certainement, de grave peut-être.

Elle hoche la tête quand son visage se ferme, comme résigné. Tous la dévisagent lentement, Julien également, pressentant une mauvaise nouvelle. Les quelques mots répondus à son invisible interlocuteur ne sont que les rares pièces du puzzle que chacun essaye de reconstituer. Enquête. Scandale. La presse. Annonceurs. Audience. Arrêt de diffusion.

L'heure est grave. La communication dure au bas mot dix bonnes minutes. Une éternité. Jamais un appel n'a été aussi long. On se regarde, cherchant une réponse dans les yeux de l'autre, tentant de discerner un indice dans l'attitude de Caroline. Elle est consternée. Comment imaginer le pire?

Il est cependant grand temps de se remettre en route pour ne pas rater le rendez-vous avec les quatre ascensionnistes, plus tard dans l'après midi, lorsque la nuit sera tombée et avec elle l'effondrement des températures.

Lorsque Caroline replace le combiné dans sa poche, elle reste muette un temps. Chacun la questionne du regard, puis Julien brise la glace en prononçant quelques mots simples.

- Qu'est-ce qui se passe à Paris ?

Caroline résume la situation en quelques dizaines de phrases brèves, ne lâchant que quelques mots isolés parfois.

Il se passe que Marka les a trompés sur toute la ligne, si elle en croit les investigations d'une bande de journalistes de la capitale.

Il est bien connu que plus on s'entoure de mystère, plus cela attise la curiosité. Ajouté au fait, qu'en France, la réussite est souvent associée à quelque malhonnêteté dans l'esprit commun, on obtient un cocktail dont les journalistes raffolent.

Marka n'a jamais été la cible des paparazzis et des scribouilleurs de torchon. Il a bien compris qu'il fallait donner juste ce qu'il fallait de grain à moudre à ce poulailler affamé. En revanche, son succès agace, irrite, tarabuste l'intelligentsia parisienne, celle qui se gausse des triomphes rapides, qui raille une gloire souvent éphémère, persiflant les fortunes amassées avant l'âge de la retraite.

Deux journalistes de Télérama ont reniflé, traqué, enquêté sur le phénomène Marka en cherchant la recette de cette réussite hors normes, les raisons de cette apothéose, la formule secrète de cette conquête médiatique. Ils n'ont pas, à la différence de leurs confrères et néanmoins ennemis de la presse à scandale, investigué sur l'enfance et les origines de l'animateur vedette. Se sont concentrés sur les rouages de cette mécanique si bien huilée. Trop bien huilée. Des mois

d'examen, d'enquête, d'approfondissement, à la manière de ces mécanos qui inspectent un moteur pièce par pièce, cherchant à comprendre le fonctionnement de l'ensemble par le rôle qu'y tient le moindre écrou, le plus petit boulon, l'infime vis.

Des mois à fouiller, à recouper, à échafauder des hypothèses, pour en arriver à un article sur quatre pages, appuyé par une couverture digne des meilleures idées publicitaires. On y voit une double photo de Marka présentée comme un roi dans un jeu de carte, divisé par la diagonale: d'un côté l'animateur auréolé de gloire, dans l'autre sens le diable en personne. Et juste ce titre: « ange ou démon? ».

Nul besoin de mentionner le patronyme de la star.

Très vite, l'article fait boule de neige et les médias dans leur ensemble s'emparent de la révélation. Ça sent la poudre, le scandale qui fait vendre. Bientôt on ne parle plus que de ça. La presse, la radio, les télévisions se font l'écho de la tourmente. Et, comme un feu de paille, le petit monde télévisuel s'enflamme d'autant plus facilement que l'intéressé n'est pas présent pour démentir, du moins s'expliquer. Perdu au bout du monde, on sait qu'il mettra quarante huit heures à réagir. Deux fois trop pour ce monde où chaque minute vaut une heure.

Les avocats et les politiques savent bien qu'un droit de réponse arrive toujours trop tard même si les explications sont pertinentes. Quand la forêt brûle, un simple seau d'eau ne vient pas à bout de l'incendie. Les dénégations ne feront qu'ajouter de la braise au brasier.

Les deux journalistes auraient mis à jour d'importantes ramifications entre plusieurs sociétés pas toujours très écologiques et peu regardantes sur le statut social de leurs employés, dont les tenants aboutiraient à un seul homme: Marka. Couvert par des sociétés écrans, il aurait tissé un réseau implacable, digne du meilleur dirigeant de multinationale. Ces sociétés très lucratives lorgneraient autant vers l'industrie chimique en Europe, le commerce du pétrole au moyen orient, le trafic de produits interdits ou protégés en Afrique, seraient de combine avec la mafia russe et les

trafiquants colombiens. Bref, à part le trafic d'armes, rien ne lui serait épargné. Les enquêteurs affirment détenir les preuves de tout ce qu'ils avancent, bien en sécurité dans le bureau d'un des juges les plus influents et réputé le plus incorruptible de la capitale.

L'image de l'aventurier écologiste, donneur de leçons, oeuvrant pour l'avenir de la planète en prend un sérieux coup. Accusé des mêmes torts, un pédégé ou un politique s'en sortirait par quelques pichenettes, conseillé habilement par un célèbre cabinet d'avocats. Pour Marka, il s'agit de son fond de commerce. Si la foule s'est habituée aux malversations des prétendus corrompus, elle lynchera son héros d'avoir utilisée les mêmes combines que les plus pourris d'entre tous.

Caroline ne se réjouit même pas de la nouvelle. Marka n'est pas encore au courant, elle seule possède l'unique téléphone satellite.

Un des techniciens présent lâche un « va falloir aller pointer au chômage » désabusé, presque libérateur tant la pression était devenue insoutenable ces derniers jours. Comme l'ensemble de ses collègues, il se voyait mal travailler à nouveau avec Marka, pour Marka.

Le groupe se remet en marche, ayant assez perdu de temps à cogiter, à rêvasser sur l'avenir.

Que va-t-il se passer si tout cela s'avère réel? Même si Marka dément avec force preuves à l'appui, le mal est fait. L'émission s'arrête. Puis, la pensée prenant des raccourcis et des chemins de traverse, vagabondant tel un esprit buissonnier, elle explore les moindres recoins du cerveau.

Chacun comprend mieux maintenant ce désir et cette motivation à explorer la forêt amazonienne, si riche en plantes fournissant les précieuses molécules à l'industrie pharmaceutique où Marka aurait des parts. Cette miraculeuse issue des griffes des trafiquants au Nicaragua était probablement orchestrée par les relations plus que douteuses de Marka. Cette volonté fixe de continuer l'émission ici coûte que coûte en Alaska, lieu de prospection de nouveaux gisements pétroliers, s'explique par les supposées

implications de Marka dans l'industrie pétrolière.

Sa caution au développement durable prend toute sa valeur s'il est vraiment l'acteur principal de toutes ces sociétés pétrochimiques, il devient le garant écologiste des plus importantes pollutions, repeignant en vert leur côté obscur. En martelant son message écologiste de pointe permet de passer son silence les agissements déplorables de sociétés plus intéressées par le profit immédiat que l'avenir à long terme de la planète.

Chacun ressasse ces idées, élabore des conclusions improbables, se projette dans un futur incertain. Caroline se demande comment annoncer la nouvelle à Marka. Le plus simple serait de lui dire simplement qu'il doit rappeler Paris au plus urgent, lui faire croire qu'elle n'est au courant de rien, qu'on n'a rien voulu lui dire. Mais elle est la productrice, si l'on doit cacher quelque chose ce serait plutôt à lui qu'à elle. La situation n'est pas simple, vu l'état d'excitation dans lequel se trouve l'animateur. Caroline redoute la confrontation.

Passent les heures. Le jour décroît bientôt. Les frontales s'allument au moment où l'on aperçoit quelque part dans une blancheur à peine hérissée de quelques blocs, de murs de pierres tout plâtrés de givre, une lueur qui oscille droit devant.

Les retrouvailles avec les quatre ascensionnistes ne sont qu'une formalité. En d'autres temps, dans une autre ambiance, on se serait jeté dans les bras les uns des autres. Il semble que cela date d'il y a quelques siècles.

Marka souhaite continuer jusqu'à la cabane qui servira de refuge pour la nuit, de l'autre côté du glacier. Le guide fait remarquer que l'obscurité rend le parcours difficile, l'air débonnaire du glacier est trompeur, les crevasses sont nombreuses, l'itinéraire pas aisé de jour, alors la nuit... Il recommande la prudence de construire un igloo sur les flancs de la montagne, à l'abri du vent qui va certainement se lever avant minuit et balayer la montagne comme on fait le ménage, il se voit tancé comme les autres par un Marka déterminé.

- J'ai dit et ça sera, fait-il à l'adresse d'un éventuel objecteur, tel un empereur romain dans toute sa splendeur. Le guide, habitué aux caprices de clients fortunés, hausse les épaules, se disant que ces gens de la télé sont bien les pires de tous. Réinventant sans cesse le quotidien comme ces scénaristes hollywoodiens qui ne vivent plus leur vie, mais celle imaginée par eux dans de coûteux scénari, totalement déconnectés du réel, n'évoluant plus que dans un monde créé par leur esprit avide.

La troupe se met en route, guidé par l'alpiniste. Des blocs hauts comme des immeubles ne tardent pas à faire leur apparition.

- Nous abordons la zone de séracs à l'entrée du glacier annonce le guide comme s'il leur faisait visiter les curiosités culturelles d'une grande ville. Les deux cordées se frayent un chemin au milieu d'une cascade de mégalithes de glace, traversant d'invisibles crevasses sur des ponts de neige si étroits que chaque pas doit être strictement placé dans le sillage du précédent. Seul le guide pressent le danger omniprésent. L'équipe se laisse guider, confiante, dans la nuit noire seulement trouée des faisceaux de leurs frontales qui donne au convoi l'apparence d'une troupe d'extraterrestres découvrant une planète inconnue. Les pensées continuent de rebondir dans leurs cerveaux fatigués, usés, exténués. Le danger potentiel de l'avancée nocturne sur le glacier leur échappe totalement.

La progression est lente, le guide semble hésiter. Personne n'ose le moindre commentaire. Intérieurement Marka reconnaît des torts qu'il n'avouera jamais. Amateur de montagne, il sait que cela est risqué, qu'à chaque pas le danger guette, venant davantage des profondeurs que d'une éventuelle chute de sérac, peu probable par ce gel. Son autorité ayant été mise à mal, il ne lui reste plus que l'autoritarisme des plus cruels dictateurs. Il en use et en abuse. Il saccage son propre jouet.

Caroline est perdue dans ses pensées. Elle n'a pas osé avouer la vérité parisienne à Marka. Elle attend la sécurité du refuge, mais doute qu'elle puisse lâcher le morceau comme un gosse

n'osant pas confesser la mauvaise note, le carreau cassé, l'empoisonnement du chat.

Julien se concentre sur ses pas, sa tête débordante de pensées emmêlées et confuses. Marka tricheur. Son amour pour Caroline. L'après émission. Et ce personnage dans son rêve qui vient le hanter même éveillé. Il connaît ce visage qui hante ses nuits. Il est persuadé que c'est quelqu'un de proche, mais qui, quand?

La corde se tend soudain comme une balle sortant du canon du fusil. Des cris. Les frontales dansent sur la voûte étoilée. Le sol se dérobe. Un moment, tous semblent flotter dans l'air. Puis une chaleur les envahit et tout se brouille.

Plus un bruit. A peine le craquement du gel, tel un étai resserrant ses mâchoires glaciales sur la montagne.

Le calme succédant aux grands drames.

Le guide fut le premier à secouer sa carcasse recouverte de neige pailletée. Un instant il ne sut où il se trouvait. Les éléments prirent quelques secondes pour se réorganiser dans son esprit. Leur marche nocturne sur le glacier. La tension palpable. Puis la chute.

Il émergeait lentement de la légère commotion suite à l'écroulement du pont de neige sur lequel ils évoluaient sans doute. Il inspecte rapidement mais minutieusement les environs. L'obscurité semble moins intense au fond de la crevasse. Les reflets bleutés de la glace renvoient une infime lueur. Le faisceau de sa frontale parcourt les parois lisses à la recherche d'une voie inimaginable, d'une issue hypothétique.

Les pans de glace fuient, verticaux, comme polis par l'écoulement de l'eau, le regel. Puis, méthodiquement, il inspecte le sol. L'épaisse couche de neige avait amorti leur chute, mais la crevasse s'ouvre encore sous eux de plus de vingt mètres. Il repère les formes de ses compagnons, affalés à ses côtés. Ils commencent à se relever l'un après l'autre, dans une symphonie de grognements, de gémissements, de plaintes.

Il s'enquiert de leur santé. Apparemment pas de bobos sérieux, juste quelques courbatures. Ce pont situé à mi-crevasse leur a été salutaire. On ne réchappe rarement d'une

crevasse si éloignée de toute présence humaine; si on est blessé alors le pourcentage de chance de s'en sortir devient infime.

Une rumeur provient alors d'en bas, du fond de la crevasse. Le guide n'ose se pencher. Si le pont de neige a tenu sous le choc provoqué par leur chute collective, il n'y a pas de raison qu'il ne tienne encore solidement. Toutefois la plus grande prudence devra être respectée à la lettre et il tient à en informer Marka. En tant que guide, il ne peut lui faire endosser la responsabilité de l'accident, mais sans son entêtement, son acharnement, son obstination à vouloir marcher de nuit sur un glacier traître, ils ne seraient sans doute pas là. Il cherche l'obstiné parmi ses compagnons gisants comme une bande de manchots échoués sur une plage. Marka n'est pas là. C'est alors que des cris montent des antres de la crevasse. Il comprend alors qu'une partie de l'équipée a chuté plus bas. La deuxième cordée.

Un dialogue s'amorce alors, comme on peut l'entendre le long des façades d'immeuble dans les quartiers modestes des villes d'Italie ou d'Espagne.

Marka, Caroline, Julien et deux techniciens ont basculé jusqu'au fond de l'interminable faille de glace.

Les hommes sont indemnes, Julien ne souffrant que d'une cheville visiblement foulée. En revanche Caroline gémit et ne peut bouger ses jambes. Une fracture certainement. Marka s'est levé et inspecte les parois rectilignes de leur prison glaciale. Des voix tombent de plus haut. Les quatre hommes lèvent lentement la tête, hébétés encore par les conséquences de la chute. Perchés sur un bouchon de neige, le reste de l'équipe fait des signes et demande si tout va bien. Un bref échange s'installe entre les deux groupes, séparés d'une bonne dizaine de mètres, apparemment infranchissables. Marka sort de sa torpeur et commence à inspecter les environs. Julien s'enquiert de l'état de Caroline. Pour un observateur étranger, il est clair que s'il y a un couple ici bas, c'est Caroline et Julien qui en forment les deux segments.

Caroline rassure Julien par un sourire, puis ajoute dans un souffle, résignée,

- Tout ça pour en arriver là, c'est trop bête. Je nous imaginait ensemble sous un soleil éclatant, marchant d'un même pas, nos cœurs à l'unisson. Au lieu de ça, on a droit à un bout de crevasse sombre et froid.

Julien sourit à l'évocation de moments doux à venir. Autant pour se rassurer que pour apaiser les craintes de Caroline, il ajoute

- On va s'en sortir. On s'en est toujours sorti.

Le visage de Caroline se fait plus tendre. Malgré la présence proche de Marka, Julien se penche et donne son second baiser, dans lequel il tente de mettre tout son amour pour elle, toute son âme, tout son cœur. Elle entoure sa nuque de ses bras froids.

- Tu te rappelles notre premier baiser? s'enquiert-il. Elle hoche la tête. Ses yeux semblent regarder à des milliers de kilomètres, son esprit voyage certainement sur des plages de sable brulant, à peine rafraichies par les flots turquoises d'une mer de prospectus et la rare ombre des palmiers.

Julien secoue vivement Caroline. Ne pas s'endormir. Rester éveillée. Essayer de bouger le haut de son corps, sa tête, ses bras. Ne pas sombrer dans la douceur du sommeil. Un sommeil qui serait l'antichambre d'une mort certaine.

Marka revient, ne remarque même pas la complicité du couple qui se forme devant ses yeux. Ne veut pas le remarquer. Sa détermination à sortir de cette prison aux murs de verre est plus forte que les rancunes de son cœur. Sa volonté vitale de s'en sortir, de s'échapper des entrailles hostiles du glacier effacent tout sentiment amoureux, amical, humain. Marka redevient la machine devant laquelle les éléments semblent abdiquer. Et cette volonté féroce est peut-être l'unique moyen de sortir de ce piège. Les secours vont mettre peu de temps à réagir, mais comment et où chercher la troupe. Ils ne doivent que compter sur leurs propres ressources, et Marka l'a bien compris. Son instinct de conservation a pris le dessus.

Julien jette un regard rempli de compassion envers Caroline et dans un murmure la réconforte d'un « je reviens vite ».

Marka n'est même pas ironique envers Julien. Tout son être

est tendu vers le même objectif: sortir à tout prix de cette gangue de glace et alerter les secours. Les téléphones satellites ne fonctionnent pas du fond du gouffre de glace.

Lorsqu'il lève la tête, Marka n'aperçoit pas le sommet de la faille dans le faisceau de sa frontale. Il parcourt de long en large l'entaille gelée en espérant trouver un passage plus aisé, moins lisse. En demandant au reste de l'équipe de lui envoyer un piolet supplémentaire, il espère pouvoir gravir la paroi. Il estime sa hauteur à une quarantaine de mètres. Une bonne cascade de glace, sans plus. Sauf qu'ici, la paroi est rectiligne et parfaitement polie.

Le leader charismatique a retrouvé l'aplomb dans l'adversité. Il donne des ordres aux deux cadres afin de préparer le terrain à une ascension risquée qu'il sait être le seul à pouvoir mener à bien. Et aussitôt, les techniciens obéissent. Dans les situations tendues, on a toujours besoin d'un guide, d'un chef. Marka est de cette trempe. Et malgré tout ce qu'une presse peut révéler à huit mille kilomètres de là, malgré les récents excès de l'animateur vedette, malgré sa prétendue implication dans des groupes peut regardant quant à la bonne santé de la planète, ils lui font confiance. Ils seraient prêts à mettre leur vie en danger pour lui.

Marka a remarqué ce changement d'attitude. Julien aussi. Mais personne n'y fait aucune allusion. Marka est de nouveau le chef incontesté, le reste de l'équipe n'a qu'à suivre. Il en va de leur survie à tous.

Le groupe suspendu sur le pont de neige lui envoie un piolet, une corde de dix millimètres et quelques pitons à glace. Eux même tentent de rejoindre le sommet par les mêmes moyens, ayant une avance de dix mètres par rapport à Marka. Rageur, il leur lance que malgré les rares pitons qu'il reçoit, il sera en haut avant eux.

Julien laisse Marka grimper son obsession et retourne vers Caroline où il sera sûrement plus utile que de rester planté les yeux vers l'improbable ciel à regarder Marka s'échapper, centimètre par centimètre, dans son égoïsme forcené. Le patron ne lui a donné aucun ordre. Il le considère comme ne faisant plus partie de l'équipe sans doute. Les faibles ont le

beau rôle à tout critiquer lorsque tout va bien mais ce sont les forts qui permettent de se sortir des mauvais pas. On ne gagne pas une bataille avec de beaux discours. Et cette crevasse, s'en extirper est une sacrée bataille. Pas gagnée d'avance.

Julien a compris tout cela. Il se sent penaud et presque coupable de sa faiblesse. Sa frontale illumine un pan de paroi qu'il n'avait pas remarqué jusque là. Le bleuté uniforme de la glace semble assombri de reflets plus marqués. Julien s'approche, intrigué. Il est immédiatement tiré de sa découverte par un appel de Caroline. Il se précipite vers celle qui fait déjà partie de sa vie, de lui-même.

Elle a soif. Par chance, son sac à dos est bien resté accroché à ses épaules. Il en sort une thermos d'un liquide encore brûlant qui revigore un peu Caroline. Il la fait boire lentement, lui soutenant la tête avec d'infinies précautions comme s'il manipulait une précieuse porcelaine Ming. A cet instant, il sait que sa vie ne pourra plus se dérouler normalement sans elle. Privé de sa simple présence, il sait qu'il dépérira comme un bouquet de fleurs manquant d'eau. Il la regarde d'un amour débordant, laissant enfin le flot de sa passion se répandre en lui, par toutes ses veines. Sa timidité associée à une solitude souhaitée l'ont toujours empêché de dévoiler ouvertement ses sentiments à celles qui lui faisaient palpiter le cœur, ont maintenu ses émotions cloîtrées au fond de lui-même, verrouillées à double tour. Enfin, il peut savourer le bonheur d'être amoureux et la joie du partage de si tendres sentiments comme lorsqu'on verse des larmes trop longtemps contenues.

Tout en la désaltérant, il caresse ses cheveux d'un geste si doux qu'une plume semblerait un frôlement plus râpeux.

Les mots s'échappent des lèvres engourdies de Caroline avec difficulté, ils semblent se glisser étroitement dans un souffle. Julien tente de les réchauffer en y apposant les siennes. Le visage de Caroline est glacé. Doucement, il masse ses pommettes, l'arête du nez, le front sans oublier le lobe des oreilles vierge de tout ornement.

Dans son aide à combattre les lugubres morsures du froid,

Julien sent son cœur littéralement déborder d'affection, un trop plein de sentiments se déverse dans tout son être. Jamais il ne s'est senti aussi fort, jamais il n'a éprouvé une telle confiance en lui. Il lui semble pouvoir traverser des déserts, gravir des montagnes, sillonner les océans, pénétrer les jungles les plus touffues.

C'est un petit garçon d'un mètre soixante quinze qui est parti de Paris il y a quatre mois, et aujourd'hui c'est un homme responsable de sa vie et, en ces instants précieux, de celle de Caroline.

De longues minutes s'écoulaient avant qu'elle n'émerge de sa léthargie, son visage s'est peu à peu coloré, ses muscles se sont réchauffés, elle peut bouger ses bras, exécuter moulinets et étirements. Seules ses jambes semblent scellées au sol de glace.

Tout occupé au bien-être de Caroline, Julien n'a ni entendu, ni remarqué les tentatives des autres pour sortir de ce gouffre glacial. Marka s'est élevé lentement d'une dizaine de mètres, atteignant le niveau où le reste de l'équipe avait chu. Eux se sont organisés et déjà des éclats de voix indiquent qu'une issue favorable est envisageable avec le plus grand optimisme. On entend le cliquetis des mousquetons, le léger chuintement que font les cordes en glissant sur la glace, les souffles rauques émanant de corps arc-boutés sur la paroi lisse comme du verre quand ce n'est pas les ricochets des piolets taillant avec acharnement des entailles dans la glace bleutée, faisant voltiger des milliers d'éclats gelés comme une pluie de glace qui s'abat au fond de la crevasse dans une mélodie cristalline.

On s'enquiert de l'avancée du guide et de Marka par des demi phrases prononcées dans un cri. On communique par de simples mots, lourds d'encouragement. Quelqu'un en haut demande à Julien si tout va bien avec Caroline. Elle répond elle-même que ça va mieux tout en les exhortant à ne pas relâcher leur labeur.

« On va s'en sortir » lancé d'en haut la rassure moins que les soins précieux de Julien. Cependant, après l'abattement successif à la lourde chute du groupe, on commence à

repandre espoir au milieu de cette nuit d'encre aux reflets bleutés de la glace des parois de la crevasse, prisonniers des entrailles du glacier, avalés par sa gueule glacée aux mâchoires coupantes.

Alors qu'un optimisme naissant réchauffe les consciences résignées, un fracas brise la monotonie des sons. Marka dévisse et n'est retenu dans sa chute que par son assurance placée juste au dessous de ses pieds. Le vol d'à peine quatre mètres le secoue sérieusement. Aux nombreux appels, il reste quelques secondes avant de répondre, plus sonné que meurtri. Enfin, une voix moins sûre d'elle que d'habitude déclare que tout va bien. Julien s'est précipité à la verticale du héros.

- Hé! L'infirmière! Reste pas là-dessous, ça peut...

La phrase est coupée nette par le décrochage du pan de glace qui retenait la broche d'assurance. Marka exécute à nouveau un vol plané qui le projette sans ménagement sur le sol gelé juste recouvert d'une épaisse couche de neige et de bris de glace. Si la chute est amortie mais certainement pas la furie dont fait preuve le leader de l'équipe. Une heure d'efforts anéantis. Même si le guide en haut fait de sensibles progrès, l'orgueil de Marka désire les en sortir par lui-même, ne voulant laisser ce privilège des puissants à aucun autre. De cette tentative d'évasion, il en avait fait un challenge, une compétition. Comme de sa vie. Chaque nouvelle situation difficile est prétexte à se confronter aux autres, ou peut-être tout simplement à lui-même.

Il est furieux et c'est Julien qui reçoit les réprimandes les plus sévères, tel un exutoire où se déverse davantage l'impuissance de Marka à réaliser le sauvetage collectif que sa haine envers l'informaticien. Des mots dictés par la plus vile et sombre jalousie, des injures faciles lorsque les mots ne viennent plus, puis les gestes violents lorsque le vocabulaire pourtant si grossier ne suffit plus. Julien le repousse d'une force nouvelle, qu'il semble tout étonné de constater ainsi que Marka, stoppé net dans sa rage.

Julien, si effacé, timide et réservé jusque là, s'est métamorphosé. En haut, les bruits ont cessé. Tous tendent

l'oreille vers ce gouffre obscur, vers ce duel bien peu banal. Caroline frissonne et cette fois le froid n'en est pas la cause. Alors Julien se lance dans une diatribe soutenue, un pamphlet des plus corrosifs, un réquisitoire implacable. Le portrait qu'il dresse de Marka oscille entre acide et vitriol. Ses rapports avec Caroline, ce machisme à peine dissimulé. Sa toute puissante volonté exécutée par la troupe admirative d'un héros déchu. Il ajoute alors les dernières révélations apprises lors de la communication téléphonique avec Paris. Au passage, Julien en rajoute une couche comme l'on prêche le faux afin d'en apprendre davantage sur le vrai. Tout y passe. Ses sociétés écrans, ses magouilles, le scandale secouant le petit monde médiatique qui se regarde sans cesse le nombril. Tout s'éclaire alors dans l'esprit de Julien. Il comprend au fur et à mesure qu'il assène ses phrases piquantes, acerbes, amères, il comprend l'indulgence des terribles trafiquants Nicaraguayens. Marka avait fait profier toute l'équipe de ses appuis dans le commerce de la drogue, ses amis douteux les avaient sauvés d'une fin évidente. Marka encaissait les affirmations de Julien comme un boxeur qui attend son heure, trop étonné de l'audace nouvelle du chétif freluquet pour riposter vigoureusement. Il semblait terrassé davantage par l'aplomb inédit, par la hardiesse naissante, par le toupet inattendu dont faisait preuve Julien. Un vent hardi, résolu, décidé, lui soufflait les plus cinglantes réparties. Un autre homme naissait là, devant les yeux de Caroline qui, impuissante, assistait à un combat de titans et sous le regard abasourdi de Marka qui découvrait un nouvel adversaire de taille. Julien ressemblait à ces personnages banals, communs, ordinaires qui, lors de circonstances extraordinaires se révèlent d'un courage hors de toute proportion pour très souvent retourner dans une existence modeste et soumise dès le danger écarté. Ces gens faisant preuve d'un sang froid sans borne au milieu des plus graves catastrophes, se démenant parmi les gravas et les blessés d'attentats, poussant la téméraire prouesse du combattant dans l'assaut le plus sanglant, se surpassant physiquement et moralement lors des grands rendez-vous sportifs, devenant de

précieux confidents dans les épreuves les plus cruelles de la vie, se métamorphosant le temps d'une guerre ou d'un cataclysme, affrontant de plein fouet les crises, bataillant au travers des dramatiques tragédies.

Cette tension qui s'était amoncelée au fil des semaines passées, le froid dans lequel toute l'équipe survivait après des mois vécus dans la torpeur la plus étouffante, et puis cet accident de montagne somme toute banal mais qui prenait ici des résonances dramatiques au vu des circonstances, son amour naissant pour Caroline qui le portait comme un allié. Tout contribuait à réunir les conditions favorables et nécessaires à cette transformation. S'il avait pu s'examiner, Julien ne se serait pas reconnu, sa mère même n'aurait vu qu'un étranger sûr de lui à la place de son fiston aimant et attentionné, mais effacé et modeste.

Marka s'était avancé à chaque coup d'épée porté par les phrases irritantes, offensantes, mortifiantes que lui envoyait Julien. Celui-ci ne flanchait pas d'un pouce, nullement impressionné par l'attitude belliqueuse de l'animateur vedette. A chaque pas, Marka devenait moins affermi dans sa résolution de conclure cet échange par des gestes remplaçant les mots qu'il n'avait plus pour combattre les attaques de Julien. Au moment où les deux hommes se firent face, leurs nez se touchant presque, il y eut un instant de flottement, tel qu'on peut le remarquer au centre de la plus vigoureuse des tempêtes, dans l'œil du cyclone. Plus rien ne bougeait. Le silence était retombé comme un drap glacé sur le fond de la crevasse. L'équipe en haut avait provisoirement abandonné les encouragements vers le guide qui continuait, seul, son échappée verticale. Chacun retenait son souffle. On s'attendait à un nouveau drame. Jusqu'où irait l'obstination de Marka, transformée en folie pure et dure à présent?

Cet instant dura précisément cinq secondes qui s'étalèrent sur quelques heures dans l'esprit de tous. De tous, sauf des deux protagonistes. Ils se faisaient face, muets. Seuls leurs regards combattaient. A ce jeu, Marka aurait dû marquer le plus de points, mais c'était compter sans la métamorphose qu'avait subie Julien. Aucun ne souhaitait abdiquer. Ce duel pétrifié

avait quelque chose d'animal, lorsque deux mâles dominant se font face, cherchant à faire plier l'autre avant de s'engager dans un combat incertain où ils perdraient toutes leurs forces, le vainqueur comme le vaincu. La force de caractère prend alors tout son sens, développe toute son ampleur, se répand dans tout l'être afin d'envoyer des ondes puissantes au devant de l'adversaire.

Puis, soudain, comme si une cloche virtuelle avait retenti de son plus clair carillon, toute la tension disparu, les muscles se relâchèrent, les épaules de Marka s'affaissèrent à peine. Il avait perdu la partie avant d'en venir aux mains, où incontestablement il aurait eu le dessus. Toute animosité, toute ardeur avait disparu de ses traits, sa voix ne comportait plus aucune note d'hostilité et de rancune quand il parla. Il se confessa d'une voix neutre, faible, si bien que Caroline et Julien furent les seuls à entendre sa confession. Il reconnaissait les faits découverts par ces journalistes et évoqués par Julien. Il se laissa embarquer dans une confiance où se mêlaient des souvenirs d'enfance enfouis si profondément qu'on avait l'impression qu'ils n'appartenaient pas au même homme. Sa volonté de tirer un trait définitif sur ce passé médiocre. Son ambition de réussite à tout prix pour compenser les manques cruels de l'enfance. Julien n'avait rien d'un psychanalyste, il n'y avait pas le moindre fauteuil à accoudoirs au fond de cette crevasse, mais Marka s'épancha tant et plus.

Toute la tension accumulée au fil des jours et des semaines passés se répandit dans ce long monologue. Marka parlait tout bas, plus pour s'excuser lui-même, pour s'absoudre, que tenter de convaincre les autres du repentir de ses erreurs, ses égarements dans la recherche du pouvoir et de la fortune.

Un moment, la profonde crevasse aux scintillements bleutés se transforma en un sombre confessionnal.

Julien n'écoutait plus ce qui n'était que l'ombre du héros adulé par les foules, qui, certainement déjà, devaient le conspuer, le renier, le honnir avec une rapidité qu'on ne trouve que dans les mouvements de foule. Hier Dieu, aujourd'hui Diable, demain oublié de tous. Telle était la

cruelle loi du jeu médiatique. Cette loupe gigantesque qu'était la télévision déformait tout, agrandissant démesurément les moindres détails de l'apparence, donnant une dimension considérable au paraître tandis que les vrais rapports humains n'étaient en vérité que purs rapports de force et de pouvoir, d'influence et de manigances.

Julien retournait vers Caroline, recroquevillée au fond de cette prison bleutée. Le jour commençait à poindre sur le glacier, mais dans cet abîme l'obscurité régnait comme la mort dans un cimetière. Les parois lisses s'élançaient jusqu'au ciel, véritable cathédrale de verre. Julien remarqua à nouveau cette tache plus sombre dans la glace qui l'avait arrêté avant que Caroline ne demande son aide, avant la chute de Marka au propre comme au figuré. Il y a un siècle semblait-il.

Il se rapprocha du mur de glace, joua avec sa frontale pour mieux en discerner les contours. Il se retourna vers Marka, prostré lui aussi, mais les raisons de son effondrement étaient bien différentes de celles qui écrasaient les épaules de Caroline. Il lui prit son piolet et s'acharna à briser la gangue emprisonnant ce qui piquait sa curiosité au plus haut point. Les coups et les éclats de glace projetés réveillèrent Marka de sa léthargie. Il se secoua, rejoint le mineur des glaces et, lorsqu'il comprit le dessein de Julien, l'aida en donnant de petits coups à l'aide d'une broche à glace qui restait pendue à sa ceinture. Les deux hommes unis dans le même effort, dégageaient avec la plus grande précaution une forme emprisonnée dans les glaces, quarante mètres sous la surface du fleuve gelé. Les plus patients des archéologues n'auraient pas été plus précis, plus précautionneux, plus attentifs. Ils s'appliquaient à déloger cette ombre qui se révélait davantage au fil des minutes.

Des cris parvinrent du haut de leurs cranes, de leur esprit obnubilé par leur travail si précis. Des hourras couronnaient la réussite du guide. Il avait réussi à se hisser au bord de la gueule de la crevasse. L'aube éteignait les étoiles une à une et un petit vent le mordit comme un chien belliqueux. Il cria à toute l'équipe encore emprisonnée quelques mots

d'encouragement tout en ouvrant son téléphone cellulaire. Il composa le numéro des secours en appuyant simplement sur une seule touche.

Ce n'était maintenant plus qu'une question de minutes avant l'arrivée de l'hélicoptère, d'un treuil qui extirperait, un par un, les prisonniers de la gueule de glace et d'un médecin qui donnerait les premiers soins à Caroline.

Pourtant, au fond de l'abysse, Julien et Marka n'écoutaient plus. Toute leur concentration était dirigé sur ce pan de glace qu'ils écorchaient de petits coups de pics, doucement, lentement, indéfiniment.

Ils oeuvraient à une autre libération, bien plus bouleversante celle-là. Ils dégageaient délicatement des prisonniers ensevelis non pas depuis une nuit mais bien figés depuis des années.

Deux corps étaient pétrifiés dans les glaces de l'Alaska et Julien allait exhumer ces corps comme on déterre une vieille boîte de souvenirs.

Leurs appels restant sans réponse, l'équipe envoya un éclaireur au fond de la crevasse, craignant le pire, imaginant découvrir le corps sans vie de Caroline, paralysée par le froid et une scène de combat qui aurait mal fini entre les deux hommes. N'avaient-ils pas un piolet à leur disposition? N'avait-on pas entendu de vifs éclats de voix sans bien tout comprendre? Puis plus rien.

Lorsque Pierre atteint la base de la crevasse, il trouva deux forcenés en train de creuser la paroi avec une infinie précaution, se dit que la raison les avait abandonnés. Il s'avança d'abord vers Caroline, ne s'inquiétant pas du triste sort de ses compagnons redoublant d'efforts dans une petite cavité qu'ils avaient ouverte. Il constata avec joie et soulagement qu'elle était en vie, et parfaitement lucide, juste très affaiblie. Il l'encorda avec d'infinies précautions et fit signe au reste de l'équipe de manœuvrer avec la plus grande délicatesse. Le corps de Caroline s'éleva lentement entre les parois bleutées de la crevasse, comme une âme qui rejoint le ciel, légère et aérienne.

Persuadé que la démence les incitait à percer un tunnel pour

s'échapper, Pierre rejoint les deux forcenés lorsque Julien poussa un cri qui semblait venir du plus profond de lui-même et au-delà, du centre de la terre.

Il contemplait le visage d'un homme emprisonné depuis quinze ans dans les glaces de l'Alaska. Ce visage, il l'avait reconnu. Les traits du visage parfaitement conservés dans la glace du grand nord, il les voyait chaque nuit, dans ses rêves. Alors Julien s'effondra.

Une fraction de seconde. Un battement d'ailes. Une étincelle. Le temps qu'il faut pour échapper à un accident mortel. Le temps nécessaire pour dire je t'aime. Une pulsation vitale. Un éclair déchirant le ciel. Le pas de l'aiguille d'une montre.

Tout lui revint dans cet instant aussi bref qu'un battement de cils.

Quinze ans d'ignorance, d'hypocrisie. Une vérité dissimulée. Et maintenant, au fond de cette prison de verre, toutes les pièces du puzzle de ses rêves trouvaient leur exacte place.

Il revit ses plus jeunes années non plus par le biais de songes hantés, mais grâce à sa mémoire enfin reconstituée.

Des images provenant d'une crevasse bien plus profonde, plus étroite, dissimulée au centre de son cerveau.

Le chalet en montagne. La verdure du pré, coloré de milliers de fleurs au printemps. La lumière éclatante du soleil d'été sur les cimes toutes proches. Le chant du ruisseau. L'odeur rassurante des boiseries du chalet. Le ballet des grains de poussière au grenier dans les rayons obliques du soleil un soir d'automne. La neige étalant un manteau immaculé pendant les longs mois d'hiver. Le nez collé aux vitres glacées, il regardait les flocons tourbillonner, indécis, cherchant le meilleur endroit pour délicatement se poser.

Et le visage apaisant de son père qui l'emmenait partout. Coupant du bois, fauchant le pré, escaladant de petites cheminées, de fabuleux dièdres, des pics pointés vers le ciel. Et sa mère, occupée à cuire de succulentes confitures dans de larges bassines, à coudre des poupées de chiffon, et rire aux éclats devant les facéties de ses deux hommes.

Les images et les souvenirs revenaient par milliers. Des pics de glace qui lui transperçaient l'esprit et le cœur.

Acuponcture nostalgique.

Julien s'adossa à la paroi, assis sur un épais tas de glaçons, morceaux de glace qui avaient voltigés sous l'assaut répété de la lame du piolet. Marka et Pierre s'inquiétèrent. Puis ils comprirent que les plus lointains souvenirs de Julien venaient de lui être rendus et que le poids d'une enfance heureuse oubliée est beaucoup trop lourd pour des épaules de titan, à plus forte raison pour celles bien frêles de l'informaticien.

11/ 48,8 Nord; 2,3 Est - 19°

L'appartement lui semble encore plus minuscule après ces mois d'aventure sur un continent qui aime la démesure à l'excès.

Caroline l'accompagne. Elle est assise à ses côtés, leurs mains sont jointes. Julien écoute attentivement une vieille femme, l'ombre d'une mère. Elle parle d'une voix éteinte mais parfaitement claire. Le poids des années pèse lourdement sur les mots qui s'échappent sans hésitation cependant. Le sentiment d'avoir usurpé son rôle, volé l'amour d'un enfant innocent, devenu adulte maintenant, à qui elle doit rendre des comptes. Les rôles sont inversés: elle a tout l'air d'un garnement qui se repent, relatant par le menu les faits qui ont provoqué dissimulation et mensonges tandis que Julien cache sa colère sous une respectabilité nouvelle, une autorité propre aux parents.

Elle explique, ne s'excuse pas.

Le père de Julien était son frère. Elevés séparément dans des familles d'accueil à la sortie de la guerre, leurs parents ayant payé le prix fort de leur engagement dans la résistance. Il ne se passait pas une semaine sans qu'ils s'écrivent d'interminables lettres, se confiant tout de leurs vies séparées. Ils avaient grandi loin l'un de l'autre, mais leurs cœurs étaient si proches. Quand ils avaient pu se retrouver, son frère lui avait présenté celle qui allait devenir sa femme. Une formidable complicité s'instaura entre les deux femmes au bonheur total de Pierre. C'était eux trois, c'était leur unique famille. Puis naquit Julien et la joie fut à son comble, une félicité enfin accordée après tant d'années de peine. Pierre avait découvert la montagne lors de camps de vacances organisés par l'institut qui se chargea de lui accorder la meilleure éducation possible en l'absence de l'essentiel. Son

amour des cimes avait grandi comme ses jambes s'allongeaient, ses épaules s'élargissaient, son front devenait volontaire et ses muscles se développaient. Il partageait sa passion de la verticalité avec sa Emilie, sa femme. Ils s'installèrent bien vite dans un chalet isolé sur les flancs de la montagne la plus belle du monde puisque c'était le lieu de leur rencontre, des années auparavant.

La sœur logeait au village, ne pouvant s'éloigner de son frère après toutes ses années de séparation. Souvent elle leur rendait visite dans leur petit nid douillet, écoutait avec émotion leurs récits de courses, partageait une joie de vivre propre à ceux qui vivent au dehors la majeure partie de leur temps. Les deux femmes s'échangeaient des recettes de plats ou de confitures. L'arrivée du bébé n'avait pas ralenti leur passion des sommets et souvent la sœur était mise à contribution pour garder l'enfant, à son plus grand bonheur.

Les jours et les semaines s'écoulaient dans un ravissement sans cesse renouvelé. Il leur semblait qu'ils avaient assez payé la frustration de leur enfance pour pouvoir enfin jouir du bonheur de vivre ensemble. On ne faisait pas de projets. Les choses se décidaient souvent la veille.

- Les plans c'est juste bon pour rassurer ceux qui n'ont rien, qui sont malheureux disait souvent Pierre.

- On a tout ce que l'on désire ici, quoi demander de plus? On saisit ce qui se présente comme d'agréables surprises.

Le destin allait se charger de les faire redescendre sur terre. Le bonheur ne dure jamais longtemps, du moins c'est ce que la sœur, doublement orpheline, avait constaté.

Deux gendarmes du peloton de haute montagne frappèrent à la porte de la charmante maisonnette située à la sortie du village, d'où le panorama entier de la vallée s'étalait au-delà du petit potager.

Leurs mines renfrognés alerta d'emblée la jeune femme. Elle reçut sa première ride en même temps que la terrible nouvelle.

Julien jouait dans le bois de mélèzes tout proche. Inutile d'aller l'avertir immédiatement, laissons lui cette après midi de bonheur, comme un sursis.

Elle s'effondra seulement après le départ des deux hommes chargés du respect de la loi et des annonces graves. Elle avait joué admirablement, avec la plus grande justesse, la femme responsable, sûre d'elle, inébranlable. Maintenant, consternée, assommée, hébétée, elle versa de silencieuses larmes jusqu'au soir. Julien rentrait comme à son habitude, exténué par une journée passée dans la forêt, à grimper aux branches, à confectionner des cabanes, à courir en tous sens. Elle eut pitié et ne lui avoua la triste réalité que le lendemain. L'enfant ne dit rien. A cinq ans, on ne comprend pas tout des secrets des grandes personnes. Elle pensa qu'il ne se rendait pas compte. Si on ne comprend pas, on ressent. A cinq ans, le cœur prédomine, le cerveau n'a pas encore acquis cet esprit cartésien qui lui permet d'élaborer des théories alambiquées sans émotion aucune. A cinq ans, tout n'est qu'émotion. Julien se renferma dans son silence, cadenassant un secret trop lourd pour lui. Il n'a alors plus jamais demandé aucune nouvelle de ses parents. Ils avaient disparu quelque part en Alaska, sur les pentes du McKinley. On n'avait jamais retrouvé leurs corps, ce qui laissait un mince espoir. La sœur avait entamé les lourdes démarches afin d'adopter légalement l'enfant. L'administration était son Everest à elle. Les mêmes qualités d'endurance, d'abnégation, de dépassement de soi et de patience étaient nécessaires à l'ascension de sommets effilés tout comme devoir persuader les institutions qu'elle serait une excellente mère de remplacement. Pour elle, c'était déjà un peu son petit garçon lorsqu'il avait encore ses parents, alors maintenant elle ne se sentait nullement une remplaçante dans son amour pour lui. D'enquêtes trop intimes en imprimés à remplir, toujours les mêmes, toujours des questions identiques, ils allaient la rendre folle. Eut-elle imaginé tel parcours de combattant afin de rendre simplement légal son amour pour son neveu? A croire que cette armée de fonctionnaires zélés n'avaient pas de cœur. Elle mettait tout son courage et son ardeur à mener à bien cette tâche, comme si c'était la clause incontournable d'un testament que son frère n'avait jamais rédigé. Avec les mois, les années, l'espoir de retrouver le couple

avait disparu. Il fut remplacé par l'amertume et le dégoût de la montagne. Elle ne supportait plus ces paysages éclatants, ces cimes qui pointaient dans le ciel, semblant lui indiquer la place de son frère et de sa belle sœur dorénavant. Les rochers lui semblaient des tombeaux, même le soleil paraissait se moquer d'elle. Toute cette vie exubérante qui lui rappelait sa tristesse qu'elle supportait de plus en plus mal dans ce décor idyllique.

Les jours de pluie ou de brume, c'était pire. A se pendre.

Elle ne resta pas un an de plus dans cette vallée devenue hostile. Même les voisins l'évitaient, ne sachant comment se comporter avec le deuil de la jeune femme, cachant difficilement leur pitié.

Le tempérament des montagnards ne laissait que peu de place au ruminement de l'esprit. On ne s'exaltait peu sur les joies de l'existence de même qu'on n'était point trop affligé de ses coups bas. Un drame engendrait une période de deuil au terme de laquelle tout rentrait dans l'ordre. La vie continuait. En apparence du moins.

Elle fit un trait sur les fantastiques paysages devenus écoeurant. Monta dans un train bruyant en direction de Paris, mettant le plus de distance possible entre ce paradis infernal et une vie morne qu'ils allaient vivre dorénavant, afin d'oublier ce qui ne peut l'être. Loua ce petit appartement au centre de la ville. Ne parla plus jamais de Pierre et Emilie à Julien. Celui-ci, à son grand soulagement, ne mentionna plus jamais ses parents. Elle n'aurait su quoi lui dire. Son ressentiment envers la montagne était tel qu'une peur incontrôlable grandit en elle. Julien ne devait jamais s'éloigner d'elle. Elle voulait supprimer les gènes responsables de cette passion de l'altitude au cœur même des cellules de son neveu, légalement son propre fils maintenant après des mois de démarches, d'enquêtes et d'entrevues avec les services sociaux.

Elle ne revint jamais au village, fuyant la moindre colline, évitant tout monticule, la plus petite dune. Sa vie ne serait plus qu'horizontalité. Il ne serait plus jamais question de montagne. Elle avait tiré un trait sur le passé. Et le petit

Julien semblait avoir tout oublié de sa courte vie d'avant le drame, comme si, pour se protéger, son cerveau lui avait accordé une seconde naissance, à l'âge de cinq ans, et une vie de citoyen, bien loin des dangers supposés des grands espaces. Sa tante devenue légalement sa mère, ne fit rien pour détromper Julien et le berça dans l'illusion qu'il était réellement le fils qu'elle avait conçu avec un homme de passage.

Elle protégerait vaille que vaille Julien face à cet ennemi sournois, séduisant de mille manières, n'attirant à lui la force de la jeunesse que pour mieux l'engloutir dans ses entrailles gelées, arrachant le bonheur et traumatisant des familles heureuses et unies pour le restant de leurs jours. Un ogre qui se donnait l'apparence d'un paradis pour faire vivre l'enfer aux survivants.

Ainsi s'achevait l'aveu de sa mère par substitution.

Caroline jeta un regard à Julien. Elle comprenait parfaitement les mobiles de sa mère autant qu'elle ne les excusait pas. Le ressentiment de Julien envers celle qui était toute sa famille ne s'atténua nullement. Il avait eu confiance en elle. Tout n'était que mensonges et dissimulation au sein de sa propre famille. Imagine-t-on la terre trembler sous ses pieds en permanence? Il se sentait lésé, amputé d'une partie de lui-même autant que si on lui avait ôté un bras ou une jambe, sauf que c'était une partie de son cœur qui lui manquait. Il comprit tout le désarroi que peut ressentir un enfant à qui l'on annonce son adoption. Plus tard survient la révélation, plus la désillusion est grande. Un moment, il se surprit à la rendre responsable de la mort de ses parents. Caroline pressait davantage sa main dans la sienne comme pour lui communiquer un peu de compassion, lui faire sentir qu'il n'était pas seul.

Mais seul, il l'était. Doublement orphelin. Il avait perdu ses parents il y a quinze ans et aujourd'hui il reniait celle qu'il avait aimé comme sa propre mère, lui reprochant éternellement son hypocrisie. Cette véhémence devint le terreau d'une rancune tenace qui germa lentement,

puissamment. Les personnes discrètes, réservées, contenues laissent mûrir cette amertume au plus profond de leur cœur au lieu de faire éclater leur colère avec force cris et gestes. Gardant pour lui cette douce haine, il n'agissait pas d'une autre manière que sa mère avait agi, construisant sa vie sur un mensonge sensé le protéger.

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire assène le proverbe. L'hypocrisie, le camouflage, la dissimulation, le mensonge sont la nourriture grâce à laquelle rancœur et aversion grandissent, se développent jusqu'à étouffer l'esprit dans lequel elles ont proliféré.

La vérité fait mal. Elle est un tison chauffé à blanc, un bain bouillant, une gifle qui assomme. C'est une douleur brutale mais franche. La vérité ne ment pas, même dans ses plus cruelles révélations. Elle ne prend pas de gants. Elle est grossière, jure comme un charretier. Mais elle est franche, nette, réparatrice à des distances infinies. Elle bouscule, elle réveille, elle secoue. Ce n'est qu'en touchant le fond que l'on peut plus aisément remonter. Cette violence, cette douleur est parfois nécessaire. Mieux vaut une amputation claire que laisser la gangrène ronger le membre pourri. La souffrance est le témoin de la vie. La mort n'est que douceur. La douleur permet de connaître son corps. La fuite n'est que le retranchement peureux de ceux qui n'ont plus de volonté.

Plongez votre main dans une bassine remplie d'eau brûlante, vous la retirez immédiatement. Plongez-la dans cette eau tiède et chauffez-la lentement, degré par degré. Votre main cuira sans que vous ne vous en rendiez compte vous-même.

Lorsqu'il quitta le minuscule appartement, sans un geste tendre, sans un au-revoir, pas même un regard, Julien sut qu'il n'y reviendrait jamais. Sa vie avait été une parenthèse de quinze ans, une existence en pointillés. Il tourna son visage vers Caroline.

En un dixième de seconde il entrevit son avenir, les quinze ans à venir. Il ne tenait qu'à lui de commencer sa vie.

